Collection «IDES....ET AUTRES», volume hors commerce 79
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions « RECTO-VERSO », asbl
18, rue des Eperonniers ; 1000 Bruxelles
(Tél. : 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique

GOD SAVE SCIENCE-FICTION 1



Œuvres inédites de :

CLEMENT FEZANDIÉ
OWEN OLIVER
WARDON ALLAN CURTIS
BERTRAM ATKEY
GEORGE GRIFFITH
EDWARD PAGE MITCHELL
GEORGE FORREST
HARRY GRANT DART

Traductions et présentations de
Marc MADOURAUD

1998

SOMMAIRE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

LES MERVEILLES OUBLIÉES DE LA SCIENCE-FICTION ANGLO-SAXONNE (1870 – 1926)

A feu Sam Moskowitz,
Conservateur des merveilles oubliées.

I. TRADUCTIONS EN FRANÇAIS : ÉTAT DES LIEUX

Que connaît-on des vieilles littératures SF de langue étrangère ? Pas grand chose sur la Russie, quasiment rien sur l'Allemagne et l'Italie, et encore moins sur d'autres pays comme l'Espagne ou la Suède. La littérature qui nous est la plus familière reste l'Anglo-saxonne, car un certain nombre d'ouvrages anglais et américains ont été traduits en Français.

Et encore, quel pourcentage d'œuvres est-il parvenu chez nous ? Un simple regard sur les bibliographies existantes suffit à doucher tout éventuel entousiasme : la proportion en notre faveur est réellement infime ! Certains grands auteurs ont été priviligiés, mais, autour, le désert règne. Voyons un peu quel a été le sort des plus grands auteurs anglo-saxons ayant publié entre 1870 et 1926.

Certains – assurément les plus connus au niveau mondial – ont eu l'honneur de voir traduite toute ou la majorité de leur œuvre, tels Edgar Rice Burroughs, Arthur Conan Doyle, Henry Rider Haggard, William Hope Hodgson, Jack London, Sax Rohmer et H.G. Wells. Des études et des bibliographies sont même parues en Français à leur sujet, prouvant notre intérêt à leur endroit. Quoique leur sort ait souvent été assez différent : si Doyle et Wells ont été traduits en Français presque dans la foulée des éditions originales, certains ont dû attendre ces dernières années, comme Burroughs et Haggard, pour que le lectorat francophone appréhende leurs travaux dans leur quasi-globalité.

Dans le second lot, quelques autres n'ont pas trop à se plaindre : Ambrose Bierce, Algernon Blackwood, Gilbert Keith Chesterton, Rudyard Kipling ou Mark Twain comptent plusieurs textes traduits.

Suivent d'autres écrivains, souvent moins célèbres, dont les éditeurs francophones ont traduit une poignée d'œuvres, pas toujours des plus

représentatives : Guy Boothby, T.C. Bridges, l'excellent Robert W. Chambers, William Le Queux, Talbot Mundy et E.P. Oppenheim (ce dernier profitant de la vogue des romans policiers).

Arrivent ensuite de nombreux auteurs qui bénéficièrent de la publication d'un et d'un seul texte : citons Frank Aubrey (alias Fenton Ash), Edward Bellamy (le visionnaire de *Looking backwards*), George Griffith, Austin Hall, C.J. Cutcliffe Hyne, W.S. Lach-Szyrma, Gouverneur Morris, Roy Norton, Garrett P. Serviss, M.P. Shiel, Franck R. Stockton, Guy Thorne, Geo C. Wallis, etc. Et encore, le roman de Griffith parut dans une revue suisse quasi-introuvable sous la signature du traducteur, alors que les récits de Hall et de Wallis, tardifs dans leurs carrières respectives, furent extraits des «pulps» américains.

Dans ce groupe, il nous faut d'ailleurs inclure certains romanciers qui se firent plagier à l'occasion d'une nouvelle, comme William L. Alden (*The Purple death*), Fred C. Smale (*The Abduction of Alexandra Seine*) ou Fred M. White (*The Purple terror*), les deux derniers étant piratés par Georges Rouvray, orfèvre en la matière. Ce genre de pratique, moralement délictueuse, nous permit en tout cas de prendre connaissance – même inconsciemment – de quelques fragments de SF anglo-saxonne.

Terminons par ceux qui ne furent – pour ce que j'en sais, et je suis loin d'être infaillible – jamais traduits en nos contrées (en matière de SF), liste impressionnante de gens qui nous sont inconnus, et pour cause : Grant Allen, Bertram Atkey, Clément Fezandié, Howard R. Garis (alias Victor Appleton, premier du nom et créateur de Tom Swift, alias aussi Roy Rockwood), Edward Everett Hale, Andrew Lang, l'humoriste Stephen Leacock, Owen Oliver, Arthur B. Reeve (inventeur de Craig Kennedy le détective scientifique), le roi du «dime-novel» Luis P. Senarens (alias Noname, auteur de Frank Reade), Garrett Smith et tant d'autres.

Auxquels il faut ajouter deux auteurs très importants pour la SF américaine, mais qui furent même oubliés de leurs compatriotes, car ils ne publiaient que des nouvelles dans les journaux, Edward Page Mitchell et Robert Duncan Milne, redécouverts voici quelques années seulement.

Le bilan est donc, quantitativement parlant, plus que mitigé. Et il a fallu l'effort ces deux dernières décennies de quelques éditeurs courageux, comme NéO, pour nous faire découvrir des inédits. Mentionnons aussi de louables initiatives solitaires, telles *Le Continent perdu* de C.J. Cutcliffe Hyne, *Londres engloutie* de Richard Jefferies ou *La Destruction*

libératrice de H.G. Wells.

Sinon, qu'avons-nous manqué ? Avons-nous eu la crème de la littérature, en laissant le menu fretin croupir dans sa langue originale, ou avons-nous raté des myriades de chefs-d'œuvre ?

La réponse est complexe. Bien sûr, nous avons bénéficié des récits de ceux que l'on peut considérer comme les plus grands écrivains de SF, que nous avons déjà cités. Aucun amateur ne regrettera d'être passé à côté de la prolixité médiocre d'un George Griffith, ou d'autres tâcherons moins célèbres en pays anglo-saxons. Pour les romans, on se consolera moins de l'absence d'un M.P. Shiel ou d'un Cutcliffe Hyne. Laissons les auteurs et intéressons-nous à un thème. Prenons les mondes perdus : eh bien, le déficit est criant ! Des textes comme *A strange manuscript found in a copper cylinder* (1888) de James de Mille, *The Goddess of Atvatabar* (1892) de William R. Bradshaw ou *The Land of the changing sun* (1894) de William N. Harben, pour ne nommer qu'eux, mériteraient mille fois une traduction.

Mais le gouffre le plus béant concerne peut-être les nouvelles : moins «commerciales», elles ont très peu souvent passé l'Atlantique et la Manche, sauf quand quelques revues, style «Je sais tout», s'en chargeaient. Même dans leur pays d'origine, étant donné leur support de publication, elles sont pour la plupart bien oubliées maintenant. Pourtant un nouvelliste de talent comme Edward Page Mitchell est tout à fait digne de figurer sur notre table de chevet.

II. UN FLORILEGE DE NOUVELLES

Les nouvelles inédites ? Transition facile pour vous exposer mon idée, modeste certes. Puisque nous ne pouvons guère, les moyens nous faisant défaut, proposer ici une série de romans traduits, pourquoi ne pas s'attaquer, justement, aux «short stories» chères aux anglo-saxons ?

Il existe de multiples moyens de récupérer une petite quantité de ces textes : les recueils originaux (quand il y en a eu) dénichés chez les libraires anciens; les «pulps» qui, tels «Famous Fantastic Mysteries», rééditèrent certaines nouvelles; les anthologies modernes, composées par quelques admirables historiens de la SF, au premier rang desquels il faut placer feu Sam Moskowitz; et, enfin, même le réseau Internet grâce auquel le lecteur informatisé peut accéder à de nombreux «textes électroniques».

D'où l'idée de recueillir six à huit nouvelles, ou novelettes, au sein d'une anthologie, elle-même appartenant à une – hypothétique, pour l'instant – série, à partir de récits parus entre 1870 et 1926.

1870 ? C'est une date approximative pour fixer la limite entre les pionniers historiques, comme Edgar Allan Poe et Fitz-James O'Brien, et la SF de la fin du dix-neuvième siècle, à commencer par Robert Duncan Milne. Et 1926 ? L'explication est plus aisée : cette année vit la parution du premier «pulp» spécialisé en Science-Fiction, le fameux «Amazing Stories» de Hugo Gernsback, marquant le début de l'ère moderne pour cette littérature.

Quant aux critères de sélection, nous pouvons établir trois objectifs. Primo, je voudrais au moins un exemple de récit pour chacun des grands absents (ou peu concernés) de la traduction, tels Griffith, Hale, Mitchell, Serviss, Shiel, Stockton, etc., pour peu que ces braves gens aient bien voulu léguer des nouvelles à la postérité. Deuxio, ce sera l'occasion de faire connaître ces deux grands oubliés, Robert Duncan Milne et surtout Edward Page Mitchell. Tertio, il serait injuste, sous le prétexte que leurs créateurs n'aient eu qu'une célébrité relative, voire inexistante, que de petites «perles» SF soient oubliées.

Au cœur d'une anthologie, les thèmes abordés seront les plus différents possibles, afin d'entretenir une certaine variété : space-opera, histoire de monstre, anticipation, récits d'inventions extrapolées, voyages extraordinaires, etc. Nous aurons de l'humour comme de l'horreur, de la «hard-science» comme de l'imagination la plus débridée.

Chaque nouvelle sera précédée d'une présentation de l'œuvre SF de son auteur, et quelquefois même de ses récits fantastiques (car des gens tels que Mitchell brillèrent dans les deux domaines). De plus, si l'une de ces publications a eu l'honneur d'être enrichie de dessins, ceux-ci pourront orner avec avantage ledit recueil.

Enfin, pour rester sur le chapitre de l'illustration, si possible aussi, un porfolio terminera l'ouvrage, afin de présenter le travail d'un artiste de l'époque. Etes-vous prêts ?

Marc MADOURAUD

A TRAVERS LA TERRE
(1898)
de Clément FEZANDIÉ

PRÉSENTATION : Clément Fezandié, écrivain américain malgré son nom typiquement français, restera peut-être pour la postérité comme la première vraie vedette des pulps de Hugo Gernsback. Né en 1865, éducateur de son métier, il aborda la SF en 1898, sans lendemain immédiat, avec l'anticipation *Through the earth*, une aventure extraordinaire très portée sur la technologie, à propos d'un tunnel traversant la Terre de part en part et censé transporter commodément des passagers.

Une vingtaine d'années plus tard, Gernsback dut se rappeler ce roman, dont il avait apprécié l'audace scientifique et le didactisme, et fit appel à son auteur pour fournir en récits ses pulps mi-vulgarisation mi-SF, magazines édités depuis 1908 avec «Modern Electrics» (qui vit la publication de *Ralph 124 C41+*). Le galop d'essai de Fezandié fut *My message to Mars* (in «Electrical experimenter», suite de «Modern Electrics», de juillet 1920), amusante pochade sur les tentatives de communication interplanétaire.

Le succès sembla être au rendez-vous, puisque l'écrivain alimenta par la suite régulièrement un autre pulp, «Science and Invention», d'une toute nouvelle saga consacrée à un nouveau personnage, le docteur Hackensaw, de mai 1921 (avec *The Secret of artificial reproduction*) à septembre 1925 (avec *A journey to the center of the earth*), pour 43 livraisons constituant 39 nouvelles et une novelette.

Hackensaw, scientifique génial taillé sur le modèle d'Edison, élabore toute une série d'inventions souvent dangereuses. Citons la reproduction artificielle (*The Secret of artificial reproduction*), l'invisibilité (*The Secret of invisibility*), une drogue faisant rêver du futur (*Journey to the year 2025*), un vaisseau interplanétaire (*A car for the moon*), des changements de taille à volonté (*The Secret of size*), etc…, jusqu'à *A journey to the center of the earth*, où il retrouve, un quart de siècle après, le thème du voyage au centre de la Terre.

Cette saga survécut encore l'espace de deux épisodes en 1926 (*Some minor inventions* et *The Secret of the invisible girl*) dans le premier pulp spécialisé en SF de l'histoire, «Amazing Stories», faisant donc la transition avec l'époque moderne. Les quarante-deux histoires du docteur Hackensaw n'ont rien d'inoubliable, et peuvent lasser par leur parti-pris didactique, mais regorgent d'idées intéressantes et font preuve d'un humour bon enfant.

Après avoir abandonné une fois de plus la SF, Fezandié mourut – paraît-il – en Belgique, presque centenaire, en 1959.

A travers la Terre se démarque de ses contemporains par le fait que son héros ne s'enfonce pas dans les entrailles de notre planète pour découvrir quelque monde inconnu, mais tout simplement pour faire la preuve de l'excellence d'un nouveau moyen de transport. Une suite semble avoir été prévue, *A trip to Venus* [*Un voyage à Vénus*], mais n'est jamais parue.

Mais ce texte est surtout important historiquement car son style semble avoir nettement influencé la science-fiction des pulps du début du vingtième siècle, à savoir l'école Gernsback (que Fezandié rejoignit d'ailleurs, preuve de son importance).

La présente traduction se base sur le texte de la préoriginale (dans la revue «Saint-Nicholas»), auquel a été rajouté l'épilogue figurant dans la version en volume.




I.

«Ce que j'en pense ? Eh bien, docteur, ce projet tout entier est irréalisable de bout en bout, et je m'avoue surpris qu'un scientifique tel que vous puisse l'envisager avec sérieux, ne serait-ce qu'un instant.»

«Mais, James, vous ne pouvez assurément pas appréhender mon plan dans tous ses détails, sinon vous verriez que, loin d'être infaisable, il est au contraire très réalisable, à condition de s'assurer du financement nécessaire.»

«Ou vous rêvez, docteur, ou je ne vous comprends absolument pas. De ce que vous m'avez exposé, j'ai retenu que votre idée est d'ouvrir une

voie rapide entre l'Australie et les Etats-Unis. Vous vous proposez de creuser un trou à travers la Terre, d'y mettre bagages, passagers et que sais-je encore, puis de les laisser tomber de l'autre côté.»

«Oui,» affirma posément le docteur Giles; «c'est mon plan. Quelles objections y voyez-vous ?»

«Quelles objections ? Une seule – à savoir que c'est impossible,» conclut James.

«Mon jeune ami,» reprit le docteur, «savez-vous ce que le mot «impossible» signifie ? Cela qualifie tout bonnement une chose qui n'a jamais été faite auparavant. Tout est impossible jusqu'à ce que quelqu'un le fasse, et alors cela devient, à l'inverse, étonnamment facile. Si nous considérons toute autre définition de ce mot, nous devons admettre qu'il n'existe qu'une seule impossibilité.»

«Laquelle ?»

«Celle de savoir que quelque chose est impossible. Mais, expliquez-



moi, James, quelles difficultés attribuez-vous à ce plan.»

«Certes, si vous le désirez. Tout d'abord, comment ferez-vous pour forer à travers la terre ?»

«Tout comme je creuserais un puits,» rétorqua le docteur. «Mais, pour activer le processus, je me verrais forcé d'inventer de nouvelles machines.»

«Et comment, je vous prie, empêcheriez-vous les parois de s'effondrer ?»

«Très simplement. A la vitesse à laquelle je creuserais, je fondrais un solide tube de métal, de la taille du puits, qui aurait pour mission de soutenir les parois.»

«Bien; en admettant que vous puissiez creuser votre puits à travers la

partie solide de la croûte terrestre, comment vous y prendriez-vous pour approcher le centre, où la matière n'est qu'une masse liquide en ignition, hein ?»

«Comment savez-vous que la Terre est une masse liquide en ignition en son centre ?» s'enquit le docteur.

«Comment le sais-je ? Eh bien, les plus hautes autorités s'accordent à le proclamer».

«Vraiment ! Je n'en avais pas conscience. Au contraire, j'étais persuadé que nos plus brillants penseurs rejetaient en bloc cette théorie.»

«Mais, dans les mines, plus vous vous enfoncez, plus la température monte.»

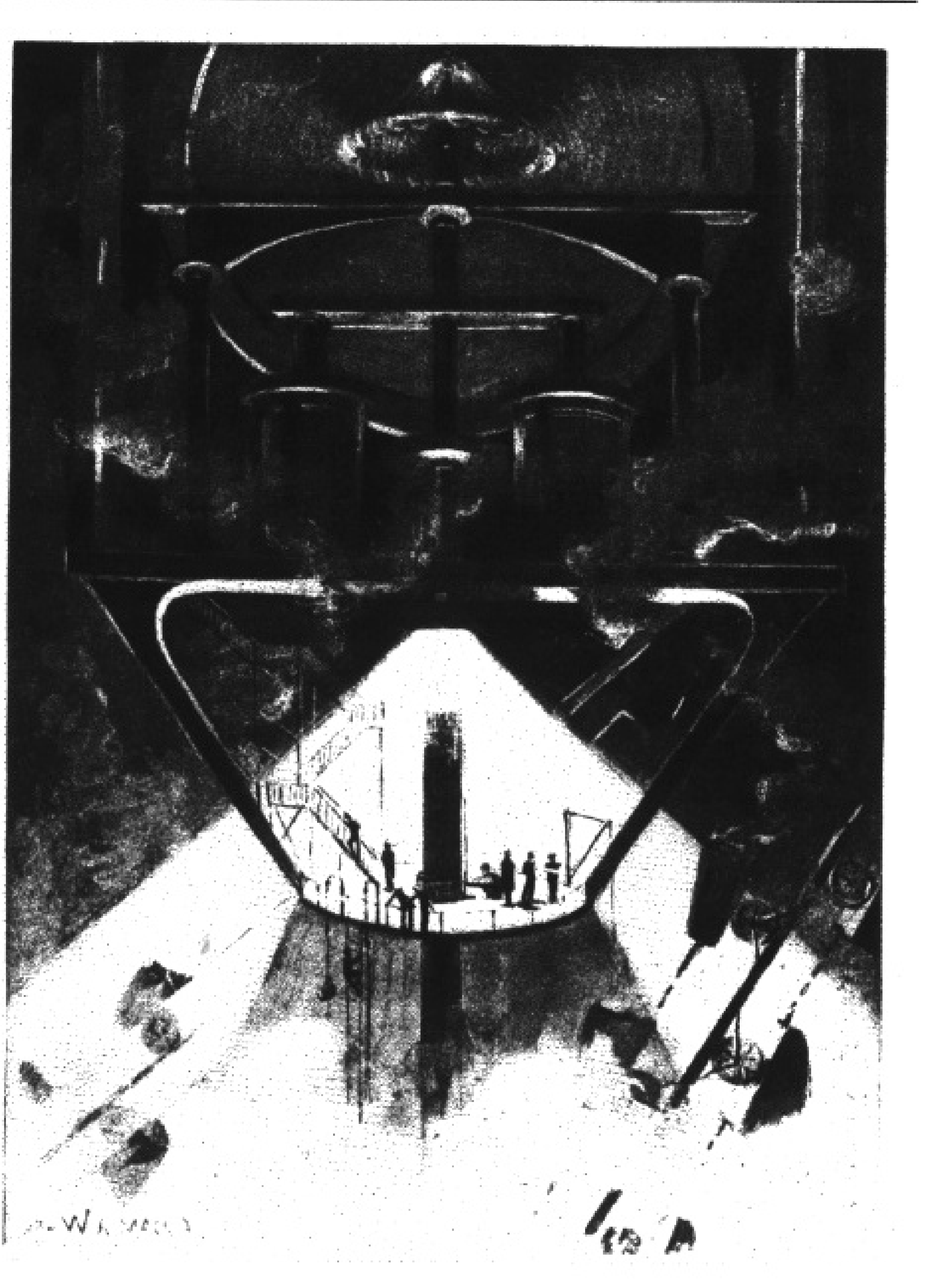
«Effectivement; mais cette augmentation varie considérablement selon les régions de la Terre. En outre, il est tout aussi vrai que la température se rafraîchit au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude; mais cela ne prouve en aucune manière que le froid s'intensifie encore si nous atteignons une hauteur infinie.»

«Néanmoins, l'existence des volcans ne démontre-t-elle pas celle du feu central ?»

«Cela prouve qu'il existe des masses incandescentes au sein de la terre, mais non que tout l'intérieur est incandescent. De fait, si la terre était liquide en son centre, la matière incandescente, ou la mer de feu, aurait des marées tout comme nos océans d'eau en ont. En conséquence, tout volcan actif aurait chaque jour deux flux et deux reflux, alors que rien n'arrive de la sorte. A vrai dire, toutes les manifestions corroborent l'hypothèse de la terre solide, plutôt que celle d'une terre contenant une mer de matière en fusion.»

«Soit, docteur, mais, même en admettant que vous puissiez forer jusqu'au centre de la terre, votre programme paraît irréalisable. Car toute chose jetée dans le trou tomberait simplement en ce centre et y resterait.»

«Absolument pas,» rétorqua le docteur. «Vous oubliez que la vitesse de chute d'un corps s'accroît constamment. Pendant la première seconde de la chute, il parcourt près de cinq mètres, la seconde suivante plus de quatorze mètres, et la troisième plus de vingt-quatre mètres, ce qui fait une augmentation de près de dix mètres par seconde au tout début. Vous constaterez par conséquent que lorsque le corps aura atteint le centre de la terre, il y parviendra lancé à une vitesse si effrayante qu'il ne pourra certainement pas s'arrêter, mais dépassera aisément ce centre, pour arriver



presque de l'autre côté. En fait, en cas d'absence d'air dans le tube, les lois de la Physique nous enseignent que le corps jeté dans le puits, ici en

Australie, traverserait de part en part pour rejoindre les Etats-Unis.»

«Oui, cela ne manque pas de logique; mais quand le corps atteindrait les Etats-Unis, il retomberait tout bonnement, et referait le chemin inverse pour stopper au centre de la terre.»

«Certes, il le ferait si nous lui permettions de retomber; mais vous devez vous souvenir qu'avant qu'il ne puisse accomplir cette action, il doit passer par un état d'arrêt complet. Et pour quelle raison ne garnirions-nous pas le tube d'un mécanisme de préhension qui le retiendrait au vol et empêcherait son retour ? S'il était immobilisé à proximité de son lieu de destination, comme il le ferait probablement, il pourrait être récupéré, à l'extrémité du tube, par quelque engin électrique.»

«D'accord, en admettant que votre plan fonctionne pour les bagages, qu'arriverait-il aux gens que vous y expédieriez ? Un homme est incapable de respirer en chutant à une vitesse aussi vertigineuse; et le temps de tomber de ses quelques treize mille kilomètres et d'atteindre ainsi le côté opposé de la Terre, il se retrouverait... mort, si j'ose dire.»

«Totalement faux. Vous oubliez que chaque homme sur cette terre bouge constamment à une vitesse avoisinant les cent mille kilomètres à l'heure, vitesse à laquelle la Terre tourne autour du Soleil, ce qui ne nous empêche aucunement de respirer tout à notre aise.»

«Certes, étant donné que notre air nous accompagne.»

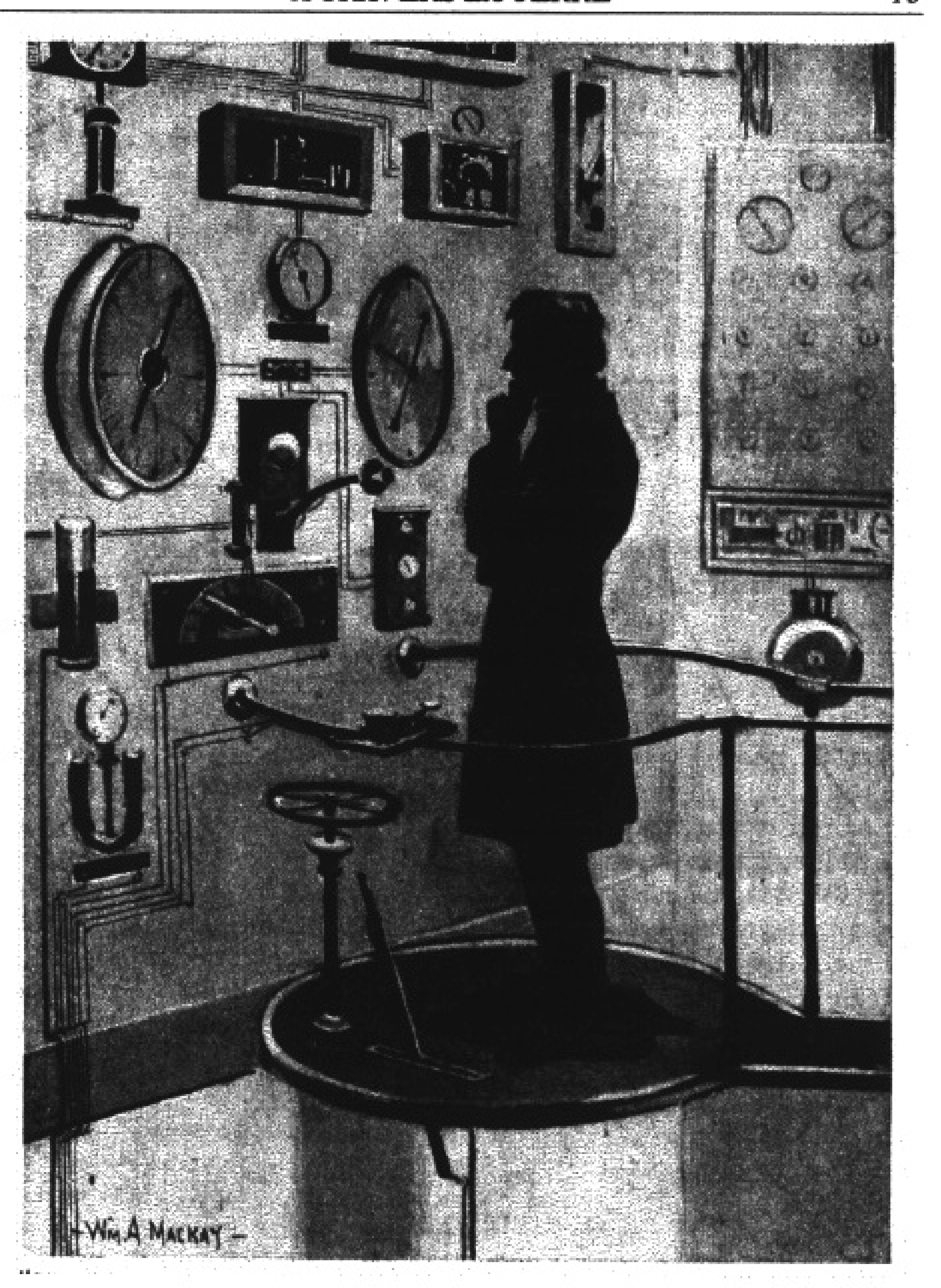
«Idem pour mes passagers, car je les installerais en toute sécurité dans une voiture hermétiquement close, avec de l'air en suffisance emmagasiné pour le voyage.»

«Même en ce cas, l'air se trouvant dans le tube retarderait considérablement le passage de votre voiture, aussi n'atteindrait-elle jamais le côté opposé de la Terre; de surcroît, cet air générerait une friction telle qu'elle désintégrerait voiture et passagers.»

«Il le ferait assurément si je le laissais là; mais, bien évidemment, je prendrais d'abord la précaution d'expulser l'air du tube.»

«Mais...»

«Mon cher ami,» observa posément le docteur, «vous devez garder à l'esprit que j'ai étudié ce sujet ces dix dernières années; vous devez aussi vous souvenir que j'ai minutieusement examiné le moindre détail de l'opération, et qu'il n'existe pas une seule difficulté dont je ne pense triompher. Vous devez donc admettre que ce plan n'est pas aussi impossible qu'il vous le semble.



Si je peux obtenir un capital suffisant, nous profiterons avant longtemps de ce tunnel à travers la Terre, et l'homme – qui doit se

contenter de voyager, sur sa locomotive la plus véloce, à quelques pauvres trois cents kilomètres heure – sera alors capable, dans un temps identique, de parcourir seize mille kilomètres, sans bruit ni cahots. Cela constituera sans nul doute une sacrée incitation, sans même parler du faible coût de transport, puisque la terre nous fournira une inépuisable force motrice pour notre trafic. Non, monsieur. J'espère vivre assez longtemps pour voir la Terre entière criblée d'une multitude de ces tunnels, destinés à faciliter les communications entre les différentes nations. Il est désolant que l'homme, bien qu'il sillonne deux millions quatre cent mille kilomètres dans l'espace chaque jour, ne puisse parcourir ne serait-ce que quatre ou cinq mille kilomètres dans le même temps sur la terre. Le seul problème que j'entrevois est d'obtenir un capital suffisant pour réaliser l'entreprise; mais Dieu sait qu'il ne manque pas d'argent disponible en ce monde, et nos hommes d'affaires ont assez d'esprit d'initiative pour le risquer le cœur léger dans une telle aventure.»

La conversation se termina là, mais, le matin suivant, le monde civilisé fut stupéfait par l'annonce que son savant le plus fameux, le docteur Josuah Giles, projetait de construire un chemin de fer à travers le centre de la Terre, et qu'il requérait pour cela cinq milliards de dollars.

A la surprise générale, l'entreprise devint populaire, et les capitaux arrivèrent en abondance. Aussi, en un temps incroyablement court, la fabuleuse somme requise pour cette singulière opération fut-elle réunie, et même plus encore. Bien sûr, de nombreux capitalistes considéraient leur argent comme sacrifié d'avance et avaient souscrit dans le seul intérêt de la science; mais bien d'autres avaient apporté leurs fonds avec le ferme espoir que l'entreprise se révélerait un investissement rentable.

Quant au docteur, il se frottait les mains de contentement à la pensée qu'avant longtemps les produits des Etats-Unis atteindraient l'Australie le jour même de leur fabrication, et vice-versa. Sans nul doute, cela constituerait la plus grande réussite scientifique qu'il eût jamais vue !

La principale – et en réalité la seule – difficulté dans l'exécution du plan était le forage du trou. Imaginez le creusement d'un puits d'une profondeur de près de treize mille kilomètres ! C'était en effet un véritable casse-tête; et il avait requis toute l'ingéniosité du docteur, afin de concevoir une machine qui fît le travail aussi vite que bien. Toutefois le docteur Giles avait soigneusement et depuis fort longtemps élaboré son programme; et dès que les capitaux commencèrent à pleuvoir, il se lança

dans la construction de l'indispensable engin.

Pour gagner du temps, il commença simultanément les travaux en Australie et à New-York, de manière à ce que le forage pût être effectué dans les deux directions à la fois. Pour des raisons qui seront bientôt éclaircies, le point de départ des deux côtés était en plein océan, à plus de trois cents kilomètres du rivage.

Le problème consistant à joindre les deux excavations en plein centre de l'attraction terrestre était d'une complexité telle que seul un ingénieur pouvait la concevoir. Mais des instruments spéciaux, d'un fonctionnement d'une délicatesse incroyable, avaient été fabriqués; et l'ouvrage fut si



minutieusement réalisé que l'écart entre les deux puits concorda avec la marge d'erreur que le docteur s'était permis.

Quant à la gigantesque machine conçue pour creuser la terre, c'était un chef-d'œuvre d'invention, mais d'un fonctionnement si complexe qu'il est impossible de rapporter ici plus qu'une idée générale de ses résultats. L'engin utilisé pour forer les premières centaines de kilomètres évoquait la version géante d'une tarière qui, par ses rotations rapides, extrayait la terre et la transportait automatiquement à la surface où, après avoir été minutieusement examinée par un géologiste pour sa richesse minérale, elle était déversée dans l'océan pour constituer une nouvelle île. A la grande joie des capitalistes qui avaient investi dans le projet, les résultats de la vente des minéraux extraits couvrirent largement les frais quotidiens du forage, tandis que les connaissances en matière de structure interne terrestre s'en trouvèrent fort enrichies. Le lecteur se fera une idée de

l'immensité de la tâche entreprise au vu des calculs du docteur : le volume de matière à extraire dans chaque hémisphère représentait plus de quatre millions de mètres cube.

C'était en partie dans le but d'avoir une décharge à portée de main que le docteur avait débuté son projet en plein océan, et non sur une île; mais d'autres raisons, encore plus importantes, avaient guidé son choix. Nous y reviendrons par la suite.

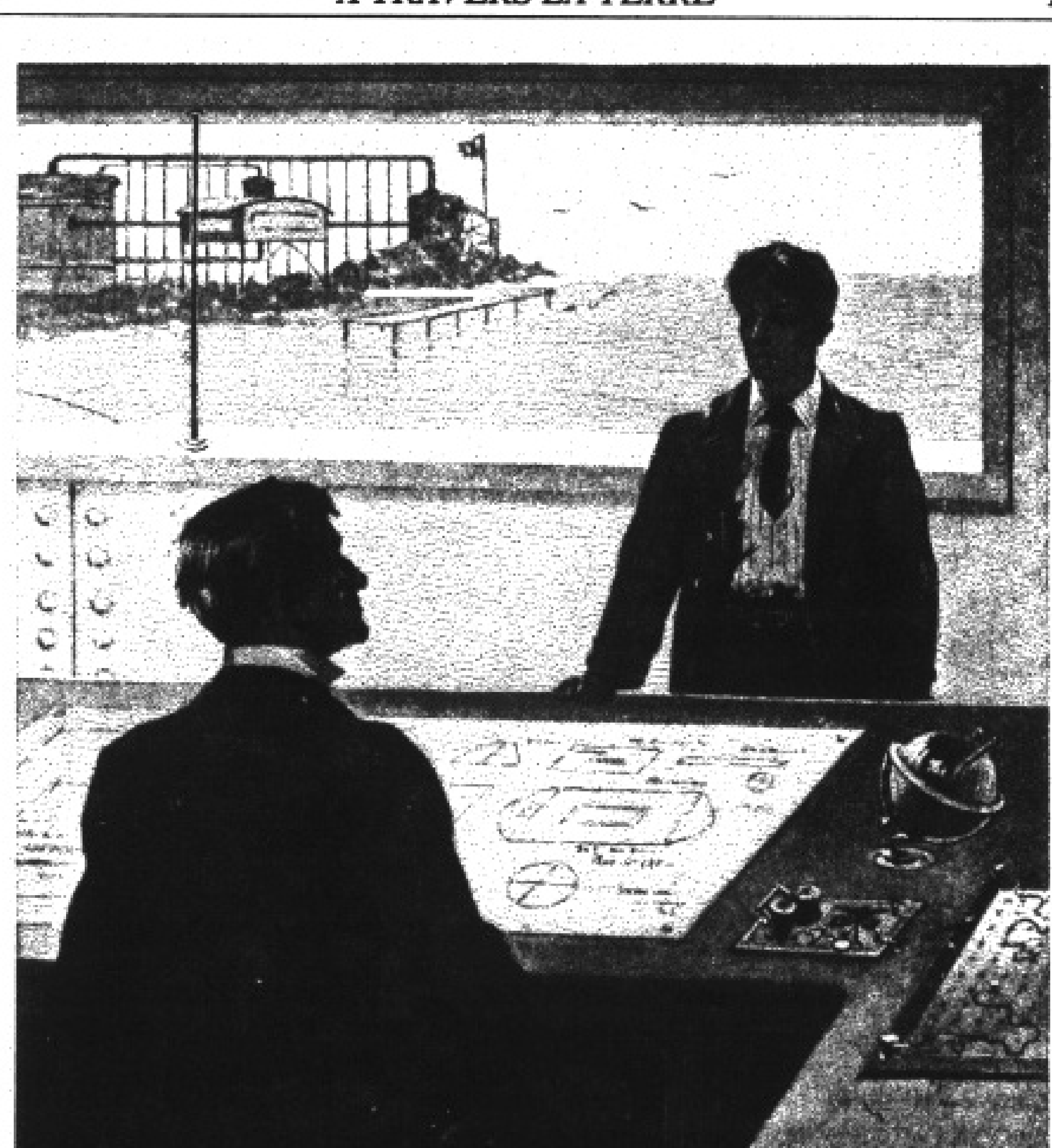
L'endroit adopté pour l'opération dans l'hémisphère oriental se trouvait à environ 40° de latitude sud et 110° de longitude est, près de la côte sud-est du continent Australien. Dans l'autre hémisphère, son homologue était localisé à 40° de latitude nord et 70° de longitude ouest; c'est-à-dire pas très loin de la ville de New-York.

Le travail s'opéra d'abord dans une immense chambre construite sous l'eau; et, afin d'éviter l'éboulement des parois du trou au fur et à mesure du forage, un tube – d'une épaisseur considérable et d'une énorme résistance – fait d'un tout nouveau métal, le *carbonite*, fut employé. Ce métal, découvert – ou, pour être plus exact, inventé – par le docteur, possédait toutes les qualités nécessaires pour cette mission puisque, quoique disponible en grande quantité et d'un travail aisé, sa résistance était telle que celle du meilleur acier, en regard, paraissait insignifiante.

Comme il était hors de question de fondre d'une seule pièce un conduit de près de treize mille kilomètres, ou, même si cela avait été possible, de le sertir par la suite dans l'excavation, l'objectif avait dû être atteint par une autre méthode. Mais le docteur Giles avait minutieusement planché sur cet aspect du projet et, au prix d'une admirable ingéniosité, il s'était débrouillé pour fondre le tube progressivement, juste au-dessus de la cavité, et pour le faire descendre tout au long du percement. De cette façon, le haut du tuyau se trouvait toujours en fusion, alors que l'autre extrémité était parfaitement froide. Le conduit pouvait être ainsi réalisé d'un seul tenant, et de la longueur désirée.

Quant à la tarière géante déjà citée, elle était fabriquée de manière à ce qu'elle descendât continuellement à mesure que le trou s'approfondissait, aussi oeuvra-t-elle bientôt bien en-dessous du niveau de la surface, l'énergie qui la faisait tourner lui étant transmise du dessus au moyen de conducteurs électriques.

Au fond du tube de carbonite était fixée une chaîne sans fin de godets, qui recevaient les matières extraites éjectées par la tarière, et qui



remplissaient une seconde chaîne de godets assujettie un peu plus haut dans le conduit. Ceux-là remplissaient une troisième chaîne, et ainsi de suite jusqu'à ce que le produit du forage remonte à la surface; une nouvelle chaîne de godets était rajoutée au sommet à chaque augmentation de la longueur du tube.

Le forage progressa à une vitesse surprenante, car les machines étaient entretenues à la perfection, et étaient si astucieusement conçues que toute pièce qui cassait pouvait être facilement remplacée par une

nouvelle, et ce sans être, fût-ce un instant, être obligé d'arrêter l'appareil.

La puissance requise par cette tâche fut fournie par l'océan, dont les marées furent «maîtrisées» et utilisées. Cela fournissait l'énergie motrice la moins chère possible, qui se révélait, en outre, efficace, d'usage pratique et assez abondante pour accomplir de nombreux travaux, tel celui entrepris. Comme indiqué précédemment, cette énergie était transformée en électricité, puis conduite à travers le tube le long de fils, jusqu'aux endroits où sa présence était nécessaire.

La progression des travaux vit s'accroître les problèmes. L'obstacle principal semblait provenir de l'infernale chaleur souterraine, car, en dépit des assertions du docteur, la température s'élevait à chaque nouveau kilomètre foré. Toutefois, en général prévoyant, il avait pris préalablement des précautions dans l'optique de toute sorte de circonstance difficile, et avait muni son tube en carbonite de conduites internes dans lesquelles il injectait des agents réfrigérants d'une puissance extraordinaire; en effet, il avait découvert la méthode, longtemps recherchée, pour emmagasiner du froid. Grâce à ses accumulateurs brevetés, il n'existait quasiment plus aucune limite quant au degré de froid qu'il pouvait produire; car un gallon d'eau, passant à travers l'instrument à – disons – 50° Farenheit, absorbait un degré de chaleur de la préparation employée et ressortait à 51°.

Ce résultat était obtenu quel que fût la température à laquelle le mélangé réfrigéré était abaissé; à telle enseigne que, si dix gallons d'eau traversaient l'appareil, ils absorbaient chacun un degré de chaleur de la préparation, et le laissaient donc dix degrés plus froid qu'auparavant. Et plus il y avait d'eau, plus la préparation se refroidissait, jusqu'à ce qu'un degré de froid quasiment inconcevable fût produit, la seule limite restant le zéro absolu – en d'autres termes, le point où toute chaleur avait disparu. Aussi le docteur Giles était capable d'abaisser la température de ses préparations à un tel degré de froid qu'elles pouvaient être utilisées fort efficacement comme agents de réfrigération, et il ne redoutait absolument aucun ennui à ce sujet.

Bien évidemment, les desseins du docteur nécessitaient une réfrigération très importante, non seulement dans le tube mais aussi dans les engins de forage, sinon la friction aurait porté la température du métal à un tel point qu'elle aurait sérieusement endommagé l'appareil. En outre, il avait été jugé pertinent, pour les premières centaines de kilomètres percées, d'instaurer une chaleur artificielle à l'extrémité inférieure du tube

afin d'amollir la roche et de faciliter d'autant le travail de la tarière; les agents réfrigérants étaient donc doublement nécessaires pour préserver les machines de cette chaleur.

Des instruments d'une sensibilité inouïe donnaient à ceux de la surface des indications sur la progression des travaux et sur les conditions au fond de l'excavation, puisque la fluctuation des courants électriques décrivaient les modifications se déroulant chaque minute avec la clarté du langage articulé. Le docteur Giles observait ces courants avec une extrême anxiété; au fur et à mesure de l'approfondissement du trou, les rides de son front se creusaient d'autant, et, jour et nuit, il surveilla minutieusement les variations des instruments. Il pressentait qu'il atteignait alors une période critique de son expérience, et il prit certaines précautions qui semblèrent injustifiées à ses assistants, mais qu'il savait être rigoureusement nécessaires. Entre autres choses, il construisit bon nombre d'habitations sous-marines, à différents endroits dans le voisinage du tube.

Ces précautions n'avaient rien de superflu, car le 17 janvier 19.., à trois heures de l'après-midi, une quantité de fumée et de gaz de toutes sortes fut éjectée du tube, et ce phénomènes fut accompagné par un grondement et un tremblement de terre que l'on ressentit à des kilomètres à la ronde.

Ces gaz fusèrent durant plusieurs heures d'affilée, mais finalement la poche qui les contenait s'épuisa à un tel point que la pression ne suffit plus à contenir les énormes forces souterraines; alors, dans une détonation qui claqua comme le tonnerre, ils se creusèrent un évent, et la tarière, chassée vers le haut par une violente colonne de lave, fut expulsée dans les airs, d'où elle retomba dans l'océan à une distance considérable de l'orifice du tube, le tout assorti du spectacle étonnant de l'eau bouillonnante et sifflante.

Les ouvriers, préalablement avertis, eurent à peine le temps de se réfugier dans les demeures sous-marines avant que le torrent de feu liquide ne les rejoignît.

«Et alors, docteur Giles, que faisons-nous à présent ?» s'enquit l'ingénieur en chef, médusé au-delà de toute mesure par le tour que l'affaire prenait.

«Nous pouvons attendre, en sûreté, la fin de l'éruption,» répliqua posément le savant.

«Certes ! et combien de temps cela prendra-t-il, je vous prie ?»

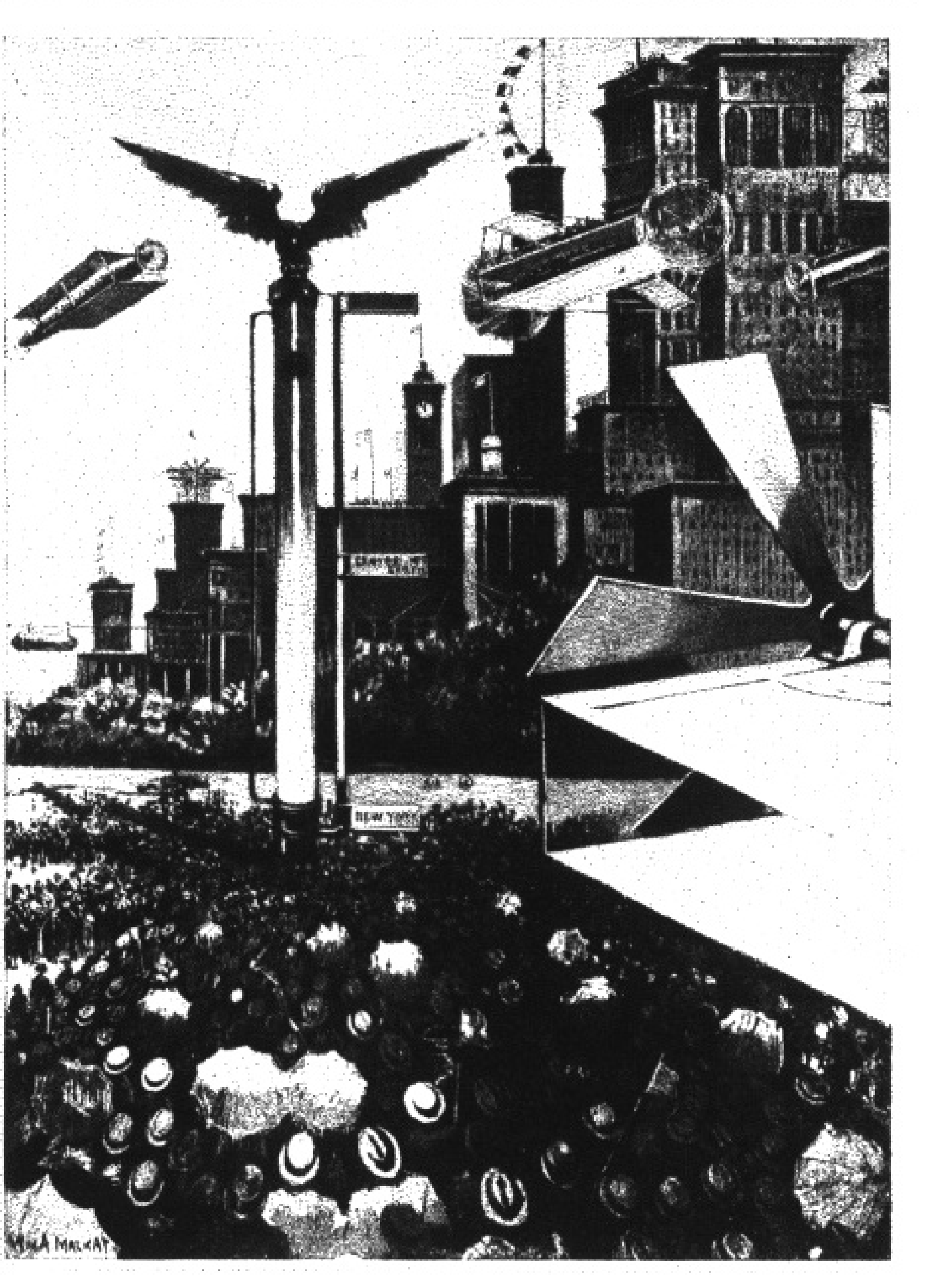
«Je n'en sais guère plus que vous,» avoua le docteur. «J'ai essayé de calculer les probabilités; mais il existe tellement de paramètres que nous ne contrôlons pas qu'un tel calcul est au-dessus de nos forces. Si la masse en fusion réside dans des poches, et si la poche que nous avons percée est de petite taille, l'éruption s'achèvera sous peu – peut-être en quelques semaines. Si, par contre, nous avons joué de malchance, des années peuvent s'écouler avant que l'éruption ne cesse. Bien des volcans ont émis un flot ininterrompu depuis les âges préhistoriques, et ce que nous avons là n'est rien d'autre qu'un nouveau volcan. La seule chose que nous puissions faire, c'est d'empêcher le tube de fondre en accentuant le froid des agents réfrigérants, et nous devons compter sur le temps pour accomplir le reste.»

II. LE DÉPART

Jour et nuit, le torrent de vapeurs toxiques et de matière en fusion se déversa du volcan nouveau-né, composant une vision grandiose. Jour et nuit le feu volcanique jaillit du grand tube. Mais, en dépit de la magnificence de ce fabuleux feu d'artifice, chacun désirait ardemment l'arrêt de ce spectacle, afin que le travail de forage pût reprendre.

Le docteur Giles s'était, avec beaucoup de prévoyance, doté de nombreux submersibles, aussi était-il possible pour les employés de regagner, à leur guise, le continent et d'en revenir. Quant au docteur, il avait refusé de quitter les lieux. Il souhaitait rester à proximité afin d'aprovisionner au bon moment le tube en agents réfrigérants. Il ne déléguait à personne ce devoir, excepté à l'ingénieur en chef lorsqu'il était obligé de s'assoupir; et encore ce dernier avait l'ordre de le réveiller au moindre signe de défaillance de la part des pompes qui fonctionnaient à chaque bout – car un réseau spécial le maintenait en communication constante avec l'extrêmité du tube située à New-York.

Etre obligé de rester ainsi, les bras croisés, en attendant l'apaisement des activités volcaniques, se révélait excessivement décourageant; et l'unique signe d'espérance qu'entrevoyait le docteur résidait dans le fait qu'une grande proportion de vapeur, mélangée à la matière en fusion, jaillissait du volcan. Cela lui laissait penser que seule une poche avait été perforée. Et, en effet, cela semblait être le cas, car, après quatre mois d'épuisante attente, l'éruption se résorba peu à peu.



Le docteur Giles, qui s'était rapidement découragé, fut grandement soulagé par le cours des événements, non seulement parce qu'il pouvait

poursuivre son œuvre, mais aussi parce qu'il craignait que, si l'éruption avait continué, des séismes eussent pu être observés dans diverses parties du monde, alors que la croûte terrestre se serait affaissée par endroits.

Heureusement, le volume de matière expulsée avait été relativement faible, et rien n'arriva de la sorte. Le travail fut par conséquent repris et achevé avec une extrême rapidité. Il était assez décourageant de devoir refaire ce qui avait déjà été réalisé, mais il n'y avait rien d'autre faire. Le tube fut donc débarrassé de la matière en fusion qui l'avait obstrué, et le forage fut poursuivi avec des instruments d'une plus grande complexité encore qu'auparavant, afin de faire face aux nouvelles conditions qui régissaient le conduit.

Jour et nuit l'activité continua, les ouvriers se relayant six fois, chacun travaillant quatre heures d'affilée, assisté par des dynamos d'une puissance inimaginable; et, aussi vite que le trou était creusé, le tube était rallongé et descendu. Toutes les précautions possibles étaient prises et, moins de cinq ans après la première éruption, les deux tubes se rejoignirent au centre de la terre – ou, pour employer une expression plus appropriée, au centre de l'attraction terrestre, puisqu'il avait été démontré que la terre n'avait pas la même densité en tous ses points.

Bien sûr, un labeur aussi prodigieux ne manqua pas d'être accompagné de quelques incidents mineurs; mais enfin le triomphe couronna les efforts de l'intrépide docteur, et c'était tout ce qu'aurait pu exiger la personne la plus optimiste. Même James Curtis, le sceptique dont nous avons déjà parlé, fut forcé de reconnaître que le mot «impossible» était l'un de ceux qui méritaient d'être rayés des dictionnaires du vingtième siècle.

Unir les deux tubes à leurs extrémités s'avéra une tâche des plus délicates, mais qui fut réalisée avec tout le soin requis. Les instruments furent alors retirés, et des pompes construites à cet effet se mirent à vider le tube de son air; ce travail fut achevé par l'utilisation d'ingénieux procédés chimiques qui permirent d'absorber la plus grande partie de l'air raréfié que les pompes, et les autres dispositifs, s'étaient révélés incapables d'enlever.

Cette précaution était d'une absolue nécessité car, comme cela a été précédemment expliqué, l'air oppose une résistance énorme aux objets qui sont mus à une grande vitesse.

De l'air restant dans le tube aurait non seulement freiné

considérablement la voiture, et l'aurait donc empêchée d'atteindre l'autre côté de la terre, mais aurait aussi produit une quantité de chaleur suffisante pour endommager sérieusement le véhicule.

Parallèlement au creusement de l'excavation, la construction de la voiture avait accaparé l'attention du docteur. Par bonheur, cette partie de l'ouvrage ne présentait guère de difficulté, car n'importe quel véhicule clos aurait rempli les objectifs. Néanmoins, certains points méritaient d'être pris en considération. Tout d'abord, comme, malgré les précautions prises pour obtenir un vide parfait, il restait toujours une petite quantité d'air dans le tube, il était judicieux de contruire la voiture selon une forme qui offrirait le moins de résistance possible. Ensuite, afin d'éviter que la voiture ne se retournât durant le voyage, sa charge devait être uniforme de toutes parts.

Le docteur décida finalement de donner une forme cylindrique au corps de la voiture, toutefois effilée tant à l'extrémité supérieure qu'à l'extrémité inférieure. Sa hauteur approchait les six mètres, et sa largeur les quatre mètres cinquante. Par conséquent, comme le trou faisait neuf mètres de diamètre, il y avait peu de risques que le véhicule touchât les parois, même s'il se retournait durant son périple.

Quant à l'agencement intérieur de la voiture, il semble inutile de dire que le docteur n'omit rien qui pût contribuer au confort comme à la commodité des passagers.

Tout étant ainsi prêt, le docteur Giles annonça partout que le premier voyage à travers la terre serait accompli la semaine suivante, et offrit une récompense de cent livres à celui qui consentirait à l'effectuer en tant que passager. Il se serait embarqué avec joie dans son nouveau véhicule si la maladie de l'ingénieur en chef ne l'avait pas obligé à être présent pour surveiller la circulation des agents réfrigérants dans les parois du tube.

A la grande surprise du docteur, et à son désappointement, personne ne répondit à son annonce. L'idée de tomber de près de treize mille kilomètres avait quelque chose d'effrayant, et nul homme n'était volontaire pour entreprendre cet étrange voyage.

«Quelle bande de lâches !» s'écria le docteur, furieux; «si seulement je pouvais confier ces machines à quelqu'un d'autre, je n'hésiterais pas un instant à y aller moi-même ! A la rigueur, je pourrais laisser l'ingénieur assistant s'occuper des pompes réfrigérantes, mais ô combien plus délicate est la tâche qui consiste à réguler le flux d'électricité répulsive, qu'il sera

nécessaire d'expédier à l'extrémité est du tube afin de neutraliser les effets de la force centrifuge terrestre. La moindre erreur, ou inadvertance, de la part de l'opérateur mettrait en péril le succès de toute l'entreprise.»

«Je ne suis pas bien sûr de comprendre ce que vous voulez dire,» avoua son ami James, à qui ces mots étaient adressés. «Que vient faire là-dedans la force centrifuge de la terre ?»

«Oh, tout simplement ceci : la Terre, comme vous ne l'ignorez pas, tourne autour de son axe une fois par vingt-quatre heures. Pour cette action, chaque particule de matière sur la surface de la terre, sauf aux pôles mêmes, doit se déplacer bien plus vite que la matière se trouvant au centre de la terre. En fait, chaque personne en Australie, ici, et chaque objet – la voiture incluse – avance vers l'est à une vitesse de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure. En conséquence, même si je laisser tomber la voiture en plein milieu de ce tube, elle aurait tendance à conserver ce mouvement; et comme plus elle s'enfoncerait, moins la portion de la Terre dans laquelle elle passerait irait vite, la voiture raclerait tout au long de sa traversée la paroi orientale du tube. Pour éviter cet inconvénient, j'ai été obligé de charger la voiture en électricité négative, et également de faire descendre un fort courant négatif du côté est du tube. Comme deux électricités semblables se repoussent l'une l'autre, la voiture ne pourra donc pas frotter contre la paroi du conduit; et même, en augmentant ou en diminuant le courant selon les circonstances, je serai capable de garder toujours la voiture en plein centre du tube. Mais, vous le constatez, c'est une opération fort délicate; et bien que je me sois arrangé pour que cela soit automatiquement réglé, autant que possible, par la position de la voiture, j'estime que ma présence est nécessaire en ces lieux, au cas où la moindre chose irait de travers. Comprenez-vous à présent ?»

«Parfaitement,» répondit James; «et je dois confesser que, pour ma part, je ne suis absolument pas surpris que personne ne veuille courir ce risque. Non seulement, comme vous l'avez dit, il existe le danger d'être tué en se fracassant contre la paroi du tube, mais l'extrême rapidité de la chute du passager, ainsi que je vous l'ai déjà exposé, l'empêcherait de respirer; aussi, s'il n'était pas pulvérisé ou réduit en cendres, il finirait quand même étouffé avant même d'avant atteint le centre de la terre.»

«Complètement idiot !» affirma le docteur. «comme je viens de vous l'expliquer, nous nous déplaçons tous bien plus vite que cette voiture ne le



fera, et il n'y a donc pas le plus petit danger. Un enfant pourrait accomplir ce voyage; et, puisque que nous discutons de ce sujet, je suis surpris, James, que vous ne soyez pas candidat.»

«Oh, merci bien docteur, mais, quoique, comme vous l'avez répété, je puisse partir sans courir le moindre péril, je suis resté encore assez enfant pour préférer mon existence au plaisir de chuter dans un puits sans fond.»

«Eh bien, dans ce cas, il ne me reste plus qu'à endurer l'humiliante nécessité d'expédier la voiture sans passager. Et je le regrette d'autant plus qu'il y aurait eu de nombreuses et intéressantes expériences physiques à connaître pour le passager durant le voyage, et j'aurais bien aimé en avoir la relation. C'est encore une chance qui s'envole. J'ai demandé à mes agents d'attendre en Australie jusqu'au dernier moment, et de ne pas quitter le continent sans faire tout leur possible pour dénicher un passager. C'est mon dernier espoir. Pour l'heure, ils m'ont avoué leur échec par téléphone, mais il n'est que cinq heures et demi; ils ont encore une demi-heure avant le départ, et – qui sait ? – quelqu'un peut se présenter à la dernière minute.»

Les minutes s'égrénèrent, et bientôt il n'en resta plus que cinq. A ce moment, le télpéhone, dans le bureau du docteur, se mit à sonner.

«Ah !» s'exclama-t-il, «si cela pouvait être un passager !» Il se rua sur l'appareil et écouta le message, qui était des plus laconiques :

«Un garçon de seize ans veut partir comme passager. Devons-nous l'amener ?»

Quelques secondes plus tard, la réponse claqua :

«Amenez-le toujours.»

C'était bref, mais lourd de signification.

A onze heures moins le quart, on frappa à la porte du bureau, et d'un bond le digne homme se précipita. Un adolescent entra – un jeune garçon de visage avenant, mais appartenant de toute évidence aux classes laborieuses; car si ses vêtements ne présentaient pas de trous, ils étaient rapiécés en différentes couleurs. Cependant, malgré cela, toute sa personne suggérait un indescriptible air de netteté. Apparemment, il avait connu des jours meilleurs.

Un voile de déception passa sur le visage du docteur quand il examina le garçon. Ce fut ce dernier qui rompit le silence, et il fut aisé de constater, d'après son attitude déterminée telle celle d'un homme d'affaires, qu'il savait admirablement se débrouiller par lui-même.

«Ai-je bien compris, monsieur,» commença-t-il, allant droit vers le sujet qui lui tenait à cœur, «ai-je bien compris que vous offriez une récompense de cent livres pour quiconque prendrait passage dans le

véhicule qui est sur le point d'être envoyé à travers la terre ?»

«Certes, mon garçon, c'est bien mon offre; mais tu parais bien jeune pour tenter une expérience qui épouvante la plupart de tes aînés.»

«Je vous supplie de me laisser y aller, monsieur,» implora le garçon avec ferveur; «car cette centaine de livres est synonyme de vie ou de mort pour ma pauvre mère.»

«Quel est ton nom, mon garçon,» demanda gentiment le docteur.

«William Swindon, monsieur.»

«Eh bien, William, ne vois-tu pas la responsabilité que je prendrais si je devais te permettre, toi un mineur, d'entreprendre ce voyage ? Suppose que quelque chose t'arrive, pourrais-je jamais me pardonner de t'avoir laissé partir ?»

«J'encours volontiers ces risques,» s'écria ardemment William; «et ne croyez pas, je vous prie, que le fait d'avoir seize ans m'empêche d'être autonome. Bien au contraire, j'ai acquis une expérience pratique supérieure à bien des jeunes gens de vingt-et-un ans.»

«Tu n'as pas toujours connu la pauvreté, William. Cela se sent à tes propos et à tes manières.»

«Non, monsieur; voilà seulement deux ans, nous avions tout ce que nous désirions. En fait, j'étais destiné à devenir un ingénieur en mécanique, et étudiais dans ce but jusqu'à ce que mon père décédât. Son associé en affaires, en s'occupant de la succession, s'est arrangé pour garder tout pour lui, en ne laissant rien pour nous.»

«Ne pouviez-vous le poursuivre en justice ?»

«C'est ce que ma mère, malheureusement, a fait; et elle a dépensé le peu d'argent que nous avions en tentant de récupérer nos pertes. Mais, en fin de compte, elle perdit tout. Aussi dus-je partir du collège pour être envoyé dans une boutique, où j'ai travaillé pour un gage de misère, alors que ma mère essayait de donner des leçons particulières et de faire de la couture à domicile. Nos amis nous aidèrent un peu au début, mais s'en lassèrent rapidement. Puis ma mère tomba malade, et nous nous endettâmes peu à peu.

La crise éclata hier. Au matin, quand je suis allé travailler, j'ai appris que mon employeur avait fait faillite et que je me retrouvais par là-même sans situation. Quand notre propriétaire, auquel nous devions dix livres, a su ceci, et a donc constaté que le maigre revenu que nous avions disparaissait, il déclara qu'il ne pouvait pas attendre plus longtemps son

argent, et nous a jeté à la rue hier midi, en dépit de l'état de ma mère, loin d'être satisfaisant.

Je n'aimerais pas revivre un jour ce que j'ai enduré hier ! Tout l'après-midi nous avons erré, sollicitant un travail ou un logement à crédit, mais nous ne pûmes trouver ni l'un ni l'autre. Finalement, comme la nuit tombait, nous pénétrâmes dans un de ces parcs publics et y passâmes la nuit sur un banc. Pauvre mère ! C'était la première fois de sa vie qu'elle n'avait pas un toit sous lequel dormir. Et bien qu'elle ait essayé crânement de faire front, pour ne pas m'inquiéter, j'ai pu entendre ses pleurs, alors que nous reposions en attendant la lumière du jour. Ah, dieu merci, hier ne pourra plus jamais exister ! Je deviendrais fou si cela se reproduisait !»

«Qui sait ?» avança le docteur, souriant intérieurement; «peut-être que si hier existait à nouveau, il serait dix fois plus heureux que le plus grand jour de bonheur que tu as connu jusque là. De surcroît, comment sais-tu si demain ne sera pas dix fois pire ?»

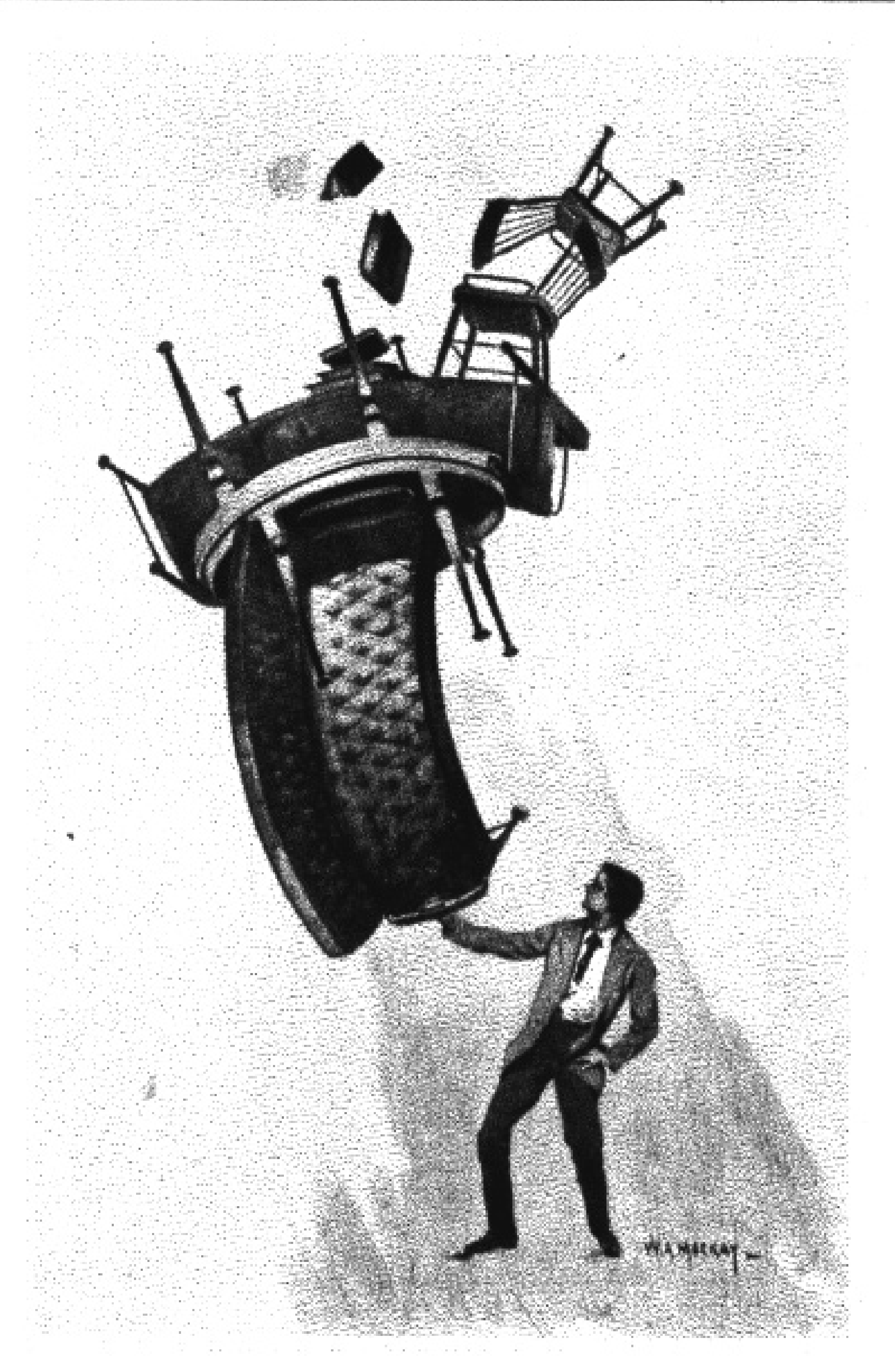
«Si vous me laissiez faire ce voyage, je suis sûr que nous ne serions plus jamais dans le besoin. Les cent livres nous permettraient de régler toutes nos dettes, et, avec ce que je pourrais gagner, de survivre pendant au moins une année; pendant cette période, je suis convaincu que pourrais trouver un bon emploi – du genre qui nous permettrait à tous deux de vivre.»

Le docteur Giles, à cette histoire toute simple, sentit les larmes lui venir aux yeux. D'une voix qui tremblait légèrement, il reprit :

«Eh bien, mon garçon, puisque tu es déterminé à partir, je ne vois pas pourquoi je n'y consentirais pas. S'il y avait quelque réel danger, bien sûr, je ne ferais jamais une telle chose; mais, en fait, tu cours plus de risques en restant ici sur ce navire qu'en allant traverser la terre. Cependant, comme il sort de l'ordinaire, ce voyage, évidemment, effraye davantage les gens que le plus grand péril auquel ils sont accoutumés.

Quant à la récompense de cent livres, elle va être envoyée sur le champ à ta mère, avec une seconde centaine que j'ajouterai. Mais où pouvons-nous la trouver ?»

«Je l'ai laissée dans le parc, tôt ce matin, monsieur, pour aller chercher du travail, et je lui ai dit que je serais de retour à midi, si possible; ou, si j'avais trouvé une occupation, à sept heures du soir. Je vais lui écrire un mot à remettre avec l'argent, et veuillez me croire, monsieur, je vous suis sincèrement reconnaissant de votre bonté.»



«Pas du tout,» rétorqua l'estimable docteur, en lui serrant la main. «Tu parais être un garçon courageux, William; et tu as démontré un cran, hier, dont un homme pourrait être fier. Mais il va être nécessaire de se hâter, car la voiture est censée partir à onze heures pile, et les habitants du

monde entier se pressent maintenant pour assister au départ. Bien sûr, ils ne pourront observer la vraie descente, mais, grâce à des appareils électriques, il la verront indirectement.»

William griffonna quelques lignes, puis prit congé du docteur.

«A présent, tout est prêt pour le départ, William,» assura ce digne homme, en l'accompagnant à la porte. «Sois courageux, et souviens-toi que le danger est quasiment inexistant. Tu découvriras que j'ai pensé à tout ce qui était nécessaire à la sécurité et au confort des passagers. J'ai aussi disposé des instructions complètes concernant la conduite à suivre sur des panneaux accrochés à l'intérieur de la voiture. Suis les instructions *à la lettre*, et je te garantis que tu effectueras un voyage aussi rapide que sûr. Mais, aussi étranges que les ordres puissent te paraître, il est absolument indispensable que *tu les suives rigoureusement*.

Souviens-toi également que, quoiqu'il n'y ait aucune possibilité de communication entre nous durant le voyage, car je n'ai pas encore terminé l'installation du téléphone inducteur dans le tube, nous saurons où tu te trouves et si tout se passe bien, car j'ai ici des instruments extrêmement délicats qui m'informeront sur ta position exacte, et sur les conditions – chaleur, froid, etc. – que tu subiras. Je ne détournerai pas mes yeux une seconde de ces appareils pendant tout le trajet, et, en cas d'urgence, tu peux compter sur nous pour t'apporter de l'aide par tous les moyens à notre disposition. Et maintenant, au revoir, mon garçon, et retiens mes paroles : tu ne regretteras jamais la démarche que tu as entreprise, et je te promets que tu seras de retour, ici, avant la tombée de la nuit.»

Le docteur parlait avec une confiance exagérée. Il ne s'attendait guère, en faisant cette promesse, à ce qu'en réalité plusieurs semaines s'écoulassent avant le retour de notre héros sur son sol natal.

Quelques instants plus tard, William pénétra dans un compartiment clos tout en haut du tube, entra dans la voiture et s'enferma avec soin dans l'étrange véhicule. Puis les pompes aspirantes se mirent en marche et vidèrent ce compartiment de son air : la voiture était prête à partir pour son singulier voyage.

Pendant ce temps-là, d'immenses foules se pressaient autour d'appareils spéciaux qui avaient été construits dans chaque ville de la planète, afin de visualiser le parcours de la voiture durant sa traversée de la terre. La nouvelle qu'un passager avait été trouvé au dernier moment pour entreprendre le voyage s'était déjà répandue, et la passion populaire

en avait été portée à son paroxysme.

Au même moment, une sonnerie électrique dans chacun de ces lieux retentit en guise d'avertissement durant plusieurs secondes, puis stoppa brutalement; à cet instant, une balle placée dans un grand tube de verre commença tout doucement à descendre. Cette balle était en liaison électrique avec le tube de carbonite; et, par un dispositif astucieux, elle mesurait – et en rendait compte aux spectateurs – exactement la vitesse et la position de la voiture à chaque phase de sa chute rapide à travers la Terre.

Le sort était jeté ! Notre héros était parti pour son voyage d'un nouveau genre. D'un genre qui allait d'ailleurs se révéler si nouveau qu'il dépasserait les limites de son imagination !

III. EN BAS, TOUTE !

Laissons le monde civilisé contempler la chute de la voiture, et occupons-nous de William et de la manière dont il vivait cette descente à l'intérieur.

Sa première sensation, en pénétrant dans la voiture, avait été la surprise, car l'aménagement interne était franchement étonnant. En effet, la pièce – si on peut la nommer ainsi – était de forme presque cylindrique et les murs étaient bordés tout du long de coussins rougeâtres, moelleux et épais. Même la porte par laquelle il était entré, et qu'il avait méticuleusement refermée et verrouillée derrière lui, était matelassée de tels coussins.

«Manifestement,» songea William, «le docteur ne veut pas que je me blesse au cas où ma voiture heurterait quelque chose durant le trajet. Il a vraiment fait preuve de prévenance en arrangeant les choses de manière si confortable; je profiterai de sa bienveillance en faisant de la gymnastique pendant le voyage.»

Il médita un peu sur les diverses formes de gymnastique auxquelles il pourrait se livrer.

La voiture était éclairée par une lumière tamisée, identique à celle du jour, et tous les objets se trouvaient donc visibles. Mais ce qui étonna particulièrement notre héros fut le mobilier. Un canapé, deux chaises et une table, sur laquelle étaient fixés quelques livres, étaient attachés au plancher, d'un côté de la pièce. Cela n'avait rien d'extraordinaire mais,

après qu'il ait levé les yeux, quelle ne fut pas la surprise de William en apercevant, rivés au plafond et à l'envers, les doubles de ces meubles ! Deux fortes poignées étaient assujetties sur chaque chaise et canapé, ce qui accentuait encore leur singularité.

«Que diable font ces meubles collés au plafond ?» se demanda William, médusé par ce spectacle. «Les chaises et le sofa semblent assez confortables, mais je ne vois vraiment pas de quelle utilité ils peuvent être là-haut, à moins…» ajouta-t-il, une idée le frappant, «qu'ils ne servent une fois que j'aurais passé le centre de la terre, quand la gravité s'exercera dans la direction opposée; ou peut-être sont-ils destinés aux passagers qui monteront du côté de New-York.» Aucune de ces suppositions, toutefois, n'était absolument vraie.

Une fois sa première surprise surmontée, il examina les différents instruments qui couvraient les murs, dont il comprit facilement l'emploi grâce aux panneaux imprimés qui les accompagnaient. Mais ce qui intéressa tout particulièrement notre héros fut une série de curieuses inscriptions imprimées en grosses lettres sur les coussins de la voiture. Ces panneaux s'avéraient si singuliers qu'il serait opportun d'en présenter quelques spécimens au lecteur :

«Si possible, restez tête en bas pendant tout le voyage.»

«Ne touchez pas les parois de la voiture sauf en cas d'absolue nécessité.»

«Faites attention à ne pas tournoyer trop rapidement.»

«Heurtez toujours la voiture avec vos pieds plutôt qu'avec votre tête.»

«Ne regardez pas par les fenêtres de la voiture si vous pouvez l'éviter.»

«Ne nagez pas trop près des instruments.»

«En cas de danger, ouvrez le froid.»

«Ca, par exemple !» s'écria William, anéanti par la stupeur. «Ainsi, je dois rester tête en bas, hein ? Et je ne dois pas tournoyer trop vite ? Un conseil plutôt superflu, à mon gré, car je n'ai pas la moindre envie de me mettre à tournoyer, et je ne pourrais pas le faire facilement même si je le voulais. En outre, pourquoi le docteur me demande de heurter la voiture avec les pieds de préférence à ma tête ? Pense-t-il que je sois un niais pour vouloir la heurter ? Et pourquoi diable parle-t-il de nager, car il n'y a même pas assez d'eau dans la voiture pour permettre à un chat de le faire ?

Je suis tout prêt à croire qu'il est cinglé, et que toute l'affaire n'est qu'un canular, quand je vois les meubles pendre du plafond !»

Sur ces mots, il aperçut un autre panneau qui expliquait :

«Pour faire partir la voiture, grimpez au plafond en utilisant les courroies, et laissez-vous tomber, tête en bas.»

«Bonté divine !» s'exclama William, en regardant en l'air, ébahi. «C'est une chute de près de quatre mètres cinquante. Malgré les coussins, je prendrais un sacré coup si j'expérimentais cette sorte de plongeon. D'un autre côté, le docteur m'a recommandé de suivre à lettre les instructions, et il ne paraissait guère désireux de m'assassiner. Après tout, peut-être ferais-je mieux de suivre son conseil.»

Puis, après avoir grimpé avec agilité jusqu'au plafond, William saisit les deux poignées qui pendaient au sommet.

A cet instant, la pendule sonna onze heures.

«C'est l'heure !» lança-t-il. «Eh bien, au revoir, Australie. Prends bien soin de toi durant mon absence !» Sur ces mots, il se balança, tête en bas, et se laissa tomber. Un léger déclic accompagna son geste, puis tout retomba dans le silence.

Aussi occupé qu'il fût à tenter d'amortir sa chute, notre héros ne put s'empêcher de penser que, en raison de quelque incident, la voiture n'avait pu partir, et cette idée le désappointa. Mais une nouvelle surprise l'attendait car, bien qu'il éprouvât une sensation de chute continuelle, il ne semblait pas se rapprocher davantage du fond de la voiture qu'auparavant, mais restait suspendu dans l'air, tête en bas !

Toute une minute s'écoula, et la situation n'évolua aucunement, bien que William ne ressentît le moindre inconfort dans son embarrassante position, même s'il était bien incapable d'y apporter une explication.

Avide d'informations précises, il se tordit la tête jusqu'à ce qu'il pût apercevoir le télémètre sur la paroi de la voiture et là, à sa stupéfaction, il vit que l'aiguille de l'instrument descendait rapidement du sommet au fond du premier tube de verre.

«Assurément,» asséna-t-il, «nous sommes partis. Et nous marchons à belle allure, si cet instrument est exact, quoique, à voir la voiture, je n'aurais pas le moindre instant imaginé qu'elle bougeait.»

Puis la vérité lui apparut soudain. «Je comprend tout !» s'exclama-t-il. «Je sais maintenant pourquoi je ne m'approche pas davantage du fond de la voiture, mais reste suspendu dans les airs à l'instar d'un ballon. En dépit du fait que je chute à une vitesse terrifiante, la voiture tombe à la même allure que moi. Par conséquent, je ne peux atteindre le fond et, à

moins que quelque événement ne survienne, je resterai ici, flottant en l'air jusqu'à mon arrivée à New-York. Au moins n'ai-je pas à me plaindre, car ce coussin d'air est aussi moelleux que tous les lits de plume dans lesquels je me suis couché, mais je trouve décidément étrange de tomber ainsi continuellement sans jamais atteindre le moindre endroit.»

Il fut interrompu dans sa méditation scientifique par une mouche, qui avait trouvé, par quelque singulière façon, son chemin jusqu'à la voiture, et qui à présent venait se poser sur son nez. William la chassa d'une violente gifle de sa main droite, mais, ce faisant, il remarqua que le mouvement avait projeté son corps en dehors de l'axe vertical. Mais si cela l'étonna, quelle ne fut pas sa surprise quand il s'aperçut que son corps continuait de tourner jusqu'à ce qu'il se retrouve étendu horizontalement dans l'air, puis, un peu plus tard, qu'il se tenait à nouveau la tête vers le haut – à condition que le terme «se tenir» puisse s'appliquer quand on flotte dans les airs.

«Bonté divine !» lança-t-il, «je suis en train de tourner sur moi-même !» Ce n'était que trop vrai; et comme il avait étudié la Mécanique au lycée, il ne mit pas longtemps à comprendre la cause de cette curieuse rotation. Il savait qu'aucune action n'a lieu sans qu'il y ait une réaction en contrepartie, et que la force employée à bouger sa main afin de chasser la mouche, en oeuvrant contre la résistance offerte par le reste de son corps, avait été suffisante, à présent que la gravitation n'entravait plus ses mouvements, pour le faire tourner comme autour d'un pivot, la résistance de l'air étant de surcroît impuissante à le stopper. De fait, il estima nécessaire de lancer son autre bras afin de s'immobiliser.

William s'amusa un petit moment à faire tourner son corps telle une roue, d'abord dans une direction, puis dans l'autre, et jugea qu'il s'agissait d'une expérience inédite. Il l'apprécia considérablement, mais, au bout de quelques temps, le jeu devint monotone; pire encore, il commençait à éprouver les premiers symptomes du mal de mer, et souhaita pouvoir rejoindre le fond de la voiture.

«Je ne sais pas pourquoi,» avoua-t-il, «mais ma tête m'élance – comme si ce tournoiement y avait précipité tout mon sang.» Il ne songea pas au fait, d'ailleurs, que son sang n'était plus attiré vers le bas, dans ses jambes, par la gravitation, et que cela contribuait à envoyer un afflux de sang exagéré vers sa tête.

Comment redescendre sur le plancher, voilà le problème qui

préoccupait notre héros, et il ne lui fallut pas longtemps pour découvrir une solution. Il comprenait fort bien que, sans un point de résistance sur lequel prendre appui, il ne pouvait en rien modifier la position de son centre de gravité. Il était capable de tournoyer autour de celui-ci dans toutes les directions, mais s'avérait impuissant à s'approcher du sommet ou du fond de la voiture, tout comme des parois. Cependant l'air dans la voiture lui offrait un point de résistance, et il se déclara enchanté de sa présence, car s'il n'y avait pas eu d'air dans le véhicule, il aurait été obligé de rester suspendu dans l'espace à l'instar du cercueil de Mahomet.

«Oui,» se dit William, «il n'y a qu'une façon d'atteindre les parois de la voiture, c'est de nager dans les airs !»

Et, joignant le geste à la parole, il tourna à nouveau sa tête vers le bas et se mit littéralement à nager en direction du fond de la voiture.

Sa théorie se révéla exacte, et il fut ravi de voir que ses efforts le rapprochaient peu à peu du fond. Mais sa progression était lente, et il fallut du temps avant qu'il n'arrivât à saisir la poignée du canapé et à se haler lui-même tout en bas.

«Sacré travail,» déclara-t-il, alors qu'il lâchait la poignée et restait étendu à une vingtaine de centimètres au-dessus du sofa. «Sacré travail, mais quel amusement ! Je me demande si je serais capable de nager en sens inverse à nouveau ? Bien sûr, en remontant, j'aurais à lutter contre la gravité et ce sera plus ardu qu'en descendant. Je ressemble à un poisson dans un panier qui descend une rivière en flottant. Aussi longtemps que le poisson reste parfaitement immobile il ne se rapproche pas des côtés du panier, mais s'il veut nager, il aura plus de facilité à nager vers l'aval avec le courant jusqu'à la paroi avant que vers l'amont, contre le courant, pour rejoindre la paroi arrière.»

La comparaison de William avec le poisson dans le panier en osier était en partie correcte, mais sa déduction présentait une sérieuse faille; et cette erreur fut la cause d'une nouvelle expérience, qui aurait pu tourner au drame, car William décida de tenter la remontée à la nage vers le plafond. Mais, afin de s'assurer un bon départ, il appuya ses pieds sur le sofa et se donna une forte poussée en hauteur, en lâchant en même temps la poignée.

La conséquence de son acte le surprit totalement car, contrairement à son attente, il ne remonta pas vers le plafond, mais, en raison de sa position courbée au départ, il se retrouva à faire une série de sauts

périlleux dans les airs tout en s'élevant.

Il tenta de s'arrêter : en vain ! L'élan qu'il avait acquis était trop important, et il remontait en tournoyant comme une toupie. Heureusement, le trajet ne dura guère, et il atteint rapidement le plafond, mais, à sa surprise, au lieu de s'arrêter là, il heurta les coussins et rebondit en arrière à nouveau vers le plancher, tournoyant toujours.

Cette situation inattendue alarma grandement le pauvre William. «Grands dieux !» s'écria-t-il, «je continuerai à descendre, à remonter et à rebondir jusqu'à ce que je sois stoppé par la résistance de l'air et

l'élasticité des coussins. Ce sera invivable, car je ressens déjà un terrible vertige.»

Comment tout cela se serait terminé, impossible de le dire, mais William fit un suprême effort et se débrouilla pour accrocher le dos du canapé, s'immobilisant de la sorte.

«Mon Dieu !» gémit-il, en posant sa main sur sa tête qui l'élançait. «J'ai eu de la chance de m'agripper à ce canapé, autrement j'aurais été frappé d'une attaque d'apoplexie, avec tout ce sang remonté à la tête. Et le seul moyen que j'envisage pour le faire redescendre, est de demeurer tête en bas pendant un moment, car, étant donné que je chute plus vite de seconde en seconde, l'inertie de mon sang le remontera lentement jusqu'à mes pieds. En outre, le docteur a recommandé cette position, et plus ça va, plus je réalise qu'il savait ce qu'il faisait en apposant ces panneaux sur les murs.»

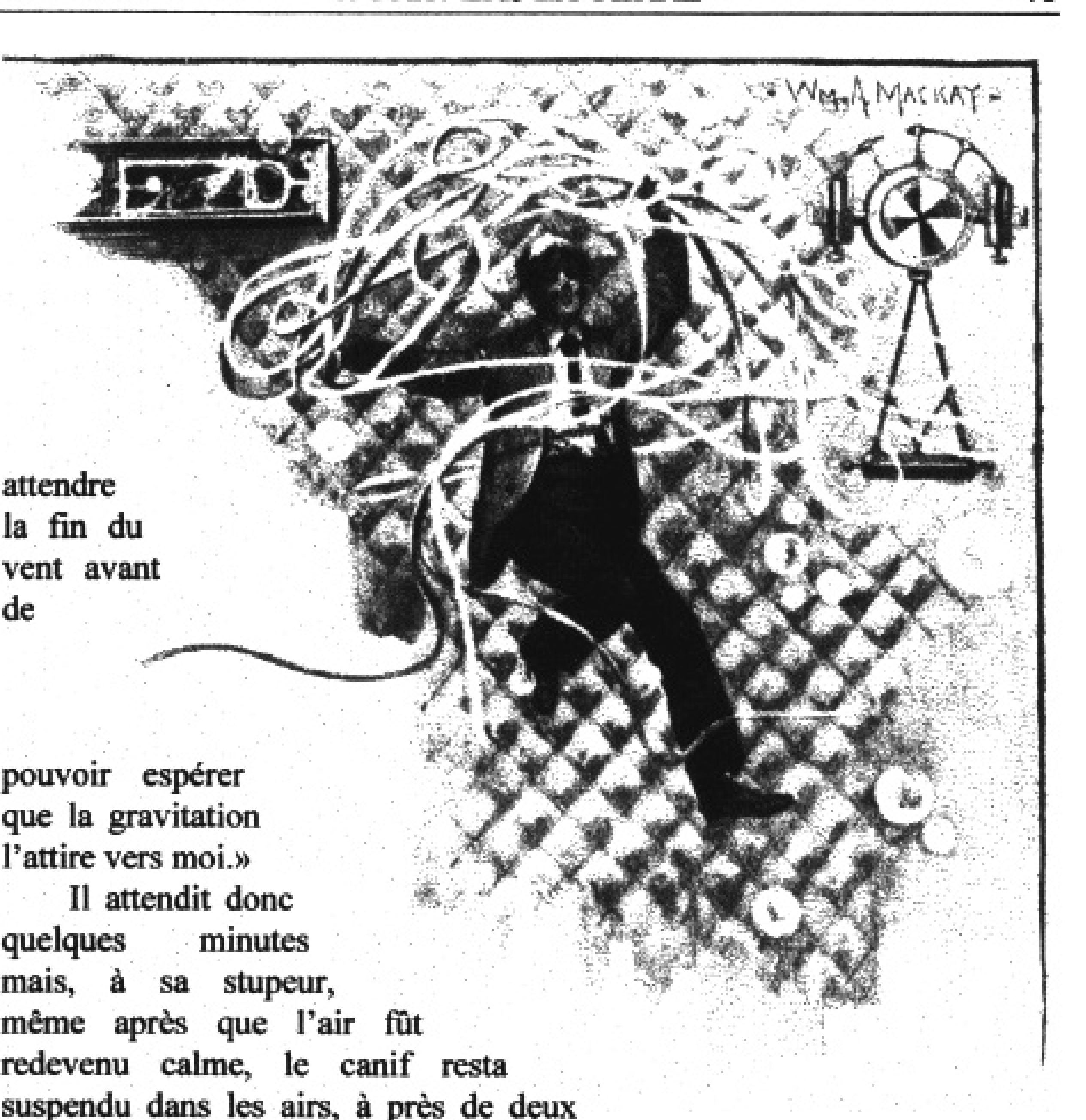
En conséquence, William se retourna tête en bas, et au bout de quelques instants son vertige se dissipa. Mais alors une autre idée lui vint.

«Comme la Terre n'exerce plus aucune attraction sur les corps dans cette voiture,» affirma-t-il, «ou plutôt, comme elle ne peut y modifier leur position, il s'ensuit normalement que, s'il y avait des objets non arrimés ici, ils seraient attirés vers moi, et me suivraient où que j'aille. La voiture, quant à elle, ne les attireraient pas puisque, étant de forme à peu près sphérique, l'attraction serait égale de tous les côtés et se neutraliserait.»

Désireux de confirmer son hypothèse, William extirpa un canif de sa poche et le plaça dans les airs à ses côtés, pendant qu'il se préparait à un voyage à l'autre bout de la voiture. Mais l'expérience lui avait servi de leçon, et cette fois, au lieu d'essayer de sauter, il adopta la méthode, plus lente mais aussi plus sûre, de la natation. Par bonheur, en dépit de sa première impression, il n'était pas plus difficile de nager en remontant qu'en descendant, et William n'eut aucun mal à effectuer le trajet. Quand il atteignit le sommet ét tourna pour apercevoir son canif, il ne fut pas déconcerté de constater qu'il avait disparu.

«Évidemment,» s'exclama-t-il, «il doit être en train de me suivre.» Mais il se trompait en cette occurrence, car il distingua vite son couteau volant dans toutes les directions, en plein espace.

«Mon Dieu !» s'étonna notre héros, après l'avoir observé un instant. «Cela semble ahurissant, mais le léger vent que j'ai fait en nageant fait voler ce couteau un peu partout comme si c'était une plume. Je devrais



attendre la fin du vent avant de pouvoir espérer que la gravitation l'attire vers moi.»

Il attendit donc quelques minutes mais, à sa stupeur, même après que l'air fût redevenu calme, le canif resta suspendu dans les airs, à près de deux mètres de lui.

«Je n'y comprend rien du tout,» admit William, ahuri. «Bien sûr, je sais pertinemment qu'il ne tombera pas vers moi aussi vite qu'un couteau chute d'habitude sur le sol, mais il devrait tomber en ma direction à une certaine vitesse. La règle qu'ils nous ont enseignée à l'école affirme que l'attraction des corps dépend directement de leurs masses. Or, la Terre doit peser au moins un billion de fois plus que moi; donc, si un couteau met une seconde pour tomber au sol, cela prendrait… un billion de secondes pour qu'il chute jusqu'à moi. Ah, «maintenant me survient une idée lumineuse», comme disait mon professeur d'allemand. Un billion de secondes constituent plusieurs milliers d'années, aussi, si je veux que mon

canif retombe jusqu'à moi, je dois demeurer ici des millénaires durant, et j'ai peur de n'avoir, pour le moment, trop de temps à perdre.»

En dépit du ton facétieux qu'il avait adopté, William était néanmoins, il faut l'avouer, fort dépité par le cours des événements; car il aurait été des plus amusants de nager à travers la voiture, suivi par tous les objets non attachés. Ceci étant exclu, il orienta ses pensées vers une autre idée qui lui semblait plus prometteuse. Il détacha tout le mobilier qui se trouvait dans la voiture et, empilant les éléments les uns au-dessus des autres, avec une démonstration de force simulée, il brandit cette masse de plus de cent kilos à bout de bras, en faisant attention toutefois à glisser d'abord son pied sous l'une des courroies placées au fond du véhicule – une précaution nécessaire pour lui éviter de s'élever avec son chargement.

«Et voilà, Mesdames et Messieurs !» s'exclama-t-il. «Approchez et admirez le Samson moderne ! Je peux soulever tout ce que vous me donnerez, et ce n'est pas du chiqué ! Approchez ! L'entrée pour seulement cinq cents, un vingtième de dollar ! Seulement cinq cents, mesdames et messieurs ! Approchez !»

La scène était vraiment cocasse. Mais notre héros avait oublié une chose de première importance; à savoir, attacher les meubles ensemble, car les éléments du haut, ayant acquis un certain élan, montaient lentement vers le plafond, et auraient rebondi puis seraient redescendus dans toutes les directions si ils n'avaient pas été arrêtés par l'élasticité des coussins. En l'occurrence, William fut obligé de nager à leur poursuite, de les ramener en bas puis de les fixer au fond de la voiture.

Une fois cette affaire réglée, le jeune homme regarda par hasard la pendule. Les aiguilles indiquaient onze heures et quart.

«Voyons,» déclara-t-il, «je devrais bientôt être au centre de la terre. On m'a appris à l'école qu'un corps chute de cinq mètres la première seconde, de quinze mètres la deuxième, de vingt-cinq la troisième, et ainsi de suite, en tombant de dix mètres supplémentaires chaque seconde. Or, le centre de la terre se trouvant à six mille cinq cents kilomètres, cela me prendrait, voyons, un peu plus de dix-neuf minutes pour l'atteindre. Deux minutes encore, et je serai au centre de la terre.»

A ces mots, il se retourna pour regarder le télémètre. Quelle ne fut pas sa consternation quand il vit que l'aiguille était très loin du point qui marquait le centre de la terre !

Une sueur froide trempa son front quand il réalisa toute la

signification de ce fait.

«Je suis perdu !» s'écria-t-il, en proie au désespoir. «Il devait y avoir plus d'air dans le tube que ne le prévoyaient les calculs du docteur, et cela a tellement freiné la voiture que je n'arriverai jamais à approcher New-York; je n'arrêterai pas de tomber en avant et en arrière dans le tube, jusqu'à ce que je m'immobilise au centre, et je devrai y rester plusieurs jours avant que le docteur n'invente quelque moyen pour venir me repêcher – mort ou vif !»

Il ne restait plus qu'un espoir : la défaillance du télémètre. Cependant, si l'instrument était défectueux, existait-il un autre moyen pour notre héros de s'assurer qu'il fût au centre de la terre ? Hélas ! Oui, il y en avait un; car, au centre, le fait que sa tête ou ses pieds fussent placés en haut n'avait aucune importance, alors que, pour le moment, en dépit de ses calculs qui le positionnaient en plein centre, il trouvait encore légèrement plus confortable de rester tête en bas. Cela prouvait que sa vitesse croissait toujours chaque seconde, et que, par conséquent, il n'avait pas encore atteint ce point. Le télémètre était à l'évidence exact : il indiquait que la voiture se trouvait à seulement trois cents kilomètres du centre de la planète, et qu'elle tombait à l'effrayante vitesse de près de neuf kilomètres par seconde !

A cet instant, notre héros sursauta en entendant le violent bruit d'une sonnerie électrique fixée à l'un des instruments, tandis qu'en même temps un signal d'alerte apparaissait, porteur en grandes lettres noires du mot :

DANGER !

Simultanément, un micro attaché sur la paroi de la voiture commença à fonctionner, et les oreilles de William recueillirent un grondement menaçant, évoquant un lointain tonnerre. Il ne comprit que trop bien la signification de ce son. Cela indiquait que quelque puissante perturbation se produisait dans les entrailles de la terre, présageant un péril proche !

Toujours au même moment, sur l'île Australienne, l'inquiétant grondement fut aussi perçu par le docteur Giles qui, l'étudiant attentivement, remarqua une irrégularité dans le fonctionnement des pompes qui servaient à contenir les agents réfrigérants dans le conduit.

En un éclair, toute la vérité lui apparut. Quelque chose devait s'être passé dans le tube !

Une partie des conduites servant à conduire les agents réfrigérants, sous l'action combinée d'une chaleur et d'un froid tous deux excessifs,

devait s'être obstruée en quelque point, et le liquide n'avait donc pas pu parvenir dans certaines portions du tube.

Le visage du docteur blêmit quand il réalisa la pleine signification de ces indications. A l'évidence, si les agents réfrigérants ne pouvaient circuler, le tube de carbonite se mettrait bientôt à fondre, et qu'adviendrait alors du brave garçon qui avait osé affronter un péril inconnu pour le salut de sa mère ?»

«Il ne reste qu'un espoir,» affirma le docteur avec gravité. «Si le tube peut tenir le coup encore un peu, la situation peut être sauvée. Toutefois, en l'état des choses, je suis complètement impuissant : je peux seulement rester là sans rien faire et laisser les événements suivre leur cours.»

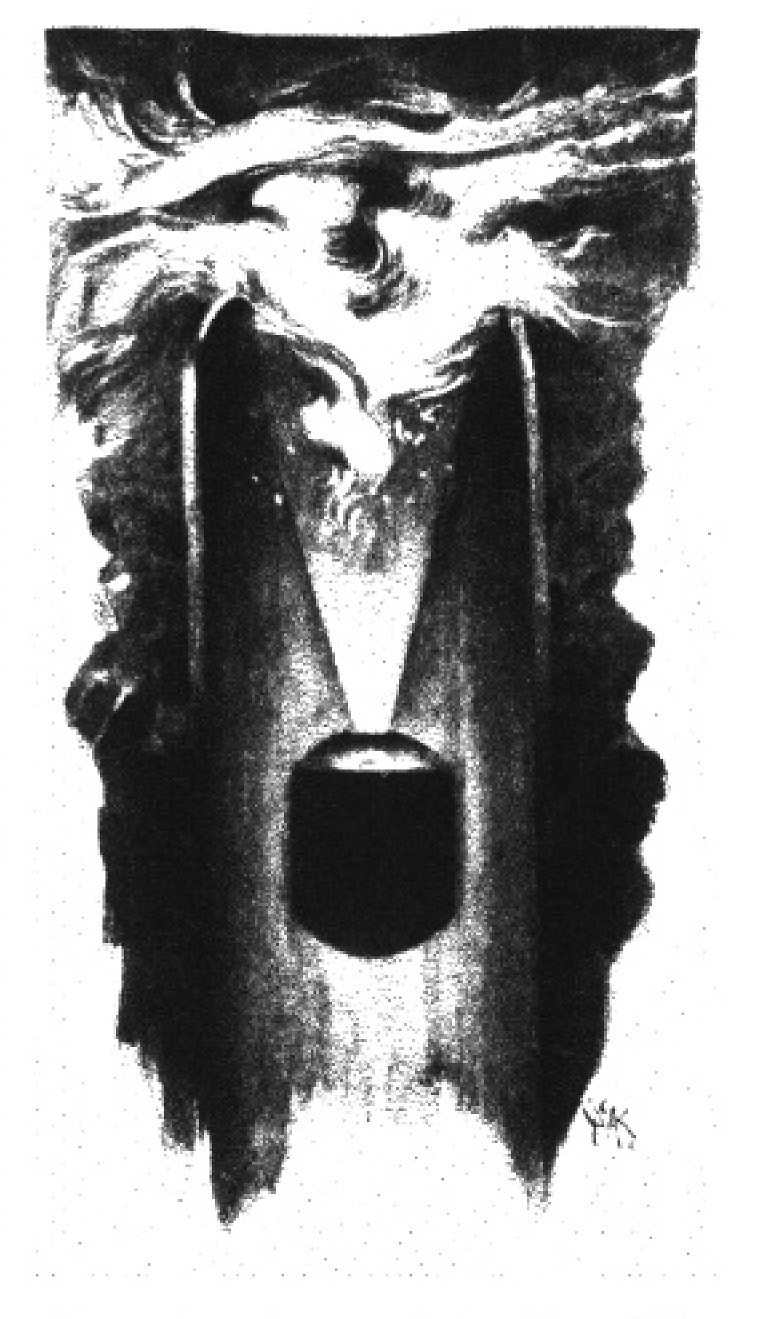
IV. LES DERNIERS MOMENTS

Imaginez un peu les sentiments de William quand, flottant au centre de la voiture, il entendit la sinistre alarme du microphone ! Un millier de pensées contradictoires traversèrent son esprit, mais il ressentit la nécessité de prendre promptement une décision, et résolut avant tout d'atteindre les parois de la voiture, afin d'être prêt à agir en temps utile. Toutefois, désireux d'abord de s'assurer de la localisation du problème, il nagea en direction du sommet du véhicule et commença à ouvrir tout grand le volet métallique qui protégeait la fenêtre en verre. Tout en s'y appliquant, il jeta un coup d'œil au télémètre, qui lui apprit qu'il se trouvait en plein centre de la terre – cet endroit qui était resté depuis si longtemps un mystère pour la race humaine – et qu'il voyageait à la vitesse effrayante de près de dix kilomètres par seconde.

La pendule indiquait désormais onze heures vingt-et-une minutes. Il lui avait seulement fallu vingt-et-une minutes pour tomber jusqu'au centre de la terre ! Une petite minute et demi le séparait de ses prévisions, mais cet écart, aussi ténu fût-il, serait suffisait pour l'empêcher d'arriver, à moins de mille kilomètres de sa destination, semblant sceller par là même son destin.

Mais il n'avait guère le temps de s'appesantir sur de telles pensées, car un péril plus immédiat le menaçait. Se maintenant en place grâce aux poignées pendant du sommet de la voiture, il regarda par la fenêtre tout le long du tube. Et là, juste au dessus de lui (ou, pour être précis, en dessous de lui, puisqu'il avait dépassé le centre de la terre), il assista à un

surprenant spectacle. Le tube de carbonite était chauffé au rouge, et cédait à l'évidence sous une pression exercée de l'extérieur, car, au moment même où il regardait, le conduit se rompit avec fracas, et une masse de matière en fusion pénétra dans le tunnel. Toutefois, à la surprise de William, le torrent de lave, au lieu de s'approcher de lui, sembla partir dans la direction opposée.



Il ne mit pas longtemps à réaliser ce qui se passait. «Pas étonnant que la lave semble se diriger de l'autre côté,» déclara-t-il, «car je tombe en ce moment à une si grande vitesse – presque dix kilomètres à chaque seconde – que rien ne peut me rattraper. Mais, malheureusement, mon allure diminue constamment, étant donné que j'ai dépassé le centre d'attraction, alors que le liquide en fusion conservera probablement la vitesse qu'il possède à présent, aussi me rejoindra-t-il tôt ou tard, notamment quand la voiture s'immobilisera et commencera à retomber. Quoiqu'il arrive, je suis fichu ! Toutefois, je défendrai mon existence jusqu'au bout; et cela me rappelle que les panneaux mentionnaient quelque chose sur la conduite à suivre en cas de danger. Je ferais mieux de redescendre et de voir ce qu'ils disent.»

Il commença donc à descendre en s'aidant des courroies au-dessous de lui, sur les parois de la voiture, les mêmes courroies, en fait, qu'il avaient employées pour grimper jusqu'au sommet de la voiture avant le

départ.

Mais une nouvelle surprise l'attendait, car, en se faisant tomber, il poussait en même temps la voiture dans la direction opposée, et il commença à tournoyer lentement, tout en traversant l'espace jusqu'à ce qu'il heurte les murs de l'autre côté, où le simple fait de saisir les sangles provoqua l'immobilisation tant de lui-même que du véhicule.

«Eh bien, c'est le bouquet !» s'exclama-t-il. «La voiture et moi paraissons tournoyer tous deux ! Si, auparavant, j'étais un poisson dans un panier, je suis désormais un écureuil dans un tambour, capable de maintenir toute la journée cette rotation de l'engin en grimpant à l'intérieur. Cependant, pour l'instant, je n'ai pas tellement l'humeur à de telles facéties. J'ai envie de boire de l'eau pour me rafraîchir.»

Cette dernière idée lui fut suggérée par la vue d'un réservoir tout proche, porteur du mot «eau». Joignant l'acte à la parole, notre héros tourna le robinet, mais, à son étonnement, nulle eau ne coula.

«Hum, c'est agréable,» commenta-t-il. «Le docteur doit avoir oublié de remplir le réservoir.»

Dans son souci de s'en assurer, il souleva le couvercle du réservoir, mais en laissant le robinet ouvert et en négligeant de tenir la courroie placée sur la paroi de la voiture; il dut à ces omissions une expérience nouvelle et plutôt déplaisante, car, dans son effort pour soulever le couvercle, il fut obligé d'utiliser le côté du véhicule comme point de résistance. La conséquence en fut que, lorsque le couvercle céda, la force résultant de ses efforts l'envoya voler à travers l'espace, le couvercle toujours à la main, et, habitude acquise lors de ses vols, il se mit à tournoyer, en éprouvant cette fois une nouvelle sensation, celle d'effectuer toutes ses cabrioles dans le sens inverse. Mais le pire n'était pas encore atteint : le robinet toujours ouvert, le couvercle agit comme une espèce de piston, et aspira toute l'eau du réservoir à sa suite, et cette eau vint, en conséquence, tourbillonner autour de William dans son étrange vol; si bien que le pauvre garçon fut trempé jusqu'aux os, alors que le liquide, dans sa violente agitation, se répandit de tous côtés dans la pièce comme des embruns, et soit fut absorbé par les coussins, soit rebondit sur les instruments collés aux parois pour revenir voler dans les airs, une partie de l'eau restant suspendue en gouttes scintillantes en plein espace, comme retenues par une toile d'araignée invisible.

Ce n'était pas fini. Aveuglé et aspergé par sa douche inattendue,

William ne fit pas attention à son point d'impact, et il s'écrasa contre un des délicats instruments fixés aux parois de la voiture, le pulvérisant en mille morceaux.

Ce dernier incident lui fit recouvrer ses esprits, et il se hâta d'empoigner une des sangles sur les côtés du véhicule, puis se força au calme. Le précédent phénomène avait plongé le malheureux dans l'embarras le plus complet. «A présent, je comprends aisément,» avoua-t-il, «pourquoi l'eau n'a pas coulé du robinet. Privée de poids, elle ne pouvait certes pas se répandre. La loi qui établit qu'un corps impondérable ne tend pas à tomber s'applique aussi bien aux liquides qu'aux solides. Et je comprends tout aussi bien comment l'eau a emboîté au pas du couvercle pour m'inonder des pieds à la tête. J'ai laissé ouvert le robinet, ce qui a évidemment provoqué une pression sur l'eau, par en-dessous, de plus d'un kilogramme par centimètre carré. Subséquemment, quand j'ai soulevé le couvercle un vide partiel s'est formé, et ce vide a suffi, comme l'eau n'avait pas à lutter contre la gravité, pour qu'elle suive docilement le couvercle. Mais ce que je ne saisis pas, c'est pourquoi j'ai dû aller fracasser cet instrument. Je n'ai plus de poids, aussi il me semble que j'aurai dû rebondir contre la glace, quelque fût sa délicatesse, sans l'endommager le moins du monde.»

Il oubliait que l'élan ne dépend pas du poids, étant le produit de la masse et de la vitesse, et que par conséquent un corps, dans la voiture, provoquerait autant de dommages qu'à la surface de la terre en bougeant à la même vitesse.

Notre héros souffrait toujours de la soif, et, après avoir remarqué un second réservoir, fixé à l'envers dans le véhicule, il se mit en devoir de boire. Toutefois, l'expérience lui avait servi de leçon, et il réfléchit prudemment avant d'agir. «Même si je remplissais un verre d'eau,» raisonna-t-il, «je serais incapable de le boire, car le liquide refuserait de descendre dans ma bouche. La seule chose qu'il me reste à faire, donc, est de le têter au robinet.»

En effet, il s'agissait de la meilleure méthode à sa disposition, et il réussit vite à se rafraîchir. Mais sa passion pour l'expérimentation ne l'avait pas abandonné, et, après avoir bu à satiété, il nagea doucement en arrière sans fermer le robinet. Comme il avait fait précédemment une ouverture dans le couvercle, l'eau le suivit lentement sous la forme d'une longue corde, qui ballottait jusqu'à sa bouche !

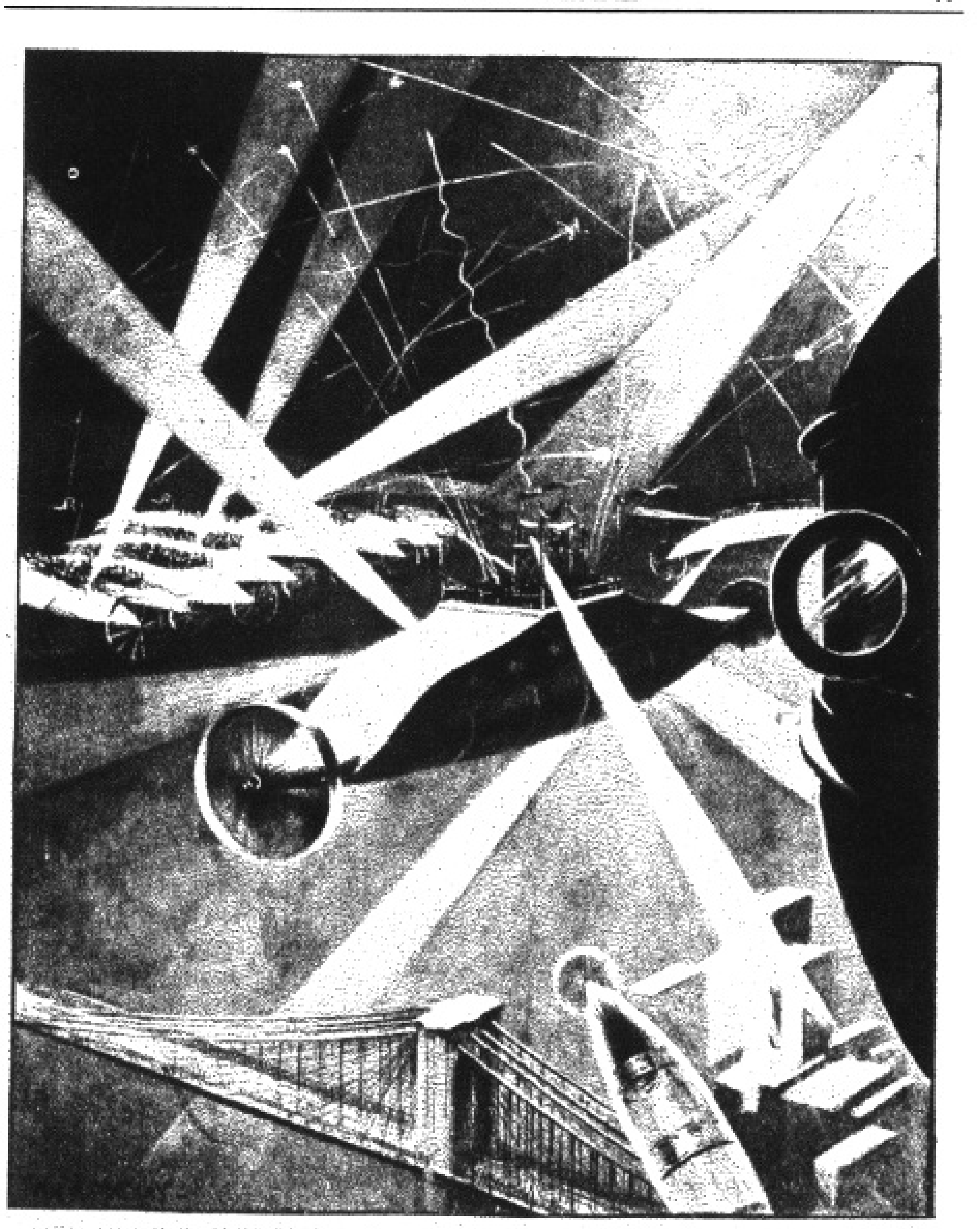
William éprouva un grand plaisir à voir cette longue corde d'eau, reposant dans l'espace, et il s'amusa en lui faisant faire plusieurs nœuds et en la façonnant selon différentes formes, mais sa capacité artistique, toutefois, fut quelque peu gênée par le fait que l'eau adhérât fortement à ses doigts. Cependant, dans l'ensemble, l'expérience était riche en nouveautés. Finalement, quand notre héros fut lassé de ce jeu, il se demanda ce qu'il allait faire de toute cette eau. En la frappant dans toutes les directions, il pourrait, bien sûr, la faire absorber par les coussins, à l'instar de la première réserve, mais il n'avait guère envie de les tremper plus qu'ils ne l'étaient déjà, aussi rassembla-t-il la quantité d'eau dans ses mains et nagea posément avec elle jusqu'au réservoir vide, puis, au prix de difficultés considérables, l'y introduisit et referma le couvercle par-dessus.

Notre héros n'était que trop heureux d'avoir quelque chose à faire pour détourner son attention du péril qui le menaçait, mais ses exercices aquatiques lui avaient encore donné le vertige, et il préféra, pour son agrément, diriger sa tête vers le sommet de la voiture, au lieu de la tourner vers le fond, comme lors du départ. L'explication en était simple. Au début, sa vitesse n'avait cessé de croître et, donc, la succession de légers chocs qu'il endurait tendait à expédier son sang vers le haut – c'est-à-dire vers le haut du véhicule – mais à présent son allure ne cessait de diminuer, et les chocs tendaient à envoyer son sang dans la direction opposée, en l'occurrence vers le fond de la voiture. De fait, la règle s'appliquait toujours, ainsi qu'au commencement du voyage : «Autant que possible, gardez toujours la tête en direction du centre de la terre.»

Il est vrai que l'évolution de la vitesse était pour l'instant faible, et donc les chocs peu perceptibles, mais ils augmentaient à chaque seconde.

Le télémètre apprit à William que l'allure de la voiture ne cessait de décroître, et, ainsi rappelé à la réalité, il ouvrit à nouveau le volet au sommet de l'engin et regarda à l'extérieur. A son intense soulagement, la matière en fusion qui le suivait dans le tube avait diminué jusqu'à ressembler à une simple tache de lumière.

Il fut enchanté du cours des événements, car cela retarderait considérablement la catastrophe finale, et «quand il y a de la vie, il y a de l'espoir.» Mais, oublieux de la mise en garde du docteur, il regarda fortuitement en arrière, du côté du tube proche de la voiture, et rabattit les mains sur ses yeux avec un cri de douleur, car il chutait avec une rapidité si terrifiante que la lumière du véhicule reflétée sur les parois du tube



l'aveugla presque.

Dès qu'il put retrouver sans souffrance l'usage de ses yeux, il lança – avec précaution – un coup d'œil vers le haut du tube, et remarqua, accablé, que le point de feu grandissait peu à peu. A l'évidence, la matière en fusion gagnait sur lui !

Il consulta précipitamment le télémètre, puis la pendule. Il était douze heures moins vingt-cinq.

«Bonté divine !» s'écria-t-il, «j'ai dû faire une erreur quelque part dans mes calculs. Voyons cela.» Et il se hâta de calculer à nouveau. Mais il entr'aperçut la vérité. «Je suis sauvé !» lança-t-il. «J'ai oublié que c'était seulement au-dessus de la terre que la vitesse d'un corps en chute libre augmente de près de dix mètres par seconde. A l'approche du centre de la terre, l'augmentation est moindre, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Par conséquent, lorsque j'ai calculé qu'il me faudrait trente-neuf minutes pour traverser la terre, j'avais tout faux. J'aurais dû compter un peu plus que cela. Je suis sauvé ! Hourrah ! Au lieu de m'immobiliser à moins de mille kilomètres de mon but et de retomber en arrière pour me faire griller tout vif, je pourrai atteindre l'extrémité New-Yorkaise en toute sécurité si seulement je peux devancer ce feu liquide quelques minutes de plus.»

Assez curieusement, maintenant que le danger s'était amenuisé, l'angoisse de notre héros s'accrut. Pourquoi ? Parce que, auparavant, l'espoir semblait rayé de son vocabulaire, alors qu'à présent pointait une petite chance de salut.

C'était une course à la vie ou à la mort, et l'adolescent ne quitta pas la fenêtre un seul instant. A son grand désespoir, la masse de feu liquide s'approchait de minute en minute, alors que le télémètre, à l'inverse, indiquait que la vitesse de la voiture diminuait sans cesse.

A ce moment, un avertisseur phonographique – fixé sur le côté de la voiture – commença à diffuser : «Dans une minute,» certifia-t-il, «vous arriverez au port. Étendez-vous sur le sofa du plafond et agrippez fermement les courroies. Vous éviterez ainsi toute commotion à l'arrêt de la voiture.»

Cependant, à cet instant, bien d'autres choses préoccupaient William que de se prémunir de la légère secousse qui se produirait à l'extrémité américaine du tube, car les mots inscrits sur le coussin lui revinrent : «en cas de danger, ouvrez le froid !» Ces mots, dont il s'était moqué, lui donnèrent une idée. Si la lave le rejoignait, il pourrait garder un espoir de survie en produisant une très basse température dans la carcasse métallique de la voiture.

Il nagea donc vers le réservoir qui contenait les agents réfrigérants, et déclencha le dispositif. Un froid intense fut dispensé sur la surface extérieure du véhicule, un froid si extrême que notre héros, nonobstant la

protection que lui procurait les parois non-conductrices, fut gelé jusqu'à la moelle et se hâta de retrouver la chaleur artificielle de l'intérieur. Puis il commença à nager vers le sofa, mais il était trop tard : un déclic subit l'informa qu'il était arrivé à destination, tandis que, au même instant, il fut précipité vers ce qui avait été auparavant le fond de la voiture, puis retomba lourdement sur le sommet (maintenant le vrai fond, puisque c'était l'extrémité la plus proche du centre de la terre), se meurtrissant un peu dans sa chute, en dépit de l'élasticité des coussins. Mais quand il leva les yeux pour consulter le télémètre, il fut surpris de constater qu'il encore à trois kilomètres de la surface.

«Evidemment,» reconnut-il, «bien que le docteur ait fait son possible pour expulser tout l'air du tube, il n'a pu produire le vide parfait, et le peu d'air restant a retenu légèrement la voiture et l'a ainsi empêchée d'accomplir le trajet complet. Reste que j'ai traversé la Terre en quarante-deux minutes, ce qui est un sacré bon temps pour accomplir treize mille kilomètres.»

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche qu'il encaissa un nouveau choc, et sentit que le véhicule était à nouveau en mouvement. Une crainte l'envahit subitement. «La matière en fusion m'a rattrapé,» s'écria-t-il, et, instinctivement, il tenta de nager vers le haut à travers l'espace pour s'éloigner le plus possible. Mais il fut incapable de s'élever d'un centimètre. Il essaya alors de sauter en l'air, mais ne fut pas plus heureux, car il ne réussit à décoller que de quelques dizaines de centimètres avant de retomber.

«Quel âne je suis !» se morigéna-t-il. «Bien sûr que je ne peux plus sauter, ni rebondir, puisque je ne tombe plus. Je dois revenir aux méthodes primitives et grimper grâce aux sangles. Plus de danger que cela fasse tournoyer la voiture !»

C'était la vérité, car le véhicule était hissé à l'aide d'un cable actionné électriquement.

Quelques minutes plus tard, il ressentit une autre secousse, et la porte de la voiture fut précipitamment repoussée; il se retrouva alors nez à nez avec un ouvrier. Mais, à sa surprise, il faisait nuit et les étoiles brillaient vivement dans le ciel.

«Dépêchez-vous !» intima l'homme. «Suivez-moi, ou le feu liquide nous submergera avant que nous soyons en sécurité.»

«Mais…» commença William.

«Il n'y a pas de mais; vous parlerez tout votre saoûl quand nous serons en sécurité à bord du sous-marin.»

L'homme avait raison; il n'y avait pas de temps à perdre, car, avant même que le submersible ait parcouru trois kilomètres, la catastrophe attendue survint. Du tube, la matière en fusion, propulsée par les énormes pressions souterraines, jaillit à une grande hauteur, tandis que le sifflement provoqué par la lave en retombant avertit nos amis que leur sous-marin aurait tout avantage à plonger plus profondément.

Quand le danger fut passé, William dit à son compagnon :

«Vraiment, je ne sais pas si je suis éveillé ou bien en train de rêver. Je ne serais guère surpris d'apprendre que le temps qui m'a semblé se passer en minutes s'est en fait compté en années. Quelle heure est-il ?»

«Il est presque minuit,» répliqua l'homme.

«Presque minuit !» fit en écho notre héros, abasourdi. «mais il ne m'a pas semblé qu'une heure s'était écoulée depuis mon départ, ce matin.» Puis une nouvelle idée lui traversa l'esprit. «Quel jour sommes-nous ?»

«Le 2 octobre,» fut la réponse.

«Le 2 octobre !» s'écria William, consterné. «Quoi, je suis resté parti toute une année ? Mon départ s'est fait le 3 octobre.»

Mais sa crainte prenait corps désormais.

«De quelle année ?» interrogea-t-il avidement.

«Mais, 19.., bien sûr,» rétorqua l'homme, en le regardant avec perplexité. «C'est une bien étrange question.»

«Le 2 octobre 19.. ?» répéta William. «Allons, vous vous moquez de moi. A minuit, le 2 octobre 19.., je dormais sur un banc dans un jardin australien. Je n'oublierai pas la date de sitôt; elle est imprimée dans ma mémoire avec la plus noire des encres.»

«Vous oubliez,» énonça l'homme, «que, en venant de l'Australie, vous avez gagné douze heures. Vous avez voyagé plus vite que le soleil, et êtes donc arrivé onze heures avant votre départ de l'autre hémisphère. Vous êtes hier, le 2 octobre, encore une fois.»

Rien de plus exact. William avait quitté la face australienne à onze heures du matin, le 2 octobre, et était arrivé à l'extrémité New-Yorkaise du tube à près de douze heures de la nuit précédente. Il eut du mal à surmonter sa surprise.

A ce moment, le navire, qui naviguait à présent à la surface de l'océan, fut arraisonné par un autre, qui se rangea bientôt contre son bord.

et un jeune homme embarqua.

«Ai-je affaire à M. William Swindon ?»

«En effet, Monsieur, c'est bien mon nom,» répondit William.

«Eh bien, je suis le représentant de l'Association Universelle de la Presse. Je souhaiterai un compte-rendu complet de votre voyage, et vous paierai comptant cent mille dollars pour en obtenir l'exclusivité mondiale. Y consentez-vous ?»

S'il y consentait ? Cette dernière aubaine acheva de le désorienter.

Le reste de l'histoire n'est pas long à relater. Notre héros, après avoir expédié le récit de ses aventures aux journaux, téléphona à sa mère pour lui faire savoir qu'il était sauf, et qu'il rentrerait sans se presser, en faisant des arrêts dans tous les pays intéressants qu'il rencontrerait durant son long voyage.

Partout où passa William, il fut accueilli comme un héros. De magnifiques cortèges de vaisseaux aériens, porteurs de lumières électriques proprement merveilleuses, furent organisés en l'honneur de l'intrépide garçon qui avait osé entreprendre le premier voyage à travers la Terre.

Une heure avait suffi pour accomplir l'aller, mais il lui fallut plus d'un mois pour le retour. Désormais, il était riche, et jamais plus sa mère et lui ne redouteraient à l'avenir la misère.

Quant à la compagnie de transports qu'avait montée le docteur Giles, j'ai le regret de dire qu'elle fut dissoute, car les dangers suscités par la chaleur du feu central furent jugés trop importants pour être impunément bravés.

Mais le docteur Giles regretta toujours amèrement l'échec de son entreprise.

ÉPILOGUE

L'annonce de mariage qui suit, publiée dans le «New York Herald» du 5 juin 1999, est donnée ici dans son intégralité, car elle intéressera probablement tous ceux qui ont lu les extraordinaires aventures de notre héros.

Le mariage de Mademoiselle Flora Curtis avec M. William Swindon s'est déroulé hier soir, au domicile du père de la fiancée. Les parents et

quelques amis intimes ont été invités à assister à la cérémonie, et une réception sans aucune ostentation a suivi.

La promise était habillée d'une élégante robe de soie blanche, ornée de dentelle duchesse, et d'un voile de tulle, surmonté de fleurs d'orangers et d'une broche en diamant d'un très joli motif, cadeau du docteur Josuah Giles, le savant bien connu.

M. William Swindon est célèbre dans le monde entier pour son ahurissant voyage à travers la Terre. Son œuvre littéraire a reçu également bien des éloges, et a valu à son auteur une renommée amplement méritée.

Le jeune couple, après sa lune de miel, se propose de se rendre aux tats-Unis, où entend résider M. Swindon. Espérons, pour reprendre les termes des contes de fées, «qu'ils vivront heureux et auront beaucoup d'enfants.»



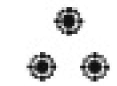
L'OMBRE NOIRE
(1903)
d'Owen OLIVER

PRÉSENTATION : Quoique totalement inconnu en France, Owen Oliver a construit une œuvre SF loin d'être négligeable, mais qui reste oubliée, car surtout constituée de nouvelles et uniquement publiée en périodiques (l'absence de publication en volumes est certes un sérieux handicap pour la postérité). De son vrai nom Sir Joshua Albert Flynn, ce Britannique fut avant tout un économiste réputé et le conseiller financier de Lord Kitchener. Né en Ecosse en 1863, il fut annobli en 1919 et mourut en 1933. En dépit de ses activités professionnelles, il apporta une contribution régulière aux magazines anglais et aux premiers pulps américains.

Sa carrière SF dans les revues britanniques semble avoir commencé avec la présente nouvelle, *The Black shadow* (1903), puis il publia encore *Out of the deep* (1904) qui conte l'invasion de l'Angleterre par des poissons géants intelligents, *The Plague of lights – a tale of the year 1906* (1904) sur les étranges effets du passage d'un planétoïde près de la Terre, *The Long night – a story of the next decade* (1906) où la Terre arrête brusquement ses révolutions et plonge le monde dans la terreur, et *The Soul machine* (1911) à propos des dangers des transferts de personnalité.

Entre-temps, Oliver donna aussi quelques textes aux périodiques américains, tels «Adventure» avec l'ambitieuse histoire double *The Sleep* et *The Awakening* (1911), sur une nouvelle apocalypse mondiale (une partie de la population tombe dans le coma après avoir été piquée par des mouches, et deux pouvoirs politiques entrent en lutte chez les rescapés, l'un tyrannique et meurtrier, l'autre humanitaire) et «All-Story» avec *Platinum* (1916) qui décrit le combat titanesque entre deux monstres, l'un marin l'autre terrestre, sur une île lointaine (texte qui eut l'honneur d'être repris, 33 ans après, dans le pulp «Famous Fantastic Mysteries»).

Comme bien d'autres, Oliver n'eut pas la réputation d'être un grand écrivain, mais sut mettre en scène – au cours d'une grosse douzaine d'années – nombre d'idées intéressantes.



I. LA MARQUE SUR LE SOL

Les produits chimiques contenus dans les cornues émettaient toujours un sifflement, et les rouages obligeaient encore l'ouverture du récepteur conique à suivre la lune invisible; pourtant le professeur se renfonça dans son siège et n'y fit plus attention. Vingt ans d'études acharnées, vingt ans d'audacieuses réflexions, dix ans passés à concevoir d'ingénieux appareils... et l'expérience avait échoué !

Même à présent, il n'arrivait pas à admettre son échec. A deux reprises, il se leva à demi pour reprendre les tests, mais il secoua la tête. Certains indices – hélas trop ténus – semblaient démontrer que le récepteur avait retenu quelque chose; ce n'était probablement rien d'autre que des perturbations électriques dues à quelque effet secondaire des agents employés. En tout cas, cela n'avait produit aucun effet sur l'un des trois cents éléments et composants qu'il avait essayés, ni sur la douzaine d'animaux qu'il avait introduits dans le cône béant. Soit son vaste filet avait manqué sa cible, soit sa proie ne se manifestait pas sous une forme perceptible par l'homme. Le résultat était identique. Il avait échoué.

Il arrêta le mécanisme, appela son domestique pour qu'il emportât les cages inutiles et regarda par la fenêtre, les sourcils froncés. La découverte serait un jour réalisée, il en était persuadé, mais par d'autres que lui... Les prochaines recherches qu'il prévoyait demanderaient deux décennies supplémentaires. Il était peu probable qu'il vécut aussi longtemps.

«Pas la moitié aussi longtemps,» murmura-t-il, en s'asseyant à nouveau sur son siège. Il se sentait vieux et malade. A l'évidence, l'excitation avait usé ses nerfs.

«Je pensais,» se reprocha-t-il, «être plus résistant. Naturellement, je devrais être désappointé; mais ce sentiment de débâcle et de frayeur... Ce doit être les nerfs.»

Mal à l'aise, il jeta un regard circulaire dans la pièce. Quelque chose semblait l'affecter, quelque chose qu'il ne pouvait voir, ni toucher, ni entendre...

«Ce doit être une perturbation atmosphérique,» prétexta-t-il. «Si je pouvais la dissiper, je pourrais peut-être encore... Il me semblait avoir

pensé à tout.»

Il porta une main à son front et médita. Les veines bleues ressortaient sur son visage pâle et ascétique alors qu'il rééditait en pensée son expérience.

Subitement il sursauta et poussa un un cri étouffé. Il y *avait* quelque chose dans la pièce. Lutter contre cette présence invisible lui donnait des sueurs froides.

«C'est l'odeur des produits chimiques,» se rassura-t-il. «Je n'avais pas remarqué jusqu'ici qu'elle était aussi forte.»

Il se leva précipitamment et se dirigea en trébuchant vers la porte. Quand celle-ci fut presque fermée, il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule, comme un homme qui doit regarder la cause de son effroi. Il n'y avait rien.

Dans le salon au charme vieillot , il se reposa dans le rocking-chair et demanda du thé. Quand la gouvernante l'apporta, il discuta avec elle pendant une demi-heure, à la surprise de la digne femme. Il allait bien, sans nul doute; ce n'était qu'une affaire de nerfs. Mais il ne voulait pas être seul. Quand elle s'en alla, il prit le journal et tenta de le lire, mais ne put rien y dénicher d'intéressant. «Les Libéraux renoncent». Bonne nouvelle, mais sans importance. «Découverte de poterie antique à Addington». Quelle était l'utilité de la poterie antique ? «Les expériences de Von Kuren». Voilà qui chasserait ses idées noires ! Quelle imagination : *Il y avait quelque chose dans la pièce* !

Quelque chose ! Il ne pouvait pas préciser. Cela ne relevait d'aucun sens particulier, ne rappelait rien de connu. C'était juste une présence.

«Si, au moins, j'étais capable de la percevoir,» marmonna-t-il, exalté. Il n'était pas effrayé. Oh non, sûrement pas ! Mais sa voix avait presque l'air d'un sanglot. Il se redressa, brusquement déterminé, et retourna à son laboratoire. Il allait y trouver son armure pour affronter l'inconnu, ce qu'il avait l'intention de faire.

Il braqua une puissante lumière électrique sur le récepteur et l'examina au microscope. En vain. Il employa de puissants acides, les mains protégées par des gants épais, sans résultat. Il se vêtit lui-même d'une combinaison isolante et appliqua des courants de voltage très élevés : néant !

«Si jamais il y a quelque chose,» déclara-t-il, «ce doit être dans le récepteur.»

Il se frotta pensivement le menton. Puis il se dirigea vers un placard où il prit des montures de lunettes assez rudimentaires et dépourvues de verres, telles qu'en utilisent les opticiens. Il y fixa un curieux matériau transparent, augmenta la puissance de la lumière électrique et regarda dans le tuyau. Il n'y avait rien. Rien du tout... Qu'était donc cette marque sur le sol ?

Il resta un moment à observer, le regard vague, puis il éclata d'un rire hystérique.

«C'est... une ombre,» proféra-t-il. «Juste une ombre. Quand je déplace la lumière, elle s'en va.»

Sa main tremblait tellement qu'il ne put élever pendant quelque temps l'ampoule étincelante. Il prit son courage à deux mains, la reprit et la brandit au-dessus de sa tête. L'ombre ne bougeait pas ! Il abaissa la lampe et tituba jusqu'à une chaise. L'ombre le suivit.

Il retira les étranges lunettes afin d'éviter de la voir, mais il était conscient qu'elle arrivait sur lui. Quand il les remit, elle flottait près de lui; une ombre noire, deux fois plus grosse qu'une main humaine. Il lui parla, l'implora, sans recevoir la moindre réponse. Il la frappa, mais elle s'accrocha à ses mains. Il s'en éloigna, mais elle rampa autour de lui !

«Mon Dieu !» cria-t-il. «Mon Dieu !»

II. L'ERREUR DANS LA FORMULE

Du professeur John Flint à son ami et savant collègue, Herr Karl von Kuren.

«Vos observations sur ma malheureuse expérience sont encore plus perspicaces et brillantes que d'ordinaire. Je vous fais le plus grand compliment possible en en différant la réponse jusqu'à ce que j'ai pu leur accorder la considération nécessaire. En attendant, je vous écris pour requérir votre aide.

Depuis que j'ai réussi à me débarrasser de l'influence lunaire, qui me menaçait d'une manière si inattendue, j'ai été en proie à la crainte que tout ceci ne soit pas terminé. De crainte que vous ne croyiez que ce pressentiment ne soit le fruit de nerfs dérangés, je vais rapporter le cas exactement comme il se présente à moi.

L'objet de mes recherches était, comme vous le savez, l'étude des Sélénites, dont nous sommes tous deux convaincus de l'existence. La

signalisation quasi-électrique sur laquelle vous, et les autres experts, comptez, me semble inadéquate. Etant donné que, au fil des générations, vous avez établi un alphabet de signes et avez assemblé ces signes en un langage rudimentaire, aucune connaissance de première main sur la vie lunaire ne saurait être obtenue.

Le transfert corporel d'êtres d'un monde à un autre, s'il est en fin de compte réalisable – ce dont je doute – n'appartient pas, pour l'heure, au domaine pratique; mais j'estime qu'il est possible de créer, sur cette terre, ce qui serait virtuellement une créature de la Lune. Si je pouvais capturer le principe, ou la forme, de la vie lunaire, qui serait certainement quelque forme d'ondulation ou de vibration, il se choisirait sans doute une résidence adaptée à ses besoins, puisque les éléments terriens ne diffèrent guère de ceux de la Lune. Tel était mon objectif.

Mon expérience se subdivisait en trois étapes :

(1) S'assurer de l'existence de «l'onde de vie» lunaire.

(2) Concevoir un engin pour l'absorber, de la même manière que la terre absorbe la chaleur solaire.

(3) Réincarner «l'onde» dans de la matière terrienne.

Le résultat de mon expérience prouve que la formule de l'onde diffère légèrement de celle que je vous ai communiquée il y a quelques mois. La différence, quoique subtile, était essentielle. Elle a rendu l'appareil récepteur incapable de retenir les «ondes» après l'échec de mes tentatives de les transférer dans un corps terrien. Alors l'«ombre noire», comme je l'ai baptisée, s'est échappée, invisible pour ma vue normale, mais perceptible par mes lentilles lunaires, inventées dans un but tout différent.

Depuis que j'ai réussi à couper toute liaison entre cette «ombre» et moi, une troublante réflexion m'est venue : à savoir que seule une structure humaine peut, ici, supporter un principe de vie intelligente. En conséquence, ce pauvre esprit cherche à exproprier une âme humaine de son propre corps. A présent que je l'ai chassée, elle erre de par le monde en quête de quelqu'un à dévorer. Il est de mon devoir d'empêcher qu'une personne innocente en souffre, serait-ce au prix de ma propre vie.

Je suis, pour l'instant, trop troublé pour appréhender le problème avec toute la concentration qu'il nécessite. Notre amitié, je l'espère, n'est pas seulement scientifique, mais présente aussi un aspect humain. Voudriez-vous, mon cher Von Kuren, venir m'aider ?»

III. LA LUMIERE SOMBRE

Les oiseaux chantaient, et le petit ruisseau murmurait et étincelait derrière les arbres. Les roses offraient au passant un festival de rouge, de blanc et d'odeur exquise le long de l'avenue, et le ciel bleu s'avérait à peine moucheté de blanc. Le professeur Flint ne vit rien de tout cela en remontant jusqu'aux *Lauriers*. Et Madame Thornton, qui était venue l'accueillir à l'entrée, ne remarqua pas que, en quelques jours, sa chevelure grise était devenue presque blanche.

«Je savais que vous viendriez,» avoua-t-elle, la voix étranglée. «Elle vous a encore réclamé.» Il acquiesca et son regard vif cilla.

«Comment va-t-elle ?» s'inquiéta-t-il. Madame Thornton détourna son visage. Il pouvait voir des larmes dévaler sa joue. «Ce ne peut être pire ?»

«Elle est mourante !» s'écria la mère. «Mourante ! Ma petite fille !» Les lèvres du professeur remuèrent, mais aucun mot ne sortit. Aussi prit-il sa main et la tint une poignée de secondes. Ils ne se regardaient ni l'un ni l'autre.

«Petite Véra !» murmura-t-il enfin. Sa voix ne sonnait pas comme à l'ordinaire.

«Elle vous a toujours adoré.»

«Ah !» gronda-t-il. «Et moi aussi... Mon testament suffirait à le prouver... mais cela n'a plus guère d'importance à présent.» Madame Thornton secoua la tête. Vient un temps où les choses auxquelles on accordait beaucoup d'importance ne signifient plus rien. «Quand cela a-t-il commencé ?»

«Avant-hier; vers trois heures de l'après-midi.»

Cela correspondait à l'heure où l'ombre l'avait quitté.

«Elle jouait dans ma chambre pendant que je m'habillais. Nous avions discuté de son anniversaire. Elle aurait six ans samedi prochain, comme vous le savez.»

«J'avais... préparé... quelque chose.» La respiration du professeur était difficile, et son débit haché.

«Elle s'attendait à ce que vous le fassiez. Vous lui avez donné cette habitude. «Evidemment, le professeur m'offrira un cadeau,» a-t-elle dit.

«Evidemment,» répéta-t-il. «Evidemment.» Ils restèrent silencieux une bonne minute.

«Sous quelle forme se présente la fièvre ?» demanda-t-il finalement.

Madame Thornton poussa un gros soupir.

«Le docteur pense qu'il s'agit d'une fièvre cérébrale, quoiqu'il ne semble pas très sûr de son fait.»

«Nous devons recourir à un spécialiste.»

«J'ai télégraphié à Londres pour en obtenir un; mais s'il ne vient pas rapidement, j'ai peur que...» Ses lèvres se refusèrent de prononcer les mots. «C'est terrible de l'entendre délirer.»

«Que raconte-t-elle dans son délire ?»

«C'est à la fois si vague et si étrange. Je peux à peine vous le rapporter. Quelque chose glisse sur elle – en la terrorisant – et essaye de la chasser, raconte-t-elle. Elle appelle cela la lumière sombre.»

«La lumière sombre !» Le professeur frissonna.

«Quelquefois elle imagine que la lune et les étoiles l'appellent. Etes-vous souffrant, professeur ?»

«Ce... n'est... rien.» Il arpenta la pièce, marmottant en aparté. «Laissez-moi la voir.»

Madame Thornton se leva, et il la suivit lentement, en frémissant. Son âge l'avait rattrapé, ces derniers jours. Le palier atteint, ils purent entendre la voix enfantine qui babillait avec incohérence. Quand ils ouvrirent la porte, elle s'agitait et se roulait dans son lit de façon désordonnée, et tendait ses bras dans le vide.

«Je refuse,» geignait-elle. «C'est ma maison, pas la tienne. Enlevez-la.»

Le professeur s'assit à son chevet et saisit les mains de l'enfant. Les siennes tremblaient violemment.

«Qu'y a-t-il ?» demanda-t-il. «Dis-le moi.»

Son regard fixe, d'abord dans le vague, manifesta peu à peu quelques signes de compréhension.

«Faites-la partir,» supplia-t-elle. «Tout de suite, professeur.» Elle se cramponna frénétiquement à son bras. «Loin, très loin.»

«Oui, ma chérie,» l'apaisa-t-il. «Oui.»

«Elle aura pas ma jolie chambre,» implora-t-elle, «pas vrai ?»

«Non, ma chérie,» promit-il. «Non.»

«Pas ma poupée. Elle f'ra pas mal à ma poupée.»

«Non, ma chérie,» répéta-t-il. «Non.»

Elle émit un pitoyable petit rire qui le blessa plus que des pleurs.

«Elle aura rien du tout. Vous allez la renvoyer, car elle a peur de

vous, pas vrai ?»

«Très peur de moi.» Il repoussa les cheveux qui lui tombaient sur le front. L'enfant regarda par dessus son épaule et se cramponna encore davantage au bras du savant.

«Tu vas partir, méchante chose,» assura-t-il avec une assurance feinte. Puis elle cacha son visage dans sa manche.

«Vous'en avez pas peur, pas vrai ?» murmura-t-elle. Le professeur se raidit lentement. «Non,» affirma-t-il. Son visage était grave. Elle poussa un long soupir de soulagement.

«Moi si,» avoua-t-elle.

«Peur de quoi ?»

Elle leva des yeux écarquillés.

«Elle nous entendra si nous ne faisons pas attention. J'aime mieux chuchoter.»

Il pencha sa tête aux cheveux gris-blancs au-dessus des boucles blondes. L'enfant approcha ses lèvres de l'oreille de l'adulte et enlaça son cou de ses petits bras.

«Le dites à personne,» déclara-t-elle faiblement. «C'est mon ombre !»

IV. LES DEUX LAMPES

Une heure après que la petite Véra se fût endormi sur son bras, le professeur restait assis à son chevet, immobile. Il craignait, prétextait-il, de réveiller l'enfant; et il pouvait réfléchir aussi bien là qu'ailleurs. L'infirmière partit se coucher et, au bout d'un moment, Madame Thornton s'assoupit dans le fauteuil. Quand elle fut tout à fait endormie, le professeur regarda furtivement autour de lui. Puis il retira de sa poche ses lunettes spéciales. Deux fois il fit le geste de les porter à son visage, mais il laissa retomber ses bras. Brusquement, il les mit sur son nez.

Il haleta pendant un moment. Puis sa respiration devint regulière et forte, comme la trépidation d'une machine. Cinq... Dix... Quinze.... Vingt minutes s'écoulèrent sans qu'il n'eût bougé. Finalement, il leva doucement sa main, comme pour tâtonner dans la nuit, et retira les lunettes. Ses yeux jetaient un regard d'animal traqué, et il baissa la tête. Une autre heure se passa dans un silence seulement troublé par la respiration des dormeurs et le battement perceptible de son coeur. Madame Thornton s'éveilla alors. Délicatement, il retira son bras accaparé par l'enfant endormie et se leva.

«Au pire,» promit-t-il, «je ferai l'essai d'un remède.»

«Et pourquoi pas dès maintenant ?» demanda vivement la mère.

«Car il présente des dangers.»

«Il faut tout essayer,» s'exclama-t-elle désespérément. «Tout.» Il inclina la tête.

«Si besoin est...» Il se pencha sur la fillette et l'embrassa avec douceur. «Si elle recommence à divaguer, mettez une lampe à la fenêtre de la bibliothèque; je peux l'apercevoir de ma chambre.»

«Et puis ?»

«Si la crise est violente et si elle s'épuise trop, installez deux lampes.»

«Et si... si...» Madame Thorton se tourna brusquement vers la cheminée et se prit la tête dans les mains.

«N'ayez pas peur,» déclara-t-il gravement. «Elle ne mourra pas.» Arrivé à la porte, il se retourna encore. «Elle ne mourra *pas*.»

Puis il partit.

Quand il arriva chez lui, il trouva un télégramme venu de l'étranger :

«Je pars maintenant – Ne faites aucune imprudence – Von Kuren.»

Il esquissa un léger sourire.

«Ce n'est pas de l'imprudence mais de la sagesse qu'être prêt.»

Après avoir gagné son laboratoire, il installa divers appareils, remplit des cornues avec des mixtures bizarres et disposa de longues fioles pleines de liquides à portée de main. Il mit aussi en place le grand cône face à la Lune et déclencha le système de rouages. Quand tout ceci fut accompli, il alla dîner en solitaire. Durant le repas, il parla beaucoup avec le domestique, ce qui sortait de l'ordinaire; et il s'octroya un second verre de vieux porto, ce qui s'avérait plus étrange encore. Il avait fait aussi enlever les bougies rosées, car elles projetaient de trop longues ombres. Plus tard, l'homme rapporta ces faits à la gouvernante, et ils en conclurent que leur maître était préoccupé. «Il s'agit de la fillette,» suggéra la femme. «Il y a toujours été très attaché.»

Quand vint le crépuscule, le professeur se retira dans son laboratoire, après avoir donné des instructions pour ne pas être dérangé. Il s'assit au grand bureau et ajouta quelques mots à certaines notes jusqu'à ce qu'il ne puisse plus assez voir pour écrire. Puis il alla à la fenêtre qui faisait face aux *Lauriers*.

Le silence se fit dès le début de l'obscurité. Un vieillard allumait les lampes dans l'avenue. La lumière formait une tache blanche sur le gravier,

devant la porte d'entrée et faisait faiblement briller un massif d'arbustes, sur le côté. Cela viendrait de la fenêtre de l'enfant. L'extrémité de la maison en face de lui n'était pas éclairée, comme d'habitude. Elle était peu utilisée depuis la mort de son vieil ami Thornton.

«Elle est endormie,» murmura-t-il. «Endormie. Peut-être ai-je chassé la chose» Il chaussa les étranges lunettes et inspecta la pièce. L'ombre noire n'était pas là. Il soupira à la fois de regret et de soulagement. Il posa ses coudes sur le rebord de la fenêtre qui était fort élevé et joignit ses mains comme pour une prière.

L'obscurité s'assombrit encore. Il ne distinguait plus la maison – seulement les lumières. Le vieillard était parvenu aux lampes de la route et avait disparu. Des lueurs, semblables à des vers luisants, étaient visibles sur la gauche, provenant du village éloigné. De minuscules points de feu frémissants grandissaient dans les cieux. A sa droite, où la Lune commençait à briller, les champs se détachaient par leur pâle luminosité, alors que le tonnerre semblait poindre dans l'air. Il ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer la brise odorante. Dehors, les arbres bruissaient doucement, comme s'ils émettaient un gémissement, et, en bas du chemin, des bergers chantaient en retournant chez eux.

«Elle va mieux,» se dit-il. «Elle doit aller mieux. Il n'y a pas de lumière.»

Le clair de lune commençait à éclairer lentement les champs de blé et les villas blanches. Il se refléta dans la mare, au milieu des sureaux, puis illumina le Cupidon blanc qui trônait, sur une seule jambe, sur la fontaine au fond de son jardin. Il le faisait toujours fonctionner quand la fillette venait. Elle adorait regarder le jet d'eau et recevoir les goutelettes en riant sur son visage aux joues roses, tourné vers le ciel. Le professeur soupira à nouveau.

Le son d'un orgue lui parvint faiblement, suivi des voix des chanteurs. Ils s'exerçaient pour le dimanche à l'église du village. Si la fillette était éveillée, elle serait contente de les entendre. Elle faisait semblant de croire – elle lui avait avoué une fois – qu'il s'agissait du chant de mignons petits anges vêtus de robes blanches. Elle vivait dans un monde de rêves... un monde de rêves, qui convenait à sa chevelure dorée et à ses yeux bleu pâle, ainsi qu'à sa solitude d'enfant unique. Cette «lumière sombre», comme elle la dénommait, n'était-elle qu'une hallucination commune à tous deux ? Quand elle allait mieux...

Il y avait une lampe à la fenêtre de la bibliothèque !

Le professeur hocha la tête posément à plusieurs reprises, puis se dirigea vers ses appareils. Il régla certains rouages, testa certaines bobines, mélangea certains liquides, bougea un support de quelques millimètres et une aiguille de la largeur d'un cheveu. Puis il retourna à la fenêtre et fixa son attention sur la faible lueur, au loin. Au-delà, dans l'obscurité, il lui semblait voir la fillette bouger et agiter ses bras, en pleine lutte avec une ombre. C'était, songea-t-il, l'ombre de la Camarde, mais elle n'était pas pour elle.

Dur de mourir si jeune... Une semaine plus tôt, il se croyait encore un jeune homme, quoique son système pileux fût gris. Il avait l'oeuvre de sa vie tout près d'être achevée; sans compter le mémoire pour la Société Royale, si prometteur. Il devait passer les prochaines années à compléter ce qu'il avait commencé. Sa mort serait une perte pour la science. Tout le monde la considérerait comme une perte.

Une perte pour la science signifiait une perte pour le monde entier. En comparaison, que valait la vie d'une enfant ? Rien ! Il rit de sa propre réponse.

«Tout,» affirma-t-il doucement, «pour sa mère et pour moi.» Sans compter l'ami défunt qui les avait laissées toutes deux à sa garde.

Mais fallait-il absolument un sacrifice ? Pourquoi succomberait-elle face à cet invisible ennemi ? Il s'agissait seulement de la substance d'une ombre. Si elle arrivait à tenir jusqu'à l'arrivée de Von Kuren, celui-ci pourrait peut-être trouver une solution !

Une lueur vacillante apparut derrière la lumière lointaine. Le professeur se redressa davantage en s'appuyant sur les mains.

Il y avait deux lampes à la fenêtre !

V. UN NUAGE PASSE...

Le délire de l'enfant avait tourné à la frénésie, qui s'était éteinte à présent en raison de l'épuisement du sujet. Les plaintes avaient perdu toute violence et ne reflétaient plus que la peur. La mère, qui avait versé toutes les larmes de son corps, sanglotait, embrassant les mains enfiévrées et fébriles entre chaque crise. La petite s'affaiblissait vite, remarqua l'infirmière. Le spécialiste ne pouvait pas arriver avant le début de la matinée et, en dépit du signal, le professeur n'était pas venu.

«Enlève-la !» suppliait la pauvre petite voix. «Oh, maman, enlève-la ! Enlève-la !»

«Dieu de miséricorde !» implora la mère. «Elle est tout ce qui me reste. Mon enfant ! Mon enfant !»

La voix chevrotante poursuivit sa litanie. «Enlève-la ! Enlève-la !» Mais les paroles devinrent de plus en plus inaudibles, au point que l'on pouvait à peine les entendre. Une fois même, elles redoutèrent que la respiration laborieuse ne se fût arrêté, et elles se penchèrent sur elle, mais elle se réveilla de nouveau.

«La lumière !» geignit-elle. «J'veux la lumière !»

Elles pensèrent qu'elle essayait de désigner la fenêtre, aussi remontèrent-elles le store. Elle releva un peu la tête et braqua son regard sur la fenêtre latérale, là où elle aimait se tenir pour agiter un mouchoir à l'intention du professeur. Celui-ci, avait-il coutume de dire, était l'esclave du «drapeau».

Le clair de lune illuminait la demeure du savant, dont les cinq pittoresques pignons se détachaient sur les collines avoisinantes. Un gros nuage passait au-dessus des *Lauriers*; les massifs et la pelouse se trouvaient dans l'ombre – une ombre aussi épaisse qu'il était possible de l'être. Vera tenta de se redresser et sa mère la releva de son bras.

«Regarde !» s'exclama l'enfant, désignant quelque chose de sa main menue. «La lumière sombre ! Elle est ici !» L'ombre passa de la pelouse à la haie de troènes. «Il est en train de l'appeler. Faites-la partir. Faites-la partir !»

«C'est un nuage, ma chérie – juste un nuage !»

«Non, non; c'est la lumière sombre. Renvoyez-la !»

L'ombre atteignit la rivière, et la sarabande des rayons de lune jouant sur les ondes disparut. La fillette frappa dans ses mains.

«Tu dois t'en aller, lumière sombre,» proféra-t-elle, animée d'une énergie soudaine. «Tu dois t'en aller ! Les anges sont là !» Un clair de lune blafard éclaira le rebord de fenêtre, les arbustes d'un vert pâle et le gazon tondu à ras.

«Va dormir, maman,» conseilla-t-elle, toute ensommeillée. «Lumière sombre partie. Viendra *plus*.»

Elle se renfonça dans son oreiller; l'infirmière se précipita vers elle et l'examina.

«Oh, merci mon Dieu !» s'écria-t-elle. «Merci mon Dieu ! L'enfant

vivra !» Puis elle se dirigea vers la fenêtre pour dissimuler des larmes peu professionnelles. Madame Thornton se leva et la rejoignit pour lui étreindre la main.

Dehors, dans la nuit, l'ombre noire s'éloignait... jusqu'à ce que la maison du professeur fût à nouveau engloutie par les ténèbres.

Un grondement parvint des collines lointaines. Il se rapprocha. Puis un grand coup de tonnerre éclata subitement, précédé d'une intense lumière.

VI. LE PAYS DE DIEU

De Karl Von Kuren à Gustav Jeike, professeur de Philosophie à Munich (traduit littéralement de l'Allemand).

«J'ai quelque peu différé ma réponse à votre précieuse lettre. A certains moments, l'amertume de l'âme ne souffre pas les paroles, et vos congratulations, formulées dans une aimable intention, ont accru cette amertume, cher ami.

En vérité, le succès, dans une certaine mesure, a couronné le labeur de ma vie entière; mais, en face de moi, est érigée une barrière impossible à franchir. La grandeur de ce qui a été fait est effacée par la grandeur ce qui aurait pu être.

Comme je vous le relatais dans mon précédent courrier, le professeur Flint n'avait pas été blessé physiquement par la foudre, et ses merveilleux instruments n'avaient fort heureusement pas été abimés. Seul le puissant intellect qui en faisait notre maître à tous avait disparu. Il employait le charabia d'un idiome inconnu, dont j'ai enregistré, pour une future étude, quelques exemples avec un phonographe. Sa personnalité, qui était autrefois toujours courtoise et bienveillante, avait aussi changé. Dorénavant, toute créature vivante devait être éloignée de lui. Il exécrait particulièrement la petite fille déjà mentionnée, à laquelle – preuve en est son testament, dont je suis l'exécuteur – il tenait énormément. Il était, cher ami, le corps de John Flint, dont l'âme était remplacée par une âme Sélénite !

Pour apaiser mon esprit, fort troublé par ces malheureux événements, j'ai poursuivi en sa demeure mes recherches sur la signalisation stellaire et lunaire, pour aboutir à des résultats qui firent sensation dans le monde.

Sur lui, ces expériences eurent un singulier effet. Il devint docile et

voulut s'asseoir à côté des instruments, en collant son oreille sur le récepteur de Flint, à l'utilisation duquel – pour d'autres buts que ceux poursuivis initalement – j'attribue ma réussite. De quelque inexplicable manière, sa présence favorisa la communication. Je peux seulement supposer que l'esprit qui habitait son corps avait le pouvoir d'attirer les rayons lunaires.

Des résultats – à la portée scientifique incalculable – se profilaient quand il devint évident que le principe qui animait Flint détruirait son corps fragile à moins qu'il ne fût rapidement libéré. Le moyen de le délivrer était devenu évident. A la suite de quoi il restait le faible espoir que son âme, si vénérée par le passé, pût réapparaître. Mais la grandeur de mes expériences aurait, elle, disparu.

Tel était mon dilemme. D'une part la certitude d'une communication entre mondes, telle qu'elle n'avait jamais été imaginée. De l'autre, la faible chance de sauver une âme errant sans refuge et sans espoir dans l'espace.

Je ne prétendrai pas devant vous, qui connaissez mes pensées, avoir hésité entre ces deux voies. Notre Créateur nous accordera, quand il le souhaitera, autant de sagesse qu'il nous est possible d'acquérir. En attendant, il place l'âme des hommes en ce monde à des fins utiles. Sans oublier que l'âme en question était celle de mon ami. Je n'en dirai pas plus à ce sujet.

A la fin de mon expérience, j'eus peur qu'aucun esprit ami n'eût remplacé celui qui avait été libéré; mais il revint lentement à la vie. Aujourd'hui il peut même s'asseoir dans son lit, et des voeux de prompt rétablissement doivent lui être adressés. Tout d'abord, il a réclamé la fillette, et elle est assise à présent à son chevet, où elle lui tient la main. Elle m'a donné un jouet, car je suis le bon docteur grâce auquel son oncle – comme elle l'appelle – a recouvré la santé; il me sera toujours cher.

Il sourit pendant que je rédige, et décide des événements prochains avec son impulsivité coutumière.

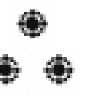
«Aujourd'hui,» affirme-t-il, «nous jouerons. Demain, à nous le monde de la Science !»

Mais le monde de la science n'appartient qu'au présent. Demain est le pays de Dieu !

LE MONSTRE DU LAC LA METRIE
(1899)
de Wardon Allan CURTIS

PRÉSENTATION : La nouvelle suivante semble avoir été la principale contribution à la SF de Wardon Allan Curtis, auteur du Wisconsin, né en 1867 et mort en 1940.

En conjecture, il publia au moins deux autres textes, *The Seal of Solomon the Great* (dans la revue «Argosy» en 1901) et le recueil *The Strange adventures of Mr. Middleton* (en 1903), dont l'une des nouvelles mentionne la production de cobayes géants grâce à un élixir.



Récit de James McLennegan,
Docteur en Médecine, Professeur de Philosophie

Lac LaMetrie, Wyoming
1er avril 1899
Professeur William G. Breyfogle,
Université de Taychobera.

Cher ami, vous trouverez ci-jointe une partie du journal que j'ai toujours eu l'habitude de tenir, modifiée de manière à relater avec cohérence l'histoire de quelques événements remarquables qui se sont déroulés ici ces trois dernières années. Voici bien longtemps, j'avais entendu de vagues échos sur un étrange lac sis en hauteur, dans une région quasiment inaccessible des montagnes du Wyoming. Des anecdotes aussi variées qu'incroyables s'y attachaient, comme celle affirmant qu'il était la demeure de créatures n'existant, partout ailleurs dans le monde et depuis des temps reculés, que sous forme de fossiles.

Le lac et ses environs étaient d'origine volcanique, et une des particularités – non des moins curieuses – du lac était sa propension à subir des perturbations périodiques, qui se concrétisaient par un puissant

bouillonnement en son centre, comme si un formidable puits artésien jaillissait du coeur de la terre. Le lac monte alors durant quelques temps, remplissant presque le bassin de roche noire où il repose, puis il décroît, abandonnant sur la berge des mollusques, des troncs d'étranges arbres et des morceaux de fougères singulières qui ne poussent plus à notre époque – du moins sur la terre – et que l'on ne voit ailleurs que dans des gisements de houille et de roches. Et le pêcheur qui fait tremper sa ligne dans les eaux sombres peut attraper des poissons ganoïdes, complètement recouverts de plaques osseuses.

Tout ceci est décrit dans la relation que fit le Père LaMetrie il y a plusieurs années, où il prend parti pour la théorie de la Terre Creuse – dont l'intérieur est habité par une faune et une flore qui ont disparu de la surface depuis des temps reculés – et affirme que le lac est relié à cette région intérieure. La théorie de Symmes, décrivant l'existence d'orifices polaires, vous est bien connue. Elle est largement corroborée. Je sais maintenant qu'elle est exacte. A travers les grandes ouvertures des pôles, le soleil envoie de la lumière et de la chaleur à l'intérieur.

Cela fera trois ans ce mois-ci, je traversai les montagnes pour rejoindre le lac LaMetrie, accompagné d'un seul compagnon, notre ami le jeune Edward Framingham. Ce n'est pas tant l'esprit scientifique qui l'avait poussé à me suivre que le faible espoir de voir sa santé s'améliorer du fait d'un séjour dans les montagnes, car il souffrait d'un cas grave de dyspepsie qui dégénérait de temps à autres en crises.

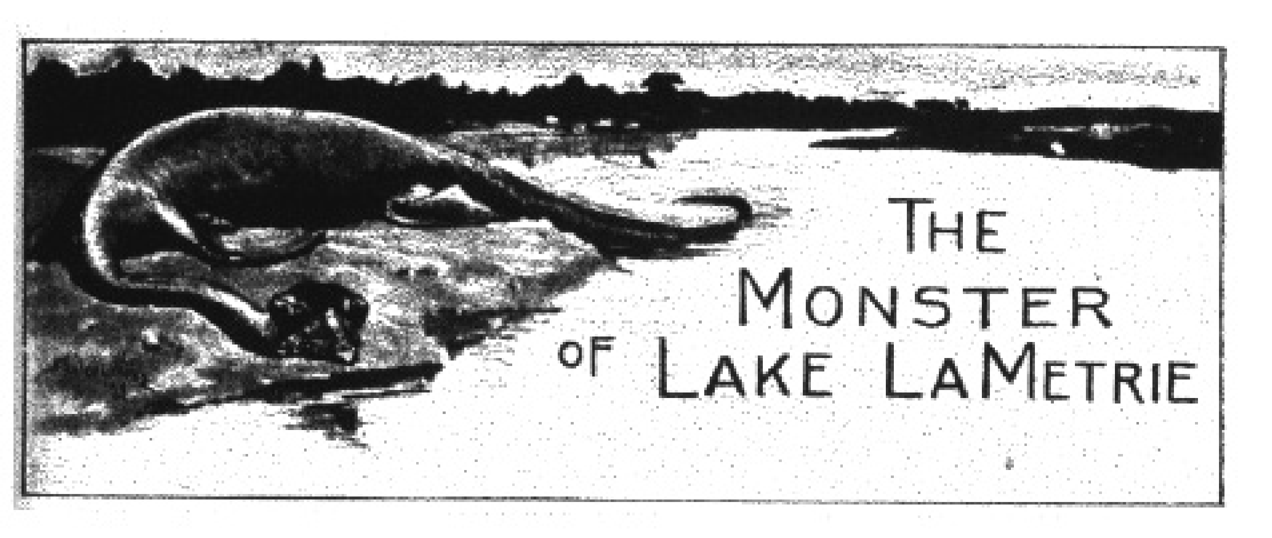
Sous un escarpement en saillie du mur rocheux environnant le lac, nous découvrîmes une maison de pierre grossièrement construite, abandonnée par les anciens troglodytes. Quoique ouverte à tous les vents, elle préserverait des averses, peu fréquentes en la région, et suffirait à servir d'abri pour la courte période durant laquelle nous escomptions rester.

Suivent des extraits de mon journal :

29 avril 1896.

J'ai été occupé, ces jours derniers, à recueillir des spécimens des diverses plantes rejetées sur le rivage par les vagues de cet étonnant lac. Framingham passe tout son temps à pêcher, et prétend qu'il a découvert

l'endroit où le lac communique avec l'intérieur de la terre, si, évidemment, cette théorie est exacte, ce qui semble à peu près avéré. Alors qu'il pêchait à un endroit proche du centre du lac, il avait lancé trois lignes à brochet attachées ensemble, d'une longueur totale de presque quatre-vingt-dix mètres, sans toucher le fond. Revenu à terre, il a rassemblé chaque morceau de ligne, de sangle et de corde en notre possession, et en a fait un filin de cent cinquante mètres de long, mais il est resté incapable d'atteindre le fond.



2 mai, en soirée

Les trois derniers jours ont été passés, avec profit, à collecter des spécimens, et à les ranger ou les conserver dans l'alcool pour assurer leur protection. Framingham a souffert d'une mauvaise crise de dyspepsie ce matin-là et ne se porte pas très bien. Le changement de climat a eu un effet bénéfique de courte durée sur sa maladie, mais semble l'avoir vidé de ses forces plus tôt que nous ne l'avions prévu, et il repose sur une litière d'herbes aquatiques, en gémissant pitoyablement. Je le ramènerai à la civilisation dès qu'il sera transportable.

Il est très enneuyeux de devoir partir alors que j'ai à peine commencé à m'attaquer aux mystères locaux. J'aimerais que Framingham ne m'ait jamais accompagné. Le lac émet de violents grondements, ce qui paraît étrange car il a été parfaitement calme jusqu'ici, étrangeté renforcée par le fait que je n'ai ni senti ni entendu les assauts du vent, à moins qu'il ne souffle du Sud, auquel cas la falaise nous en protège. Mais, en l'occurrence, il ne devrait pas y avoir de vagues sur cette rive. Le

grondement semble temporairement prendre de l'ampleur. Framingham...

3 mai, au matin

Quelle nuit de terreur avons-nous passée ! Hier soir, alors que j'étais assis à rédiger mon journal, j'ai surpris un brusque sifflement et, en baissant les yeux, j'ai vu se tortiller sur le sol en terre ce que j'ai pris au premier abord pour une sorte de serpent; j'ai découvert ensuite qu'il s'agissait d'un filet d'eau, lequel, en entrant en contact avec le feu, avait provoqué ce surprenant sifflement. Très vite, d'autres ruisselets se sont infiltrés et, avant que j'ai suffisamment rassemblé mes esprits pour bouger, l'eau a atteint partout une hauteur de cinq centimètres et s'élevait constamment.

Je connaissais alors la cause du grondement et, après avoir réveillé Framingham, je l'ai traîné et porté à la fois jusqu'à la porte; là, en s'aidant des fentes du mur de la maison pour prendre appui, nous avons grimpé jusqu'au sommet. Nous ne pouvions rien faire d'autre, car au-dessus et derrière nous se dressait l'infranchissable falaise, et de chaque côté le sol marquait une forte pente, aussi aurait-il été impossible de gagner le terrain en hauteur qui se trouvait à l'entrée du bassin.

Au bout d'un moment, nous avons enflammé des allumettes, car avec tout ce remue-ménage l'air restait à peu près tranquille, et nous pûmes voir l'eau – alors à mi-hauteur de la maison – se ruer vers l'Ouest avec une puissance et une rapidité dignes du courant d'un grand fleuve; sans cesse, des troncs d'arbres étaient lancés avec violence, dans un choc terrifiant, contre les murs de la maison qui menaçaient de s'écrouler. Après une heure environ, le grondement commença à décroître, et un silence absolu finit par régner. L'eau, qui n'était plus qu'à une trentaine de centimètres de l'endroit où nous étions assis, était immobile, ne s'élevant ni ne descendant plus.

Bientôt un faible murmure naquit et devint un souffle puissant, suivi par une ruée semblable à celle du vent et par un grondement dont le volume s'éleva rapidement; le lac s'agitait encore, mais cette fois l'eau, avec son chargement tourbillonnant de troncs d'arbres, coulait au ras de la maison en direction de l'Est, et son niveau décroissait régulièrement. En plein milieu du lac, les rayons de la lune se reflétaient sombrement sur les parois d'un énorme tourbillon, striant en spirale la surface d'un noir poli

jusqu'à descendre à l'entrée de ce terrible gouffre que nous apercevions du haut de notre perchoir.

Ce matin, le lac a repris son niveau ordinaire. Nos mules ont été noyées, notre bateau détruit, nos provisions abîmées, mes spécimens et certains de mes instruments endommagés, et Framingham est franchement malade. Nous devrons partir tôt, bien que cette idée me répugne excessivement, car la perturbation nocturne – qui ressemble en tous points à celle décrite par le Père LaMetrie – a sans aucun doute remonté des tréfonds de la terre des choses aussi étranges qu'intéressantes. Effectivement, au milieu du lac, où le tourbillon s'est apaisé, je peux voir flotter un grand nombre d'objets; probablement des branches et des morceaux de bois divers pour la plupart, mais qui sait ce qu'il peut y avoir d'autre ?

A travers ma longue-vue, je vois un tronc d'arbre, ou plus précisément une souche, d'énormes dimensions. De sa largeur, je déduisis que l'arbre entier devait être aussi épais que certains géants poussant en Californie. Sa partie principale paraît faire environ trois mètres de large et neuf mètres de long. Etendue parallèlement à la surface de l'eau, une branche, ou une racine, de près de quatre mètres cinquante de long, et de presque un mètre d'épaisseur, en dépasse. Avant notre départ – qui s'effectuera dès que Framingham en sera capable – je construirai un radeau pour aller examiner les épaves flottantes, à moins que le vent ne les ramène providentiellement sur le rivage.

4 mai, au soir.

Un jour marqué par des événements aussi remarquables que merveilleux. Quand je me suis réveillé ce matin, j'ai regardé avec ma longue-vue et constaté que le tas d'épaves de bois flottait toujours en plein centre du lac, immobile sur la surface lisse comme un miroir, mais que la grosse souche noire avait disparu. Elle n'était certainement pas dissimulée derrière le reste des épaves flottantes, car hier elle gisait à une certaine distance des autres morceaux de bois, et il n'y avait eu aucune perturbation causée par le vent ou par l'eau qui aurait pu la déplacer. J'en conclus par conséquent qu'il s'agissait de quelque bois d'un poids certain auquel il n'avait suffi que d'être légérement détrempé pour couler.

Framingham s'étant endormi vers dix heures, je me suis octroyé une

petite sortie pour examiner le rivage en quête de spécimens, muni d'un casier botanique et d'une machette sud-américaine que je possédais depuis trois ans, depuis un voyage au Brésil où j'avais appris l'utilité de cette sorte de sabre. Le rivage était jonché de débris de plantes et de coquillage bizarres, et je me suis penché pour en recueillir un quand, subitement j'ai senti mes vêtements tirés et entendu un craquement derrière moi; en me retournant, j'ai vu... mais je ne pousserai pas plus avant ma description avant d'avoir raconté ce que j'ai fait, car je n'ai pas vraiment vu la terrible créature avant d'avoir donné un grand coup circulaire avec ma machette et sectionné le sommet de sa tête, à la suite de quoi je me suis affalé dans l'eau, qui était peu profonde, où je suis resté, à deux doigts de m'évanouir.

C'était la souche noire que j'avais aperçue au milieu du lac : un monstrueux élasmosaure ! Bien au-dessus de moi, sur l'amas de rochers, gisait la tête de la chose, avec ses longues mâchoires hérissées de dents en forme de sabre et ses énormes yeux larges comme des soucoupes. Je me suis étonné qu'il ne bougeât pas, car je m'attendais à une série de convulsions, mais le corps de la créature – étendu hors de ma vue de l'autre côté des rochers – n'émettait aucun son précurseur de quelque secousse. J'en conclus que mon coup brutal l'avait pour ainsi dire paralysée, déterminant une sorte de coma; de peur que la bête ne recouvrît l'usage de ses muscles avant que la mort ne l'eût entièrement gagnée, et que dans son agonie elle ne roulât dans les profondeurs, où elle serait perdue pour moi, je me suis hâté de retirer complètement le cerveau, puis, après avoir reposé sur la tête le fragment que j'avais découpé avec ma machette, je me mis à examiner ma prise.

Le corps, dans sa longueur, fait exactement huit mètres cinquante. Sa partie la plus large atteint près de deux mètres cinquante, alors que le haut du dos est séparé du bas du ventre d'environ un mètre quatre-vingt. Quatre grandes nageoires – pattes rudimentaires – et un cou immensément long et sinueux comme celui d'un cygne complètent le tableau. Sa tête est minuscule comparée au volume du corps, toute ronde, et de longues mâchoires en jaillissent telles le bec d'un canard. Sa peau est un tégument parcheminé d'un noir lustré, et ses yeux aux gigantesques pupilles couleur noisette reflètent, dans leurs profondeurs liquides, une douce mélancolie. C'est un élasmosaure, un des plus gros animaux préhistoriques. Mais j'ignore s'il relève de la même espèce que ceux dont les os ont été découverts.



Mon examen terminé, je me suis hâté de rejoindre Framingham, car j'étais certain que cet orphelin d'un passé depuis longtemps révolu serait capable de remettre sur pied n'importe quel invalide. Je l'ai trouvé en partie remis de son attaque matinale, et il m'a accompagné, dévoré d'impatience, jusqu'à l'élasmosaure. En examinant à nouveau l'animal, j'ai

été médusé de trouver son coeur en train de battre, et toutes ses fonctions corporelles en bon fonctionnement une heure après que la créature ait reçu son coup mortel, mais je savais que le coeur des requins était réputé pour battre des heures après avoir été retiré de leurs corps, et que les grenouilles décapitées survivaient, en conservant toute leur motricité, pendant des semaines à leur décollation.

J'ai retiré la calotte crânienne pour regarder à l'intérieur, et, là, une nouvelle surprise m'attendait : les bords de la blessure bourgeonnaient et étaient en voie de cicatrisation. La couleur interne du crâne paraissait parfaitement saine et naturelle, aucune hémorragie excessive n'était visible, et, à l'évidence, l'animal semblait décidé à survivre privé de son cerveau ! En inspectant l'intérieur, j'ai été frappé par sa ressemblance avec un crâne humain; en fait, pour autant que je puisse en juger, il offre la taille et la forme de la boîte crânienne d'un homme ordinaire. L'examen du cerveau lui-même me prouva qu'il avait la taille de celui d'un humain, et d'une configuration singulièrement similaire, si ce n'est qu'il est largement inférieur en fibre et possède peu de circonvolutions.

5 mai, au matin.

Framingham est terriblement malade et parle de mourir, affirmant même que si une mort naturelle ne venait pas mettre un terme à ses souffrances, il se suiciderait. Je ne sais quoi faire. Toutes mes tentatives d'encouragement restent sans effet, et le peu de médicaments que je détiens ne suffisent plus du tout à le soigner.

5 mai, au soir.

Je viens d'enterrer le corps de Framingham dans le sable, sur la rive du lac. Je ne me suis livré à aucune cérémonie sur sa tombe, car – peut-être – le vrai Framingham n'est pas mort, bien qu'une telle idée semble relever de la folie furieuse. Demain, j'élèverai un cairn sur le tertre, à moins, bien sûr, que mon expérience ne présente quelque signe de succès, même s'il paraît vain de l'espérer.

A dix heures ce matin, la crise de Framingham s'est calmée, et il m'a accompagné pour voir l'élasmosaure. La créature reposait à l'endroit où nous l'avons laissée hier, sa position inchangée, respirant toujours, toutes

les fonctions corporelles encore en activité. La guérison de la blessure qu'elle avait à la tête avait fait d'énormes progrès durant la nuit, et je me risque à affirmer qu'elle sera complète avant une semaine, tant la faculté d'auto-réparation de ces organismes reptiliens est rapide. Après avoir recueilli trois ou quatre boisseaux de moules, j'ai retiré les coquillages de leurs coquilles et les ai fourrés dans la gorge de l'élasmosaure. Au prix d'un déglutissement convulsif, ils sont descendus et la grande bouche s'est refermée lentement.

«Combien de temps espérez-vous maintenir le reptile vivant ?» m'a demandé Framingham.

«Jusqu'à ce que j'ai pu passer le mot à un certain nombre de scientifiques de mes amis, et qu'ils soient venus l'examiner. Je vais vous emmener à la plus proche agglomération, et de là j'enverrai quelques lettres. De retour, je nourrirai l'élasmosaure régulièrement jusqu'à l'arrivée de mes amis, et nous statuerons sur les dispositions à prendre à son égard. Nous le naturaliserons probablement.»

«Mais vous aurez du mal à le tuer, à moins que vous ne le hachiez menu, ce qui ne sera guère satisfaisant. Oh, si j'avais la vitalité de cet animal ! Voilà un monstre d'une telle puissance vitale que l'amputation de son cerveau ne le dérange pas ! Je serais enchanté si quelqu'un m'enlevait mon corps. Si seulement je possédais un peu de la force inutile de cette bête...»

«Dans votre cas, l'existence d'un cerveau trop actif a dégradé le corps,» lui ai-je dit. «Trop d'exercice mental et pas assez d'exercice physique sont à l'origine de votre problème. Il serait séduisant pour vous d'avoir la santé de cet élasmosaure, mais quelle merveille si cette puissante machine possédait votre intelligence !»

Je me suis détourné pour examiner les blessures du reptile, car j'avais apporté mes instruments chirurgicaux et j'avais l'intention de le soigner. J'ai été interrompu par une série de gémissements émis par Framingham et, quand je me suis retourné, je l'ai vu se rouler sur le sable en souffrant le martyre. Je me suis précipité vers lui mais, avant que je ne le rejoignisse, il s'était emparé de ma mallette d'instruments et, s'étant saisi du plus grand et du plus affuté des bistouris, s'en coupa la gorge d'une oreille à l'autre.

«Framingham, Framingham,» ai-je hurlé, et, à ma grande surprise, il m'a lancé un regard pétillant d'intelligence. Je me suis souvenu du cas du docteur français qui, quelques minutes après avoir été guillotiné, avait

répondu à son ami en clignant des yeux.

«Si vous m'entendez, clignez de l'oeil !» ai-je crié. L'oeil droit se ferma et s'ouvrit avec un léger bruit sec. Ah, le corps était mort et le cerveau vivait ! J'ai regardé brièvement l'élasmosaure. Sa bouche, à demi-close en découvrant ses dents étincelantes, semblait sourire en une sorte d'invite. L'intelligence humaine et la force bestiale. Le corps vivant et le cerveau vivant. La singulière ressemblance entre la boîte crânienne du reptile et celle de l'homme me revint à l'esprit en un éclair.

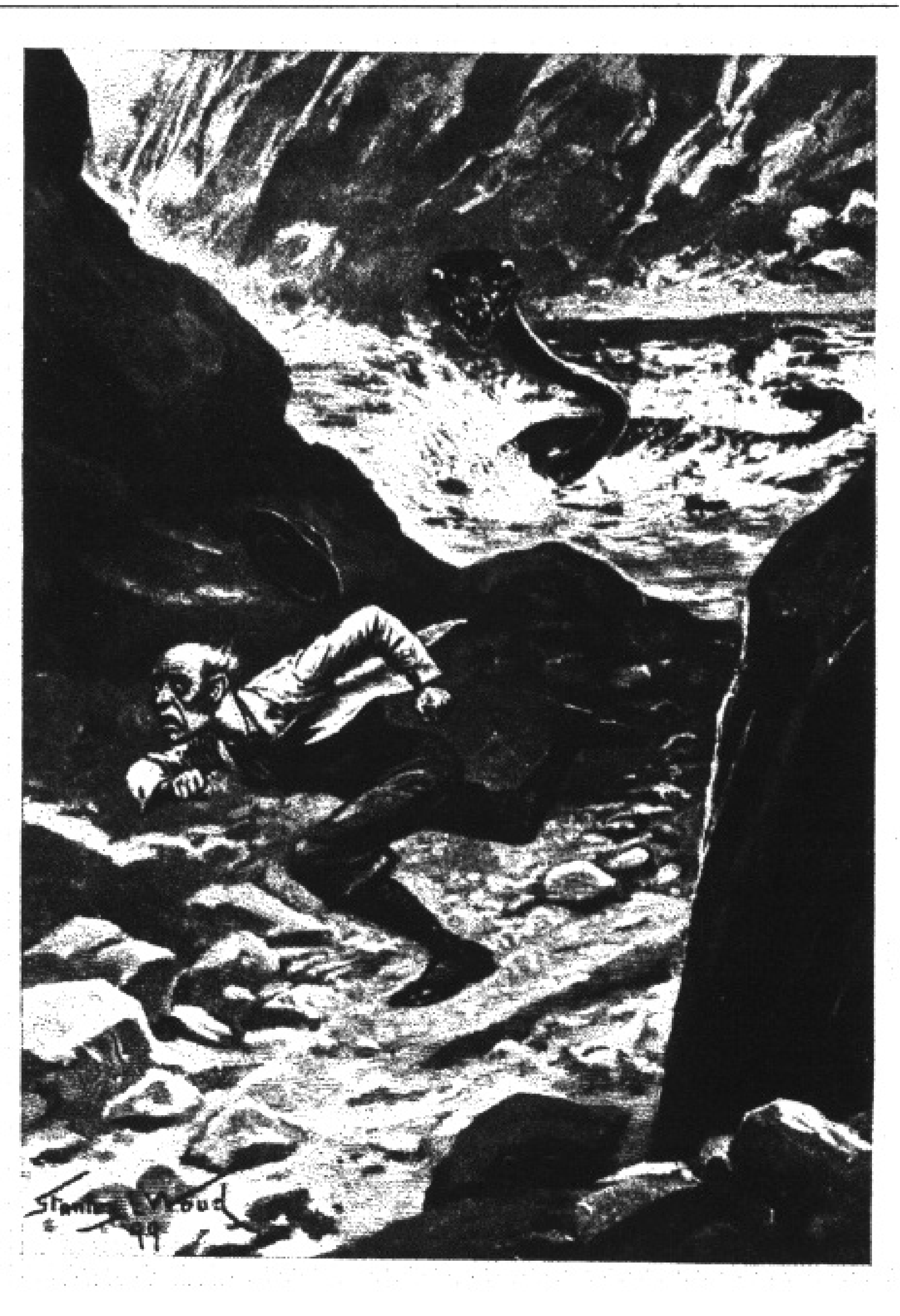
«Etes-vous encore vivant, Framingham ?»

L'oeil droit cilla. J'ai saisi ma machette, car ce n'était plus l'heure des instruments délicats. Je risquais de tout gâcher par la hâte et la brutalité, mais j'étais certain de l'échec si je tardais. J'ai ouvert le crâne et en ai extrait le cerveau. J'ai fait attention à ne pas l'endommager et, après avoir rouvert la blessure que portait l'élasmosaure à la tête, l'ai placé à l'intérieur; j'ai pansé la plaie, puis je me suis rué vers la baraque pour récupérer toute ma réserve de stimulants et les ai administré à la bête.

Depuis des années, la corporation médicale avait prédit que la greffe de cerveau serait un jour accomplie avec succès. Pourquoi n'avait-elle jamais été réussie ? Parce que personne ne l'avait tentée ! Certes, le cerveau d'un cadavre n'est pas utilisable, et quel homme vivant accepterait-il de subir l'ouverture de son crâne et l'extraction d'une partie de sa cervelle pour qu'elle soit employée par autrui ?

Les cerveaux humains sont fréquemment examinés en cas de blessure, et des portions en sont retirées, mais jamais des parties de cerveaux d'autres hommes ne les ont remplacées. Aucun blessé n'a même été trouvé pour céder quelque part de sa cervelle à l'un de ses congénères. Tant que des criminels condamnés à mort ne seront pas mis à la disposition de la science aux fins d'expérimentation, nous ne saurons pas ce qui est possible en matière de greffe de cerveau. Mais jamais l'opinion publique ne le permettra.

Les conditions sont réunies pour tenter mon expérience avec de bonnes probabilités de succès. Le temps est frais et stable, et la blessure que porte à la tête l'élasmosaure a toutes les chances de guérir. L'animal possède une vitalité que peuvent lui envier nos animaux actuels, et si jamais un organisme est capable de devenir l'hôte d'un cerveau étranger, en le nourrissant, c'est bien l'élasmosaure, avec son énorme force vitale. Il se peut qu'une nouvelle ère dans l'histoire du monde commence ici.



6 mai, à midi.

Je crois que je vais accorder un délai supplémentaire à mon expérience.

7 mai, à midi.

L'imagination n'a sûrement rien à y voir. Je suis certain que, lorsque j'ai regardé dans les yeux de l'élasmosaure, j'y ai discerné quelque expression. Faible, certes : une sorte de brume qui flottait en eux comme le reflet de nuages passant dans le ciel.

8 mai, à midi.

Je suis encore plus convaincu qu'hier que les yeux affichent une expression, un regard d'inquiétude apeurée, tel qu'on peut le voir dans les yeux de ceux qui cauchemardent sans clore les paupières.

11 mai, en soirée.

J'ai été malade et n'ai pas vu l'élasmosaure depuis trois jours, mais je serai plus à même d'apprécier la progression de l'expérience en restant à l'écart pendant un certain délai.

12 mai, à midi.

La crainte m'envahit quand je réalise à quel point, pour l'heure, mon expérience a été couronnée de succès. En approchant l'élasmosaure ce matin, j'ai remarqué de légères perturbations aquatiques près de ses nageoires. J'ai opéré une prudente inspection, m'attendant à découvrir des poissons en train de grignoter le monstre impuissant, et je me suis aperçu que les remous n'étaient pas dus à des poissons, mais aux nageoires elles-mêmes, qui bougeaient faiblement.

«Framingham, Framingham,» ai-je braillé de toutes mes forces. L'énorme masse remua un peu, juste un petit peu, mais de façon perceptible. Le cerveau – ou Framingham, faudrait-il plutôt dire – est-il endormi, ou a-t-il échoué dans sa tentative d'établir une connexion avec le corps ? A coup sûr, il n'avait pas encore effectué cette liaison, et cette

situation correspondait au sommeil, à l'inconscience. Tout comme un homme né privé de chaque sens n'aurait aucune connaissance de lui-même, Framingham, qui commençait tout juste à établir des liaisons avec son nouveau corps, n'a qu'une faible conscience de lui-même et sommeille. Je le nourris – lui ou l'animal, le terme adéquat sera déterminé dans quelques jours – avec les rations habituelles.

17 mai, au soir.

J'ai été souffrant ces trois derniers jours, et ne suis pas sorti avant ce matin. L'élasmosaure était toujours immobile quand je suis arrivé à la crique. Mort, ai-je pensé; pourtant j'ai vite discerné des signes de respiration, et j'ai commencé à lui préparer des moules. J'étais accaparé par ma tâche quand j'ai entendu un léger bruit, semblable à un halètement, qui m'a fait lever les yeux. La terreur s'empara de moi. Tout se passait comme si, en réponse à quelque hésitante incantation, un démon – à demi-désiré, quoique redouté et inattendu – avait surgi. Je hurlai, je criai, et l'amphithéâtre rocheux renvoya mes cris à l'infini. La tête de l'élasmosaure se dressait en l'air de toute la longueur de son cou, en se balançant de façon peu assurée, sa bouche se contorsionnant silencieusement comme si elle essayait de formuler des mots, alors que ses yeux me regardaient, tantôt atrocement apeurés, tantôt pitoyablement implorant .

«Framingham,» articulai-je.

La bouche du monstre se referma instantanément et il me fixa attentivement, pathétiquement aussi, à la façon d'un chien.

«Me comprenez-vous ?»

La bouche recommença à se contorsionner, la bête haleta et gémit faiblement. «Si vous m'entendez, posez votre tête sur le rocher.»

La tête s'abaissa. Il me comprenait. Mon expérience était réussie. Je restai assis silencieux pendant un moment, méditant sur ce cas merveilleux et m'efforçant de me convaincre que j'étais conscient et sain d'esprit, puis je commençai, posément, à raconter à mon ami ce qui s'était passé depuis son suicide.

«D'après moi, votre situation ressemble un peu à présent à celle d'un hémiplégique,» suggérai-je, en concluant mon compte rendu. «Votre esprit n'a pas encore appris à commander votre nouveau corps. Je constate que vous pouvez bouger votre tête et votre cou, bien qu'avec difficulté. Mais

tout viendra en temps utile. J'ignore si vous pourrez jamais parler, mais j'incline à le penser. Et si vous en êtes incapable, nous inventerons un moyen de communication. De toute façon, vous êtes débarrassé de votre corps humain et possédez l'organisme à la puissante vitalité que vous enviez tant à son précédent propriétaire. Quand vous prendrez le contrôle de votre corps, je souhaite que vous trouviez la communication entre ce lac et le monde souterrain, et que vous meniez quelques explorations. Pensez simplement à toutes les informations que vous pouvez apporter à la géologie. J'écrirai un rapport sur votre découverte, et les noms de Framingham et McLennegan figureront au panthéon des géologues.»

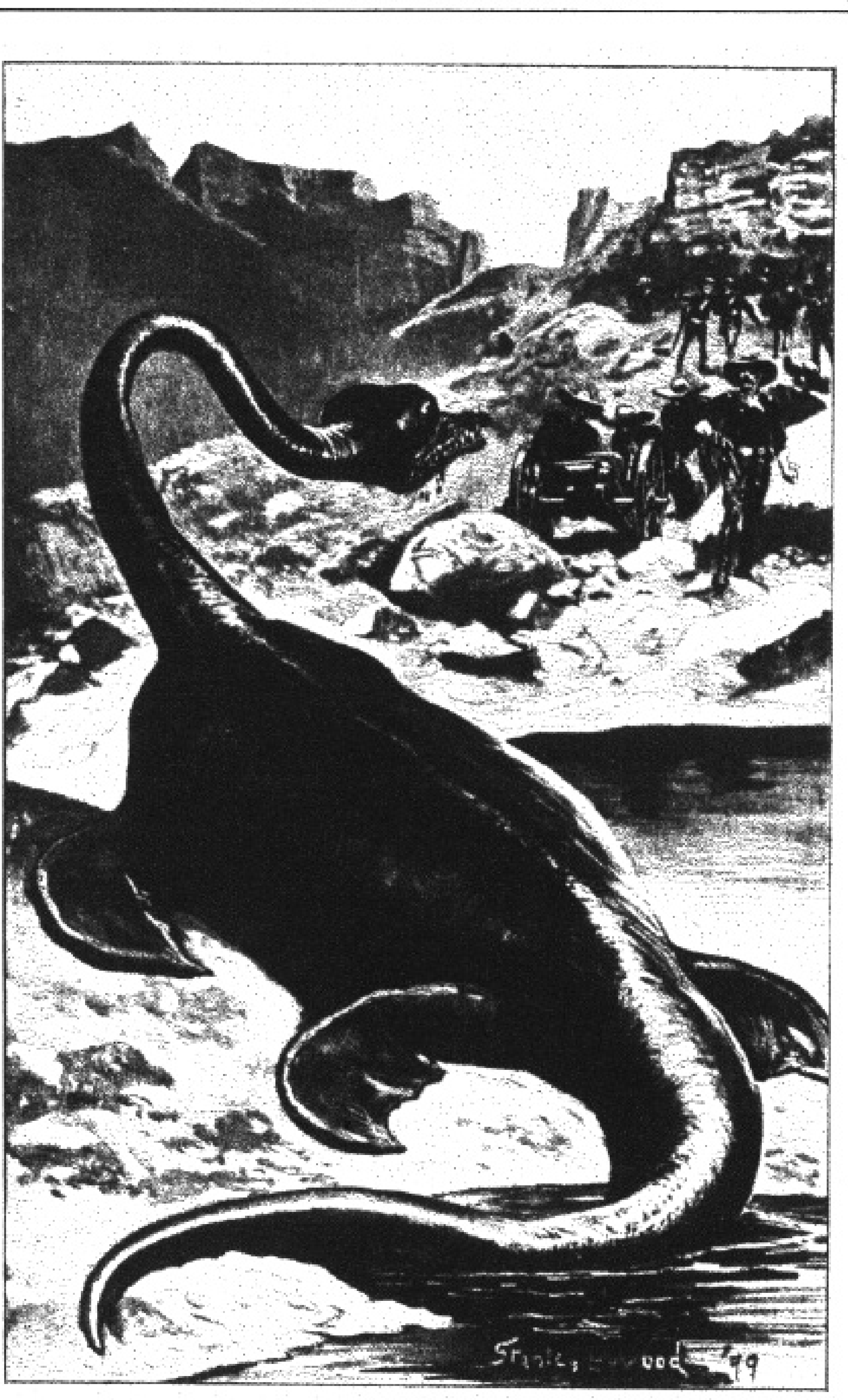
J'agitai les mains, emporté par l'enthousiasme, et les grand yeux de mon ami brillèrent d'une lueur similaire.

2 juin, la nuit.

La progression qu'a suivie Framingham, depuis son impuissance initiale jusqu'à sa capacité actuelle de parler, a été si graduelle que rien de particulier n'a dû être noté au jour le jour. Il paraît contrôler aussi bien sa volumineuse masse que son précédent propriétaire, et de surcroît parle et chante. En ce moment même, il chante. Le vent du nord s'est levé depuis la tombée de la nuit, et dans l'obscurité j'entends les puissantes sonorités de son énorme et magnifique voix, entonnant gravement un chant Grégorien; les mots latins, chantés à pleine gorge, se mêlent au rugissement du vent dans une étrange et sauvage harmonie.

Aujourd'hui, il a tenté de découvrir la liaison entre le lac et l'intérieur de la terre, mais le grand puits qui s'enfonce au centre du lac est obstrué par des rochers et il n'a rien trouvé. Il est torturé par la peur que je ne le quitte et qu'il meure de solitude. Mais je ne l'abandonnerai pas. Je ressens trop de pitié pour la solitude qu'il endurerait, et, en outre, je souhaite être sur les lieux si une autre de ces mystérieuses convulsions ouvre la liaison entre le lac et le monde inférieur.

Il est obsédé par l'idée que, si d'autres hommes le découvraient, il puisse être capturé et exhibé dans un cirque ou dans un musée, et il affirme qu'il se battra pour sa liberté, devrait-il mettre en péril la vie de ceux qui tenteraient de s'emparer de lui. En tant qu'animal sauvage, il est la propriété de quiconque le capture, même si je peux revendiquer des droits sur lui du fait de l'avoir apprivoisé.



6 juillet.

Une des peurs de Framingham s'est réalisée. Je me trouvais dans le col menant au bassin, à regarder les nuages devenir lourds et menaçants, gorgés de pluie, quand je vis un filet à papillons apparaître au-dessus d'un tertre dans la passe, suivi par celui qui le tenait, un petit homme, indubitablement un savant, mais je ne pus vraiment le détailler car, quand il regarda dans la vallée en contrebas, la formidable voix de Framingham éclata soudain, de toute sa puissance, plaquant le chant Grec d'Anacreon sur la mélodie de «Où as-tu dégotté ce chapeau ?», et le chanteur apparaissait dans une petite crique, la colonne noire de son grand cou dressée, ses mâchoires hérissées de dents grandes ouvertes.

Pauvre petit savant ! Il resta tétanisé, son filet à papillons s'échappa de sa main, et, pendant que Framingham cessait de chanter, fit un bond, jaillissait hors de l'eau, atterrissait dans un éclaboussement qui agita toute la crique et éclatait d'un énorme rire qui résonna entre les falaises comme le ricanement d'une cohorte de démons, il fit demi-tour et détala à travers le col à toute vitesse.

J'arrête le journal pour presque toute une année. Les événements ne valent pas la peine d'être relatés.

30 juin 1897.

Un changement est certainement en train de se produire chez mon ami. Je m'en suis déjà aperçu depuis quelques temps, mais je refusai de le croire et l'imputai à mon imagination. Une catastrophe menace : l'absorption de l'intellect humain par le corps de l'animal. Les précédents, corroborant cette hypothèse, ne sont pas rares. Le corps humain a plus d'influence sur l'esprit ,que l'esprit n'en a sur le corps. Le Framingham délicat, à l'intelligence raffinée, n'existe plus. Il a été remplacé par un monstre bruyant, dont la conversation commune et exubérante trahit une vulgarité d'esprit toujours croissante.

Il ne s'intéresse plus à mes recherches scientifiques, mais les traite d'idioties. Sa conversation n'a plus rien qui puisse intéresser une homme de bonne éducation, mais elle est argotique et uniquement basée sur les banalités de notre vie quotidienne sans relief. Où cela finira-t-il ? Par l'absorption de l'esprit humain par le corps de la brute ? Par le triomphe

final de la matière sur l'esprit, l'avilissement de la force la plus commune et l'extinction de l'étincelle céleste ? Alors, effectivement, Edward Framingham sera mort : je pourrais ériger une pierre tombale au-dessus de sa dépouille humaine, et ma veille en cette vallée sera terminée.

Fort D.A. Russell, Wyoming, 15 avril 1899.
Professeur William G. Breyfogle.

Cher Monsieur. Le manuscrit joint, intact, et les fragments qui l'accompagnent, sont venus en ma possession d'une manière que je vais vous expliquer, et je vous les expédie, car leur défunt auteur vous les destinait. Voici deux semaines, j'ai été envoyé en mission dans les montagnes, à la recherche d'Indiens qui avaient quitté leur réserve, avec sous mes ordres une compagnie d'infanterie et deux escadrons de cavaliers munis d'obusiers de montagne. Lors du septième jour de notre poursuite, qui nous mena dans une partie sauvage et inexplorée des montagnes, nous fûmes étonnés d'entendre, provenant de quelque part devant nous, une succession de hurlements fort singuliers, mêlés aux cris d'un être humain apparemment à l'agonie, et, après avoir escaladé à toute allure l'élévation qui nous faisait face, nous aperçûmes un lac en contrebas et vîmes une créature colossale, indescriptible, occupée à déchiqueter le corps d'un homme.

En nous voyant, elle écarta ses mâchoires et éclata de rire – éclata réellement de rire ! Une partie de mes hommes cria qu'il s'agissait du diable, fit demi-tour et décampa. Mais je leur ordonnai de revenir et, rendus furieux par le spectacle auquel nous avions assisté, nous descendîmes jusqu'au rivage et je fis braquer les obusiers sur la bête meurtrière. Pendant ce temps, la chose ne cessait de jacasser d'une façon qui rappelait le langage humain, un peu comme le babillage d'un idiot, ou d'un ivrogne tentant de parler. J'ordonnai un feu nourri, et la bête sauta dans le lac, mortellement touchée, avant de couler.

Avec les restes du docteur McLennegan, je découvris le manuscrit précédent, intact, et les fragments froissés d'un journal qui avait été utilisé pour sa rédaction, accompagnés d'autres papiers sur des sujets scientifiques, tous documents que je vous envoie. J'estime que l'on devrait tenter de retrouver le corps de l'élasmosaure. Il serait d'une valeur

inestimable pour n'importe quel musée.

Capitaine Arthur W. Fairchild, Etats-Unis d'Amérique.

L'ÉTRANGE AVENTURE D'ALAN MORAINE
(1912)
de Bertram ATKEY

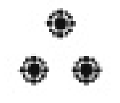
PRÉSENTATION : L'œuvre SF de Bertram Atkey, cet écrivain britannique né en 1880 et mort en 1952, n'a jamais été beaucoup étudiée, hormis la nouvelle traduite en ces pages (qui rompt d'ailleurs avec le style souvent humoristique de l'auteur). Il eut pourtant son heure de gloire grâce à des récits policiers publiés dans les années vingt, la série cockney «Smiler Bunn», d'assez bas niveau paraît-il.

Les amateurs de fantastique le connaissent un peu mieux, car plusieurs textes relevant de leur domaine furent édités (même si aucun n'est parvenu jusqu'à nous), tels *Hercules – sportsman, an entertainment* en 1922 (le titre est suffisamment explicite) et surtout *The Escapes of Mr Honey* en 1944, un recueil contant les aventures temporelles d'un héros voyageant dans le passé grâce à certaines pilules extraordinaires données par un lama tibétain (le thème relève de la SF, mais le traitement appartient au plus pur fantastique). D'autres récits de Mr Honey avaient été publiés auparavant dans la revue «Red Magazine», dès 1916, sous le titre générique *The Backslidings of Mr Hobart Honey*., quant à ceux recueillis, il semblent provenir d'une autre revue, américaine cette fois-ci, «Blue Book Magazine».

Dernière facette conjecturale de son œuvre, et sûrement pas la moins intéressante, Atkey prit goût à faire revivre des créatures mythologiques à notre époque, comme dans *Folks of the wild* (1907). Il continua sur cette lancée, dans son périodique fétiche «The Red Magazine» en 1918/19, avec la série *Unnatural nature stories*, où il traitait aussi de cryptozoologie à la Robert W. Chambers, sur un mode plus facétieux; les centaures, les sirènes, les dinosaures, les momies, les hommes-singes et les serpents de mer (ceux-ci dans la nouvelle *The Call of the wild water*, que je vous ferai sans doute connaître prochainement, sous le titre *L'Appel du large*) furent ainsi abordés.

Dans son étude *Alien abduction* (Encrage, Amiens, «ScientiFictions» n° 1/1, «Interface», 1995), Michel Meurger a consacré plusieurs pages

(plus précisément les pages 85 à 88) au récit qui suit et lui accorde «un vif intérêt» sur le plan thématique. L'essai en question traite précisément d'enlèvements commis par des extra-terrestres, notamment sur le plan littéraire, et il faut bien avouer qu'Atkey est un des précurseurs en ce domaine, même si la motivation des ravisseurs est bien éloignée de celles, plus sombres, que l'on attribue aux E.T. à la mode.



PREMIERE COMMUNICATION DU DOCTEUR ROBERT HARBERLEY

L'aventure d'Alan Moraine est encore si présente dans l'esprit du public que je ne me serais pas permis d'apporter ma contribution à l'extraordinaire masse d'histoires qui ont déjà été écrites à ce sujet, si je n'avais pas été à même d'exposer la vérité pleine et entière.

Toute l'affaire – à laquelle je n'ai pas assisté personnellement – m'a été contée par Moraine en personne – et même le critique le plus partial sera bien obligé de reconnaître que si un homme est capable d'expliquer cette aventure, c'est celui qui l'a vécue. Je n'ai pas obtenu l'histoire «d'une traite», mais l'ai glanée par bribes, une phrase ici et là, des murmures et des cris dans son sommeil, entrecoupés par des parties relatées consciemment par Moraine lui-même. Quant à la totalité de la seconde moitié, je l'ai recueillie au cours d'une conversation avec lui, à peu près trois semaines avant sa mort – les dernières paroles qu'il ait prononcées...

LE VOL POUR LE RECORD D'ALTITUDE

Il est hautement improbable qu'un aviateur, contemporain ou futur, atteigne jamais l'incroyable popularité qu'eut Alan, le cadet des frères Moraine, dont les triomphes aéronautiques stupéfièrent littéralement le monde entier en 1915. Richard Moraine, l'aîné, s'était déjà révélé, en début d'année, comme le le plus sûr, le plus sérieux et le plus fiable des pilotes, mais, hormis cela, et la réputation d'être l'inventeur d'un nouveau type d'aéroplane «sécurisé» sur le point d'être lancé, rien ne consacrait Richard comme un aviateur exceptionnellement brillant. Certes, comme tout autre

pilote célèbre de cette époque, il avait ses fans, mais au-delà du fait – peut-être révélateur – que, parmi ses commanditaires, se trouvaient plusieurs riches investisseurs et bon nombre d'experts en mécanique, ce groupe de supporters ne sortait guère de l'ordinaire.

Puis, en mars, Alan arriva d'Oxford sur le grand aérodrome qui avait été établi à Brooklands – dont la taille initiale avait décuplé. Il avait peu d'expérience – par rapport à son frère, par exemple – mais cela ne l'empêcha pas de tenter et d'accomplir des prouesses dont l'intrépidité attira immédiatement sur lui l'attention du public. Pendant un temps, la personnalité d'Alan Moraine ne souleva pas d'intérêt particulier. Les photos floues d'usage, les descriptions contradictoires de l'homme d'avant et d'après vol, en fait tout le battage nébuleux que fait une presse survoltée autour des aviateurs contemporains à succès, semblaient avoir l'étrange conséquence de camoufler ou de brouiller la vraie personnalité d'Alan Moraine.

Mais, en mai, il fit le trajet de Suakin à la Sierra Leone, en traversant de part en part le Sahara; de la Sierra Leone il vola jusqu'à New-York, puis de New-York jusqu'à Londres, sur l'un des nouveaux monoplans de son frère – duquel nous reparlerons. Cela se déroulait en mai. A la fin du mois, il termina second du championnat amateur de golf. En juin, il affronta la meilleure équipe Australienne de cricket, pour le compte de l'Angleterre, et marqua en tout trois cents points. Ce fut alors qu'il devint un héros populaire, dans tous les sens envisageables du terme. Tous les adorateurs de champions, dans le monde, découvrirent un super-champion et lui rendirent tout naturellement les honneurs. En effet, outre ses nombres autres qualités; il était doté d'une étonnante beauté physique et d'un grand charme. Des milliers de personnes qui l'avaient vu de près refusèrent de croire l'indéniable vérité, à savoir que cet homme avait remporté le championnat de boxe des poids moyens à Oxford. Il était impossible, prétendaient-ils, qu'un homme puisse s'adonner à un quelconque sport, même en excluant la boxe, pendant au moins un mois en conservant la singulière perfection de traits, de silhouette et de symétrie qui était la sienne. La beauté d'Alan Moraine n'était pas de celles dont on peut discuter : elle *existait*. On la remarquait immédiatement. Dans la tristesse ou dans la joie, dans le repos ou l'activité, endormi, éveillé, sobre ou éméché (un jour il fut pris d'ivresse en public pour avoir bu trop de brandy avant de manger, à la suite d'un vol désespéré), l'homme s'avérait

d'une beauté absolue. Nul ne le niait ni n'en discutait, et les caricaturistes refusaient de le croquer. Ce n'est guère, j'imagine, une tâche particulièrement passionnante pour quiconque de s'intéresser d'aussi près à la beauté d'un autre homme, mais, comme nous le verrons, il existait dans ce cas une bien meilleure raison. J'avais lu ou entendu dire qu'Alan Moraine était le plus bel homme du monde, cette affirmation provenant de peintres, de sculpteurs et d'autres personnes aptes à porter un tel jugement, et ce des milliers de fois. Il aurait presque pu épouser n'importe quelle femme de son choix.

Le premier juillet 1915, il tenta de s'adjuger un record d'altitude qui ne pourrait jamais être battu.

Il décolla de Brooklands, en présence de trente-cinq mille spectateurs.

La machine qu'il employa était l'une des meilleures et dernières nées des créations de Richard Moraine, réputée pour être un aéroplane totalement «sûr». Le carburant n'était pas de l'essence, mais du «quadriol» – une autre découverte de Richard Moraine. Un monoplan pouvait transporter une quantité suffisante de ce carburant concentré pour parcourir huit mille kilomètres. Quant à l'aspect «sécurisé» du nouvel appareil de Richard, je suis incapable d'en dresser une description technique, mais les lecteurs se feront probablement leur propre opinion – tout comme moi – du simple fait que le moteur, les réservoirs de quadriol, l'hélice et le gyroscope – grâce auquel il était, paraît-il, impossible de capoter – pouvaient se détacher instantanément à volonté. Cette action – entraînant une ingénieuse série de petites explosions, dont la puissance était parfaitement contrôlée et qui s'appliquait uniquement aux endroits voulus – servait également à laisser certains gaz, qui avaient été jusque là séparés, se mélanger dans un petit ballon-réservoir, reposant auparavant sur une plate-forme exiguë derrière le pilote. Le résultat immédiat d'un tel mélange était une extraordinaire expansion – dont la puissance était régulée par la quantité employée de gaz d'origine. Le gaz nouvellement créé gonflait sur-le-champ le petit ballon, dont la capacité avait été minutieusement calculée pour contenir la quantité voulue.

Par conséquent, si un aviateur s'estimait en danger à une hauteur de, disons, à peu près trois cents mètres, il tirait une manette. Instantanément, le moteur, le gyroscope et les réservoirs chûtaient au sol. Au même moment, un ballon – ou une poche – de gaz suspensif se formait au centre de gravité du monoplan, et, sans le maintenir totalement en l'air, soutenait

suffisamment les ailes, le fuselage et le pilote pour leur permettre une descente en douceur et en toute sécurité. Je me suis juste contenté de décrire le concept de ce dispositif de sécurité, pour l'excellente raison que je ne possède pas la compétence nécessaire pour en aborder la partie technique. Mais je crois que les lecteurs sauront apprécier la faisabilité de l'appareil conçu par un génie de la mécanique tel que Richard Moraine, son inventeur.

A dix heures, en ce matin calme et dépourvu de tout vent, Alan Moraine quitta le sol et s'éleva en de larges et rapides spirales; chacun des trente-cinq mille spectateurs le vit nettement. Il parla par intermittence aux opérateurs radio qui se trouvaient au-dessous de lui et à Londres. Une demi-heure plus tard, il avait grimpé à une telle altitude que l'appareil ne semblait pas plus gros qu'un passereau. Du passereau, il diminua jusqu'à devenir un moucheron, puis – à l'oeil nu – il devint invisible. Une heure après, le monoplan n'était guère plus qu'un point pour les possesseurs de jumelles et de longues-vues. Il est important de noter que plusieurs milliers de personnes regardaient avec des longues-vues.

Puis, brusquement, un homme qui devait avoir un instrument d'optique de plus fort grossissement que les autres cria éperdument :

«Il tombe !» et, une seconde plus tard, «Il largue son moteur !»

Les exclamations de la foule se fondirent en un long grondement, et la mer blanche des visages blanchit encore davantage – comme si un vent l'avait cinglée pour la transformer en écume.

Soudain, dégringolant de Dieu sait combien de kilomètres de hauteur à une vitesse effrayante, un point noir apparut au regard. Il s'agissait du moteur, des réservoirs et du gyroscope. La foule retint sa respiration le bref moment que l'ensemble mit à atteindre le sol. Puis le tout arriva, accompagné d'une sorte de hurlement, et frappa la terre de plein fouet, en creusant un trou de plusieurs mètres, d'où s'échappa une légère fumée due, on peut le supposer, au contact entre le métal chauffé par la friction de l'air et la terre humide.

Des milliers de gens constatèrent que rien d'autre n'était tombé que cette mécanique.

Les visages se tournèrent à nouveau vers le ciel. Et, bientôt, redescendant avec une trajectoire circulaire, aériens et légers comme un oiseau aux longues ailes déployées, vinrent le fuselage et les ailes, surmontés par le ballon idéalement gonflé.

Il se posa vers l'extrémité septentrionale de l'aérodrome et fut encerclé en un instant.

Mais le siège du pilote était vide ! Alan Moraine n'était pas là !

Pendant un certains laps de temps, la foule refusa de croire à l'aveuglante vérité. Toutefois, avec l'arrivée des officiels et de Richard Moraine, elle fut bien forcée de l'accepter.

C'était incroyable, fou, impossible, horrible, comique – du moins certains en rirent –, terrifiant, grotesque, tout ce que l'on pouvait imaginer. Mais, après le brouhaha qui s'ensuivit, une chose creva les yeux : *Alan Moraine s'était envolé hors de vue à bord d'un monoplan; le monoplan était redescendu sur le sol... mais pas son pilote !*

Où était-il, alors ?

Ce fut le problème qui enflamma les journaux du monde entier le lendemain – et les jours qui suivirent. La région fut minutieusement explorée, mètre après mètre, sur un rayon de trente kilomètres depuis le point où avait chu le moteur. Une multitude de cadavres – lapins, souris, oiseaux, etc. – furent retrouvés, en divers états de décomposition, mais rien d'origine humaine. Manifestement, Alan Moraine n'était pas tombé. Quelqu'un alla même jusqu'à faire analyser les débris poussiéreux extraits de la cavité creusée par le moteur – en vain, bien évidemment.

Et ainsi, quatre mois durant, au milieu d'un fatras de spéculations et de théories, une question tortura le monde entier : «Où était Alan Moraine ?»

LE RETOUR D'ALAN MORAINE

Le quatre novembre de la même année, Eugene Pope, l'expert Américain en aviation militaire, fit une démonstration de bombardement à Brooklands, en présence de nombreux représentants officiels du Ministère de la Guerre et de quelques milliers de spectateurs extérieurs. Pope – sans nul doute le tireur d'élite aéronautique le plus habile de l'histoire – après avoir démontré toute son adresse en expédiant une bombe sur sa cible à des altitudes variant entre huit cents et trois mille deux cents mètres, changea d'appareil pour prendre un avion militaire Moraine «sécurisé», équipé de la dernière invention de Richard Moraine – un dispositif pour larguer des explosifs avec une grande précision et à une telle hauteur que l'avion serait invisible.

Pope embarqua cinquante bombes et, deux minutes après que son appareil eût disparu au regard, les bombes commencèrent à tomber. A cadence rapide, cinq d'entre elles tombèrent groupées dans la première des cibles préparées à l'avance, suivies immédiatement par trois autres qui frappèrent le coeur de la seconde cible.

Ce furent les seules bombes larguées. Parmi ceux qui scrutaient l'immensité des cieux, un ou deux déclarèrent qu'ils avaient vu d'étranges éclairs – des lueurs – en altitude, mais un certain temps s'écoula avant qu'on accordât quelque attention à leurs propos car, une poignée de secondes plus tard, l'aéroplane perdit de la hauteur jusqu'à apparaître comme un grain de poussière. Rapidement, sa taille augmenta alors qu'il descendait en formant ces magnifiques spirales que les experts savent si bien juger, jusqu'à ce qu'il atterrît en douceur, comme sur un coussin d'air.

Et tous les spectateurs constatèrent que l'appareil, qui ne contenait qu'une personne quand il avait décollé, en avait ramené deux.

Pope réclama un médecin à grands cris dès qu'il toucha le sol.

Il descendit de son avion et les témoins racontèrent que son visage était d'une pâleur effrayante et que ses lèvres ne formaient plus qu'un mince trait, serrées comme tous les durs à cuire le font quand ils luttent pour conserver leur sang-froid. Alors que nous, les deux docteurs – Sir James Forth et moi-même, Robert Harberley – nous précipitions, il retira doucement son passager de l'appareil. L'autre homme était totalement inconscient, avec un visage livide et effroyablement émacié.

Comme nous nous penchions sur lui, Richard Moraine regarda par dessus nos épaules.

«Mon Dieu !» s'exclama-t-il. «C'est Alan ! Que lui ont-ils fait ?»

Il se retourna vers Pope tel un dément.

«Comment ? Comment ?» lança-t-il d'une voix rauque en tremblant d'horrible manière.

Pope se dandinait sur place. Il étendit faiblement la main.

«Des disques,» déclara-t-il d'une voix indistincte. «De grands disques tournoyants... des choses-anges qui parlent... de grandes ailes... Mon Dieu !» Et il s'écroula dans les bras de Richard Moraine. Il mourut avant même que l'inventeur n'eût pu l'étendre.

Et nous nous occupâmes sans relâche de ce pauvre squelette humain qui avait été jadis Alan Moraine.

Tard dans la nuit, quand Richard Moraine pénétra dans la grande

chambre à coucher – dans une maison voisine qui avait été mise à disposition de l'aviateur – Sir James se tourna vivement vers lui.

«Votre frère a-t-il jamais eu une quelconque opération à sa main droite ?» demanda-t-il.

Richard Moraine secoua la tête.

«Pas à ma connaissance,» répondit-il. «Pourquoi ?»

«Nous ne pouvons nous expliquer ceci...» Sir James souleva du lit la main gauche d'Alan Moraine. L'opération ne se fit pas sans une raideur inhabituelle pour un être vivant. «Touchez le bout de son petit doigt,» enjoignit le docteur.

L'inventeur obtempéra. L'articulation était dure et blanche, comme de l'acier.

«Par exemple, on dirait du métal !» laissa-t-il involontairement échapper.

Sir James acquiesca avec gravité.

«C'est ce que nous...» débuta-t-il, quand, de l'autre côté de la pièce, la porte s'ouvrit lentement et un homme entra, avec un visage de marbre et des yeux d'acier. Il s'agissait du meilleur médecin de l'époque, et probablement du troisième chirurgien – John Hammersley, de New-York, qui par hasard se trouvait en Angleterre.

Richard Moraine sortit calmement. Il était trop intelligent pour ne pas comprendre que sa présence s'avérait superflue.

Le professeur Hammersley se dirigea vers le lit, écouta notre compte-rendu débité à voix basse, se saisit de la main et examina de près l'auriculaire. Il prit dans une minuscule mallette un petit instrument affilé et égratigna le petit doigt de l'aviateur inconscient. L'écorchure eut des reflets blancs, comme du métal éraflé.

Hammersley secoua la tête nerveusement, à l'instar d'un boxeur qui vient de recevoir un coup l'informant qu'il affronte un rude adversaire. Ses épais sourcils se rejoignirent et ses yeux étincelèrent.

«Nous devons amputer le doigt tout de suite,» affirma-t-il. «Par Dieu, cet homme est en train de se transformer en métal !»

Je crois que nos visages durent blêmir. J'avais entendu parler d'hommes devenant de plus en plus fragiles, mais cette situation était aussi nouvelle que terrible.

Aussi nous attelâmes-nous au travail.

Mais Hammersley avait enfin trouvé son maître. Au bout de deux

semaines, il le confessa.

«J'abandonne. Il n'y a rien à faire. Cette maladie n'appartient pas à notre planète. C'est comme si un habitant de Mars était venu nous demander de le guérir d'une maladie Martienne. J'ai fait tout mon possible.» Et nous savions le labeur desespéré qu'il avait accompli en ces quinze jours. «S'il se remet à parler, envoyez-moi un câble.» Ensuite, un peu vieilli par sa défaite, il partit, le Président réclamant son génie.

Et Alan Moraine reposait dans sa profonde inconscience, semblable à la mort; alors que le monde attendait, dévoré de curiosité, de savoir ce qui lui était arrivé dans le ciel et ce qu'Eugene Pope avait voulu dire en parlant de «disques tournoyants» et de «choses-anges».

RÉCIT DE LA MALADIE D'ALAN MORAINE

Parmi tous les docteurs qui allèrent voir Alan Moraine – plongé dans l'étrange état semblable à une transe qui précéda sa mort – ou qui furent consultés à son sujet, fort peu repartirent en sachant que le pilote agonisant avait fait quelque révélation sur ce qui lui était arrivé au cours de son extraordinaire absence. Cela était dû, tout simplement, au fait que ces messieurs n'avaient pas bénéficié des multiples opportunités qui s'étaient présentés à moi durant les longues veilles que j'avais accomplies dans la chambre du malade. Je fus chargé d'Alan à la requête de son frère aîné Richard. J'étais présent à Brooklands lors du vol fatal d'Eugene Pope et, effectivement, nul autre que moi n'avait reçu Alan Moraine des mains de Pope, une seconde avant que ce brillant mais infortuné aviateur ne mourût.

Je m'étais installé dans la maison qui avait reçue Alan Moraine et n'avait jamais quitté ce dernier. Ma chambre à coucher communiquait avec la sienne, et je m'appliquais à ne jamais rester hors de portée de voix des infirmières qui m'assistaient.

Après le départ du professeur Hammersley, la garde d'Alan m'incomba entièrement. Aucun traitement ne fut suivi en particulier, pour la simple raison que nul docteur au monde ne pouvait prescrire quelque chose à un homme dont la chair se solidifiait en une substance dure qui, bien qu'elle ne ressemblât à aucun métal connu, ne pouvait être définie par quelque autre terme.

Au cours de la quatrième nuit qui suivit le retour d'Hammersley à New-York, Alan Moraine reprit soudainement conscience. Il demanda,

avec le plus grand naturel, où il était et, après la réponse, acquiesca.

«Oui, bien sûr. Bargali a tenu parole. Il a promis de me renvoyer chez moi.»

Il ferma les yeux un moment et un spasme de douleur contracta son visage.

Puis il regarda sa main bandée.

«Qu'est-il arrivé à ma main ?»

Je le lui expliquai avec les mots les plus simples. Il eut un rire las.

«Oui. Ce doit être Bargali. Il m'a renvoyé chez moi – mais m'a tué avant...»

Il rit à nouveau, et cette fois sa voix se teinta d'une touche de réel amusement.

«Que pensez-vous de ma maladie ? Quelle est-elle ? Vais-je guérir ?»

Il souriait en me dévisageant. L'expression de son regard était exactement celle du gamin qui vient de poser une «colle». Je commençai à me lancer dans une réponse évasive, mais il s'esclaffa encore.

«Avouez-le, vous ignorez totalement ce qui ne va pas chez moi – aucun docteur sur cette terre ne le sait. Ai-je tort ?»

Je hochai la tête.

«Bien sur que non,» asséna-t-il. «Je souffre d'une maladie qui ne s'attrape pas sur cette planète. Je l'ai eue sur Syrax. Bargali, le cousin de la Reine, me l'a inoculée.»

Il réfléchit pendant un moment.

«Il m'a empoisonné quand nous sommes montés dans le Disque – tout comme vous tueriez un rat,» expliqua-t-il pensivement.

Puis, après une pause :

«Où est mon frère Richard ? Je veux le voir. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je ne mourrai pas avant plusieurs mois. Je le sais, vous aussi. Laissez-moi voir Dick, s'il vous plaît.»

J'allai chercher Richard Moraine, et il vint tout frémissant.

«Alan !» s'exclama-t-il. «Alan, vieille branche,» et il étreignit son cadet. «Y a-t-il eu un problème avec l'appareil ?»

Alan pouffa.

«Pas de crainte à avoir, mon vieux. En réalité, tout vient du fait que la Reine de Syrax voulait me voir : aussi a-t-elle expédié une escadrille de Disques pour m'amener à elle.»

«Une escadrille de Disques, Alan ?» s'étonna son aîné.

«Absolument, mon vieux. De grands disques qui volent. Je t'en expliquerai le concept un de ces jours. La Reine m'a fait ramener jusqu'à l'étoile Syrax et j'y suis allé. Ouvre la fenêtre pour que je puisse regarder dehors et vous la montrer.»

La fenêtre était orientée à l'ouest. La nuit était calme et chaude, aussi Richard et moi poussâmes le lit en travers, puis j'ouvris la fenêtre.

Une étoile étincelait – très brillante, d'un bleu argenté – bas dans le ciel. Alan Moraine la fixa.

«Là voilà,» déclara-t-il, les yeux étincelants, avec en eux un désir et un chagrin tels que je n'en avais jamais vu de pareils.

«Oui, Alan,» acquiesca son frère doucement, au bout d'un moment. Mais Alan semblait être retombé dans son état cataleptique, car il n'y fit pas attention.

Il ne se réveilla pas pendant deux jours. Sa main droite, jusqu'au poignet, était rigide – comme de l'argent

Ce fut ainsi que je recueillis toute l'histoire qui suit, par bribes.

L'HISTOIRE D'ALAN MORAINE

«Je suppose que le rêve m'est venu chaque nuit de la semaine qui a précédé mon vol visant à battre le record d'altitude. Il était toujours identique – une femme dotée d'ailes qui se tenait sur une étoile à côté de moi. Je n'ai pas accordé grande attention à ce rêve, malgré sa fréquence, car les rêves sont d'étranges et folles choses, et j'étais accaparé par les travaux de mon frère. Pourtant, le jour de mon envol, j'avais le pressentiment que quelque chose allait arriver. Tout me semblait si minuscule ce jour-là – insignifiant, futile, si vous voyez ce que je veux dire. Mes vols à longue distance, les points marqués au cricket, le championnat de golf, même le nouvel appareil et le record d'altitude – tout me semblait lointain et vain – comme ce que font les fourmis quand vous les observez, allongé sur une pelouse. Cela semblait plutôt ridicule, puisque, après tout, voler n'a rien d'insignifiant même si tout le reste peut le paraître, et j'essayai de dissiper cette impression. Cependant, au fur et à mesure de mon ascension, tout en échangeant par radio les phrases usuelles, ce sentiment s'amplifia. «Tout ceci est microscopique,» continuais-je à penser, jusqu'à ce que je prisse conscience, brutalement, que je devais être hors de vue. J'avais atteint une hauteur fantastique – je

surplombais déjà quelques nuages – et, juste à cet instant, l'un de mes cylindres commença à avoir des ratés.

«C'est bien assez haut,» estimai-je, et j'étais sur le point d'entamer ma descente quand j'aperçus les disques pour la première fois.

Ils descendaient, le bord pointé vers le bas, exactement comme si une pile d'énormes plats d'argent avait dégringolé – au moins une vingtaine – avec la rapidité de la lumière. Je les vis juste descendre à mon niveau, piquer en dessous l'avion tout en s'inclinant puis s'élever tout autour de moi, la face plane horizontale, tournoyant à l'instar d'assiettes sur les doigts d'un jongleur. Ils déchirèrent littéralement l'air en un instant, et je sus que j'allais tomber. Je crus, bien évidemment, qu'il s'agissait de météores, ou de quelque chose d'approchant – il ne me vint pas alors à l'esprit que ce pouvait être des engins volants, contenant des hommes. J'éjectais mon moteur et les autres pièces, et fis gonfler le ballon. Tout fonctionna à merveille mais, à la seconde même où j'accomplissai cette action, le plus grand des disques remonta d'en-dessous pour venir me survoler en tournoyant. Je levai la tête et m'aperçus que son centre était creusé d'une cavité en forme d'entonnoir. Comme je regardai, trois créatures vivantes et ailées descendirent de l'entonnoir. Je crus qu'il s'agissait d'oiseaux jusqu'à ce qu'elles piquassent en ma direction. Elles planèrent à mon niveau pendant un instant, et je m'aperçus alors que c'était des êtres humains, des hommes – du moins ressemblaient-ils aux hommes, si l'on excluait ces ailes.

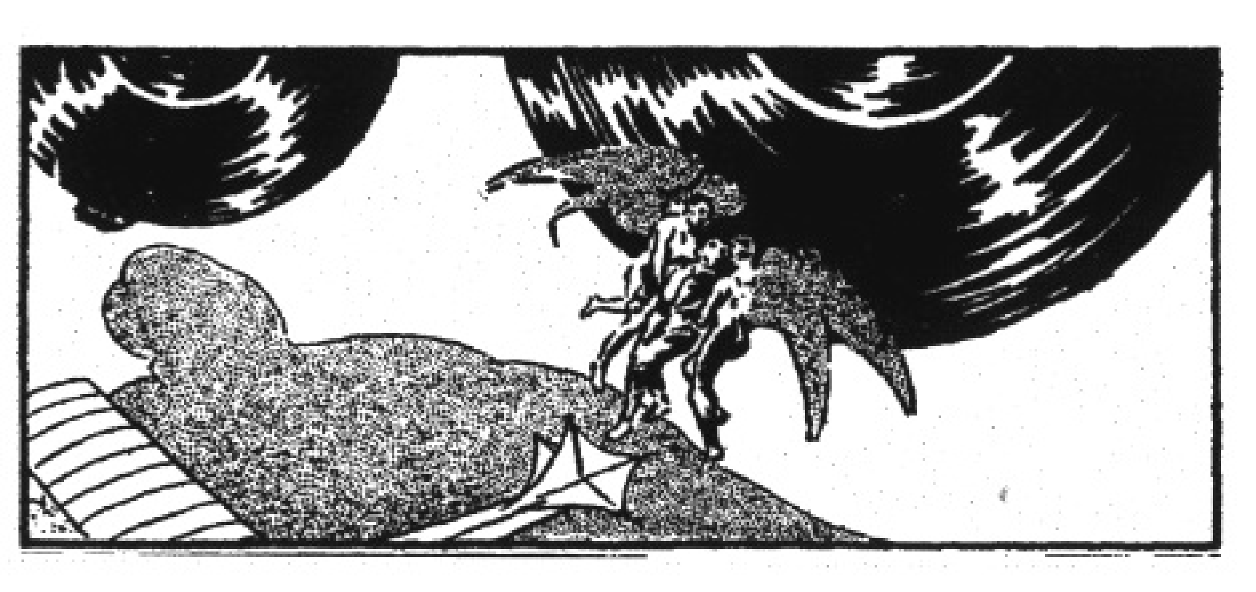
Leur aspect n'avait rien de rassurant, pourtant, je m'en souviens, je n'étais pas effrayé. J'en ignore la raison. Deux d'entre eux me prirent sous les bras et me soutinrent, tandis que la carcasse de l'avion et le ballon tombèrent sous moi avec la plus grande douceur.

Je vis mon appareil chuter lentement; en dessous, les disques qui «flottaient» se contentèrent de s'écarter pour lui laisser le passage, et alors je crus que je devais être mort et qu'ils étaient des anges, mais je ne peux vous raconter mes impressions du moment. Je ne ressentais ni crainte, ni joie. Je me sentais juste... flottant, comprenez- vous. Je ne sais pas si vous saisissez. Il y a un mot pour exprimer cela, mais je l'ai oublié. Quelque chose qui sonne comme «s'évanouir». Pourtant, la situation était étrange : des anges...

Mais je n'étais pas mort et ce n'étaient pas des anges.

Nous traversâmes l'entrée du disque en forme d'entonnoir, atterrirent

sur une sorte de petite plate-forme de stationnement et pénétrâmes à l'intérieur. Nous remontâmes tout un corridor jusqu'à une porte. Un des hommes – je suppose que je dois les dénommer ainsi – m'entraîna dans une pièce et m'y laissa. Ils avaient tous la peau sombre, les cheveux noirs, et paraissaient à la fois plus petits et plus frêles que nous. Néanmoins leurs ailes étaient énormes et traînaient derrière eux. Ce n'était pas des ailes emplumées : elles semblaient recouvertes d'une peau lustrée, comme du



satin, chatoyante. Ils avaient fort belle allure.

J'inventoriai la pièce. Tout paraissait être fait d'une sorte de métal, de couleur terne et sobre. Je soulevai une chaise : elle ne pesait presque rien.

Le disque tournoyait silencieusement. Il me semblait étrange de penser que je me tenais à l'intérieur d'un énorme disque creux qui parcourait les cieux à une vitesse défiant l'imagination. Aucun son ne parvenait dans la pièce. Je vis un genre de miroir sphérique au centre de la pièce, sous une combinaison de prismes, et j'en fis le tour. Je n'aperçus rien d'autre sur le moment que des étoiles éloignées, puis, tout d'un coup, une énorme planète fut reflétée par le miroir. Ce devait être la Terre, je suppose, et elle s'éloignait rapidement. *Cela* vous donnera une idée de l'allure à laquelle nous nous déplacions. Ces disques fendait l'air comme des lames. A part le miroir, un canapé et quelques sièges aux formes singulières dotées d'un trou dans le dossier pour y introduire les ailes, la pièce était vide. Je tentai de franchir la porte, mais elle était close – ou, du moins, refusait de s'ouvrir – aussi m'étendis-je sur le canapé et patientai-je.

A ce moment, un autre homme ailé entra, porteur de nourriture.

Il la déposa sur une table pliante qu'il avait amenée et, sans un mot, repartit.

Il y avait là plusieurs plats – toujours en métal – et je goûtai les mets que chacun contenait. Tous semblaient consister en une sorte de légume, ou de fruit. Quelle que fût la composition de ces aliments, ils étaient bons, et je les finis.

Eh bien, pendant plusieurs semaines je vécus dans le disque volant. L'équipage ne comptait que quatre hommes, dont aucun n'était très loquace. Pour dire la vérité, ils paraissaient méprisants. Quand ils parlaient, ils employaient l'Anglais. Le fait m'étonna jusqu'à ce que j'apprisse que les habitants de Syrax pouvaient parler toutes les langues. Après le premier jour, la porte de ma chambre fut laissée ouverte.

Je vis la «salle des machines» du disque. Elle avait à peu près la taille d'une boîte de cigares, surmontée d'une quinzaine de boutons ressemblant à celui d'une sonnette électrique. Le disque était dirigé par ces boutons, qui contrôlaient les angles de vol, la vitesse et bien d'autres choses encore. La source de puissance semblait résider à l'intérieur de la boîte de cigares, et je n'ai jamais rien compris au fonctionnement de l'engin, car toutes les parties actives du mécanisme étaient automatiques et internes, et, pour autant que je sache, ne requérait aucun entretien. Si vous vouliez augmenter la vitesse, vous n'aviez qu'à pousser un certain bouton et... vous alliez plus vite. Si vous vouliez planer, vous appuyiez sur les boutons modifiant l'inclinaison et vous tourniez horizontalement. Parfois, je ne vis personne s'occuper des boutons des heures durant, le disque semblant se diriger de lui-même.

Je demandai à celui qui paraissait être le capitaine du disque ce qui arriverait si un roulement s'échauffait, ou si une panne survenait. Il rit – de façon assez déplaisante –, affirma qu'aucun disque n'était jamais tombé en panne et me tourna le dos, en prétendant être accaparé par les boutons de commande.

Le fait est que les hommes d'équipage me méprisaient, de la même manière que nous méprisons des singes. J'ai découvert par la suite que, comparé à eux, je n'étais guère plus qu'un singe. Par exemple, il n'existe pas une chose dont je sois capable sur Terre que n'importe quel enfant de Syrax ne puisse pas faire mieux, pas une chose que je connaisse que le même enfant ne sache pas mieux; ils savent et peuvent faire des milliers de choses que l'Homme n'a même pas commencé à imaginer. Je m'en aperçus

quand nous arrivâmes. Et je compris pourquoi ces pilotes de disques étaient arrogants.

Nous débarquâmes sur Syrax, au bout d'un voyage de trois semaines à travers l'espace.

Il faisait nuit à notre arrivée, mais l'endroit était éclairé comme en plein jour. De grands piliers de lumière blanche se dressaient dans le ciel sur une hauteur d'une centaine de mètres, en une véritable chaîne qui traversait tout le pays jusqu'à perte de vue. Cet éclairage évoquait de grandes fleurs, perchées sur des tiges minces et terminées par de gros boutons de lumière, comme une fontaine, à la seule différence qu'ici la clarté ne retombait pas mais oscillait légèrement. Par grand vent, les poteaux se balançaient et d'énormes ombres mouvantes se découpaient de la plus étrange manière sur la voie publique. La lumière n'émettait aucune chaleur, mais exhalait une très faible fragrance qui rappelait l'ananas. Des milliers de disques tournoyaient dans toutes les directions. Nous survolâmes une mer qui n'était ni verte, ni bleue, mais d'une teinte dorée et terne – assez malsaine, estimai-je, mais je découvris plus tard que seule sa couleur donnait cette impression. Et, quelque part en pleine mer, nous arrivâmes à la cité flottante. C'était le lieu de loisirs de la Reine, me raconta-t-on. A vue de nez, l'endroit faisait bien trente kilomètres carrés. Il était éclairé de la même façon que sur le continent.

Nous atterrîmes sur une gigantesque pelouse, en face d'un pavillon orné de rayures. Le disque plana, toujours en tournant, à plus de cinquante centimètres du sol, et nous prîmes pied sur le gazon moelleux – un membre de l'équipage et moi. Je regardai le disque repartir. Il s'inclina légèrement tout en s'élevant, puis s'en alla, prenant doucement de l'altitude et de la vitesse. L'engin était énorme : son diamètre devait avoisiner les cent cinquante mètres, ce qui ne l'empêchait pas de voler à la perfection.

«Par ici,» enjoignit l'homme qui m'accompagnait, et nous pénétrâmes dans le pavillon. Le silence était profond et nous ne rencontrâmes pas âme qui vive. Une fois à l'intérieur, nous nous assîmes dans deux sièges bas, imposants et confortables; mon guide régla une chose qui ressemblait à une navette dans une boîte accrochée au flanc de chaque chaise, l'introduisit dans une fente creusée dans le bras de son siège et fit de même pour moi. Il manoeuvra ensuite un minuscule commutateur sur le bras du siège et me fit signe de l'imiter. J'obtempérai, et les sièges se mirent à glisser doucement sur le sol, remontèrent un couloir long et large, et

tournèrent à droite, puis à gauche, sillonnant un labyrinthe de couloirs de façon vraiment extraordinaire. Les chaises paraissaient être dotées de la vue et de la pensée.

Finalement, nous nous arrêtames devant une porte ouvragée, qui semblait avoir été taillée dans de l'opale, et nous nous levâmes. La porte s'ouvrit – d'elle-même – et mon guide m'enjoignit d'un geste d'entrer. Je pénétrais à l'intérieur et la porte se referma derrière moi.

En face de moi, je vis une sorte de passage voûté, d'où pendait un rideau à la fois noir mêlé d'or et bleu ciel. Comme je l'empruntais, le rideau se retira devant moi, exactement comme s'il reculait ! Je m'immobilisai une seconde : le rideau s'arrêta et pendit en biais. Puis je repris ma marche, et le rideau recula jusqu'à ce que, finalement, il fût étendu à plat au-dessus de ma tête – à l'horizontale, comme un drap ou une nappe en train de sécher sur un fil et happé par le vent. J'avançai encore, le regard rivé sur la pièce de tissu, et, quand j'eus parcouru un ou deux mètres, le rideau retomba doucement à la verticale, exactement comme une tenture servant de porte. Je suppose qu'il devait être constitué d'une sorte de matière sensible qui reculait au contact d'un être vivant. N'avons-nous pas des fleurs similaires sur la Terre ?

J'étais si intéressé par le rideau que, pendant un moment, je ne m'aperçus pas que quelqu'un d'autre se trouvait dans la pièce où menait le passage voûté. Et, quoique la pièce dût être aussi volumineuse que le Albert Hall, son occupant en était le centre d'attraction visuel.

Je n'en compris pas la raison avant d'avoir passé quelque temps dans la pièce. Puis je m'avisai que tout, dans cette salle, amenait l'oeil à sauter inconsciemment et naturellement d'un objet à un autre, et ce jusqu'à ce que le regard s'arrêtât à un certain endroit. Qu'importât la chose regardée à l'arrivée dans la pièce, l'oeil était «attiré» vers cet endroit. Je ne saurais dire mieux que tout se passait comme si chaque objet dans la pièce pointait littéralement, selon une direction établie, vers un endroit particulier. Ou comme si un homme avait trente tableaux à accrocher, dont un seul valant le coup d'oeil, et s'il se débrouillait pour disposer les vingt-neuf autres de manière de telle façon qu'ils dirigent l'attention vers le vingt-neuvième – le bon. Et les courbures et les décorations «dérivaient» – si vous comprenez cette expression – toutes dans la même direction, et de l'immense plafond voûté tombait un rayon de lumière rose pâle sur le même endroit surprenant, qui était le centre exact de la pièce. Cet emplacement était

occupé par un grand canapé où reposait la Reine.

Elle regardait attentivement ce que je crus être un éventail métallique – un objet plat et recouvert de pierreries, dont la forme rappelait celle de la spatule d'une pagaie de canoë, et d'un diamètre approchant les quarante centimètres. Elle avait son dos à demi tourné vers moi, aussi puis-je voir partiellement la surface polie de cet objet-éventail. Et des silhouettes y remuaient – comme si l'éventail avait été une petite toile sur laquelle on aurait projeté un spectacle cinématographique.

La Reine me fit signe sans même se retourner. Je m'approchai du canapé et elle tourna légérement «l'éventail» afin que je puisse y regarder.

Et je vis mon frère Richard. Il se trouvait dans le cimetière du bas de Dunlawn. Il tenait quelques fleurs à la main et marchait au milieu des sépultures en direction de la tombe de notre mère. Je pouvais distinguer chaque chose, miniaturisée : les moutons du pasteur en train de paître, les herbes sur les bords agitées par le vent, un gobe-mouches voletant çà et là parmi les pierres tombales.

Il posa ensuite les fleurs sur la tombe... et s'en alla. Au portail, il rencontra le vieux Wilkins, le fossoyeur, et le gratifia d'une demi-couronne.

Puis la Reine reposa «l'éventail» et se tourna vers moi.

«Sans l'existence de petites choses comme celles-là,» affirma-t-elle, «j'aurais effacé de la Terre toute trace de vie voilà déjà deux cents ans. Les petites gentillesses, les pensées affectueuses et les actes charitables ont sauvé ton monde des milliers de milliers de fois.»

Je la regardai, un peu ahuri, je crois, car je n'avais pas encore tout à fait récupéré de ma surprise d'avoir vu mon frère exactement comme il était au même moment, sur la Terre.

Mais je repris mes esprits et la saluai. Elle eut un petit sourire, comme si elle observait un enfant faire quelque chose qui venait de lui être enseigné.

Elle me demanda de s'asseoir à ses côtés, et j'obéis. Sa voix était merveilleuse. Même sans constater sa beauté, on pouvait déduire de sa voix qu'elle était noble, gentille et bonne. Je ne peux exprimer à quel point, en sa présence, je semblais, je me sentais et même j'étais inférieur. Elle était brune – sur Syrax, tout le monde est brun – d'une noirceur de nuit, impériale : tout en elle indiquait sa qualité de grande reine.

Elle prit ma main.

«Sais-tu pourquoi je t'ai envoyé chercher, Alan ?» demanda-t-elle. Elle souriait encore, mais je discernai une certaine inquiétude dans son regard. «C'est parce que je voulais te montrer Syrax, afin que tu puisses apprendre ici certaines choses que tu enseigneras à ton tour au peuple de la Terre...

Elle hésita, blémit, puis reprit :

«Non,» se hâta-t-elle de démentir, «c'est faux – c'est faux ! Je t'ai envoyé chercher pour que tu sois... près de moi... près de moi.» Elle se pencha brusquement en avant et m'embrassa. Pendant tout ce temps, son regard était resté fixé sur mes cheveux. Elle dit ensuite : «Pars, à présent – pars jusqu'à ce que je t'envoie un message.»

Je me levai et me dirigeai vers le passage voûté, d'où un homme avait surgi pour m'accompagner quelque part. Juste au moment où le rideau retomba, je me retournai et entr'aperçus la Reine. Elle semblait en prière.

Dans le couloir, l'homme se tourna vers moi.

«Homme de la Terre,» commença-t-il, sur un ton qui n'aurait pas été plus méprisant s'il m'avait traité de «ver de terre», «à cause de toi, la reine a menti – elle qui n'avait jamais menti. Tout cela pour ta chevelure morbide et ton visage sépulcral.»

Je le contemplai, yeux écarquillés.

«Que voulez-vous dire ?» le pressai-je.

«La Reine est malade,» expliqua-t-il. «Elle est tombée amoureuse de toi, parce que tes cheveux sont jaunes et ton visage pâle. Toi... un Terrien !»

Le dédain et la morgue qu'il mit dans ces mots me glacèrent.

Je commençai à réaliser, non pas autant que je compris par la suite, mais suffisamment pour éclaircir un peu la situation.

Sur Syrax, tout le monde est brun, avec des visages sombres et plutôt sévères, et des cheveux raides couleur d'aile de corbeau. Une personne à la peau claire, avec des cheveux dorés et bouclés, leur est totalement étrangère. A ce qu'il semblait, la Reine m'avait souvent épié dans «l'éventail», lequel était une version «de luxe» de leurs appareils d'observation qui leur permettaient d'observer distinctement quiconque sur pas moins de cinq planètes. Elle avait constaté toute l'effervescence que j'avais suscité dans le public et en était venue à s'intéresser à moi. Puis, subitement, elle avait fini par décider qu'elle était tombée amoureuse de moi et avait expédié une escadrille de disques pour me ramener. Une loi

sur Syrax stipule que les Terriens ne doivent jamais voir les habitants de Syrax ou quoi que ce soit qui se rapporte à leur planète.

Cet homme – il se nommait Bargali et avait été l'époux de la Reine, ce que j'appris par la suite – n'allait pas en dire davantage. Je crois qu'il avait peur de ne pas se contrôler. Il me montra la suite qui m'avait été réservée, et me quitta.

J'estime ne jamais pouvoir être capable de vous faire comprendre l'état d'esprit dans lequel je me trouvais. Vous me connaissez... du moins vous me connaissiez comme un homme assez fier, mais cette fierté s'était évanouie. Etre en présence de la personne la moins importante de Syrax, cela revient à savoir que vous êtes avec quelqu'un qui vous est supérieur de toutes les manières possibles. Cette supériorité n'a rien d'agressive : elle crève seulement les yeux. Et je gravitai au milieu de l'élite de Syrax, et j'éprouvais ce qu'un laboureur pourrait ressentir peut-être si, avec ses habits de paysan, marqué physiquement par son labeur et mentalement par son mode de vie, il était brutalement transplanté dans le plus huppé des salons royaux pour satisfaire le caprice d'une reine. L'amertume s'était emparée de moi. Je ne m'étais jamais senti si misérable, envieux, impuissant et futile. Je crois que j'ai pleuré. Puis j'entendis la voix de la Reine m'invitant à la retrouver.

Je sortis; Bargali se trouvait dans le couloir, patientant, les sourcils froncés. Il me conduisit à l'entrée de l'appartement de la Reine et je la rejoignis.

Elle avait changé ! Mon Dieu, comme elle avait changé ! Auparavant, je l'avais vu dans toute la magnificence de sa beauté, sereine, impériale, incomparable. A présent, cette splendeur n'était plus qu'un souvenir. Elle avait changé à l'instar du ciel. Vous avez parfois vu le soleil se coucher, radieux et magnifique, puis il suffit que le vent se lève et bientôt la beauté s'en est allée : le ciel paraît tragique – voilé par des lambeaux noirs de nuages fugaces –, défait, sauvage et spectral. La Reine avait changé de la même manière... de la même manière.

Elle était assise sur le grand canapé au centre de la pièce, cette dernière paraissant pleine de terribles ombres; son visage était pâle et tiré, ses yeux noirs d'angoisse.

«Viens près de moi, Alan,» m'enjoignit-elle, presque dans un murmure. Et je me hâtai de m'approcher, car j'avais peur – peur, mon Dieu, comme un petit enfant, et je désirais être près d'elle.

«Ne crains rien, Alan,» me rassura-t-elle, en me prenant les mains, suivant du regard les ombres qui nous encerclaient. Le calme régnait dans la pièce.

Elle tint mes mains, alors que les siennes étaient gelées, et elle posa sur moi son regard anxieux. Et elle poursuivit : «Alan, j'ai péché... pour toi.» Elle s'interrompit, les yeux fixés sur moi; la pièce était d'une effrayante tranquillité, les ombres étaient noires.

«J'étais la Reine de Syrax,» déclara-t-elle alors, «et maintenant je ne suis plus une reine. Ecoute-moi, Alan, sur notre planète, la loi exige que nous ne dévoilions pas notre existence au peuple de la Terre. Voici bien des millions et des millions d'années, nous n'étions pas supérieurs aux gens de la Terre; notre humanité ne se distinguait pas sensiblement de la bestialité. Mesquins, aveugles, cruels, cupides, gaspilleurs, stupides, égoïstes, sans volonté, sans ailes, tout cela nous l'étions, tout comme l'est le peuple de la Terre maintenant. Et lentement, très lentement, au fil des âges, nos yeux se sont ouverts; nous découvrîmes nos défauts, nous chassâmes nos faux dieux, et nous renonçâmes à nos folies et à nos futilités. Les fléaux de la douleur, de la maladie, de la faim et de la pauvreté nous frappèrent pendant un million d'années, et petit à petit nous devînmes plus sages, plus proches des secrets de la destinée, franchissant lentement mais sûrement les différents âges des ténèbres, nous façonnant, nous modelant, nous tempérant, avançant peu à peu vers l'état de perfection qui est le Paradis. Sur Syrax, nous sommes des millions d'années plus près que vous, Terriens, de la perfection. Nous plus sages, plus forts, meilleurs – et nous avons mérité notre situation actuelle par nos seuls efforts – exactement ce que vous autres, gens de la Terre, devez réaliser. Même si nous sommes plus proches de la perfection que vous, alors qu'il existe des planètes dont les peuples en sont encore plus près, et ainsi de suite jusqu'à ce que, quelque part, il y ait la plus grande de toutes les planètes où tout le monde est parfait. Et cette planète se nomme le Paradis. Quatre siècles durant, j'ai vécu sans péché sur Syrax, m'efforçant de gagner une place sur planète plus parfaite quand l'heure de mourir serait venue; et puis, un jour, en regardant nonchalamment des images de la Terre, qui nous étaient transmises par le moyen que tu connais, je t'ai vu, Alan. Tu étais tout habillé de blanc, en pleine partie de cricket, et les gens paraissaient t'aduler. Je m'aperçus de ta beauté, et ma curiosité fut piquée au vif. Et je t'ai observé jouer au golf, et toujours le peuple te suivait et te

regardait, suspendu à la moindre de tes actions. Et je te vis te battre – boxer – et j'ai constaté l'admiration très démonstrative des gens qui s'entassaient pour te regarder. Et je t'ai contemplé, survolant les déserts et les mers. Et le soleil étincelait sur ta manignifique chevelure jaune, l'embrassant tout comme je le fais maintenant, Alan. Je t'implore de ne pas me blâmer pour t'avoir déclaré que tu n'étais pas digne de moi; du même élan, je reconnais que je suis, moi aussi, indigne du plus misérable des habitants d'une planète proche de Syrax, puisque le savoir et le progrès accumulés en un million d'années nous sépare. La loi impose qu'il n'existe aucune communication entre les planètes, excepté en passant les portes de la mort. J'ai violé la loi dont j'aurais dû assurer l'intégrité. Emportée par mon orgueil de connaisssances et de pouvoir, et par ma ferveur amoureuse, je t'ai fait amener de la Terre à Syrax, et, *par conséquent*, je vais aller pour mon expiation, les portes de la mort franchies, sur une planète de moindre valeur que Syrax. Et tu retourneras sur la Terre. Même alors quatre planètes nous sépareront, et de cette façon nous ne nous reverrons pas pendant des millions d'années.

Elle se leva de son divan, et m'attira plus près d'elle, me confiant avec gravité :

«Et je te charge, Alan, de mener ta vie de manière à ce que, quand ton heure sera venue de franchir le seuil de la mort, tu t'en ailles dans l'espoir et la conviction d'avoir mérité de renaître sur une planète supérieure, une planète par conséquent plus proche de moi. A présent, embrasse-moi, mon bien-aimé, car l'obscurité croît autour de nous, et mon esprit est sur le point de prendre son envol pour son long voyage.»

Et elle m'embrassa, son visage tel un masque tragique, ses yeux grand ouverts et emplis d'une joie fatale, ses magnifiques ailes déployées. Nous demeurâmes ainsi un moment, puis elle retomba sur le canapé, glacée et inerte, ses ailes ployant un peu sous son poids. Les ombres s'étaient densifiées en de vraies ténèbres, et il me semblait qu'elles soupiraient.

Je m'accroupis sur place, effrayé, tentant de me faire le plus petit possible, puis je vis Bargali apparaître à l'entrée. Son visage, d'abord impassible et austère, refléta le désespoir quand il vit le corps de la Reine.

«C'était une grande reine,» proclama-t-il, d'une étrange voix, recueillie et basse. «Elle a vécu sans péché de nombreuses années, mais elle a finalement fauté et en est morte. Convaincue qu'elle n'était plus digne de diriger Syrax, elle a bu le calice de la mort et a rejoint le pays des ombres. Cependant, moi, Bengali, à présent Roi de Syrax, je te déclare, Terrien, qu'elle renaîtra, non pas sur une autre planète inférieure à Syrax, mais au contraire sur une planète supérieure, plus proche et peu éloignée de la Perfection. Car elle était presque parfaite – elle ne fut étourdie qu'un bref moment par le reflet du soleil dans tes cheveux jaunes. Et il te faudra, Terrien, acomplir de grands efforts – et ce pendant une éternité qui te paraîtra ardue et amère – avant que tu puisses mériter la joie et la récompense de rejoindre cette défunte reine dans sa situation élevée...»

Il s'interrompit brusquement, son visage tordu par un spasme de douleur car, lui aussi, il l'adorait.

«Viens,» intima-t-il, et je le suivis. Nous sortîmes sur les pelouses, où une flotte de disques planait à basse altitude, en tournoyant silencieusement. Dans le pavillon qui faisait face aux pelouses, il insista pour m'offrir une coupe de vin, que je bus. Le vin recélait une faible amertume métallique, et je pense que c'est cela qui m'a tué. Je crois que Bargali était résolu à commettre un péché et, à son tour, à mourir pour rejoindre la Reine dans une autre planète. Car, sur Syrax, après avoir commis un péché, ils se suicident sans autre jugement que le leur propre. Aussi, selon moi, Bargali m'empoisonna et, après mon embarquement dans le disque et mon départ de Syrax, se donna la mort.

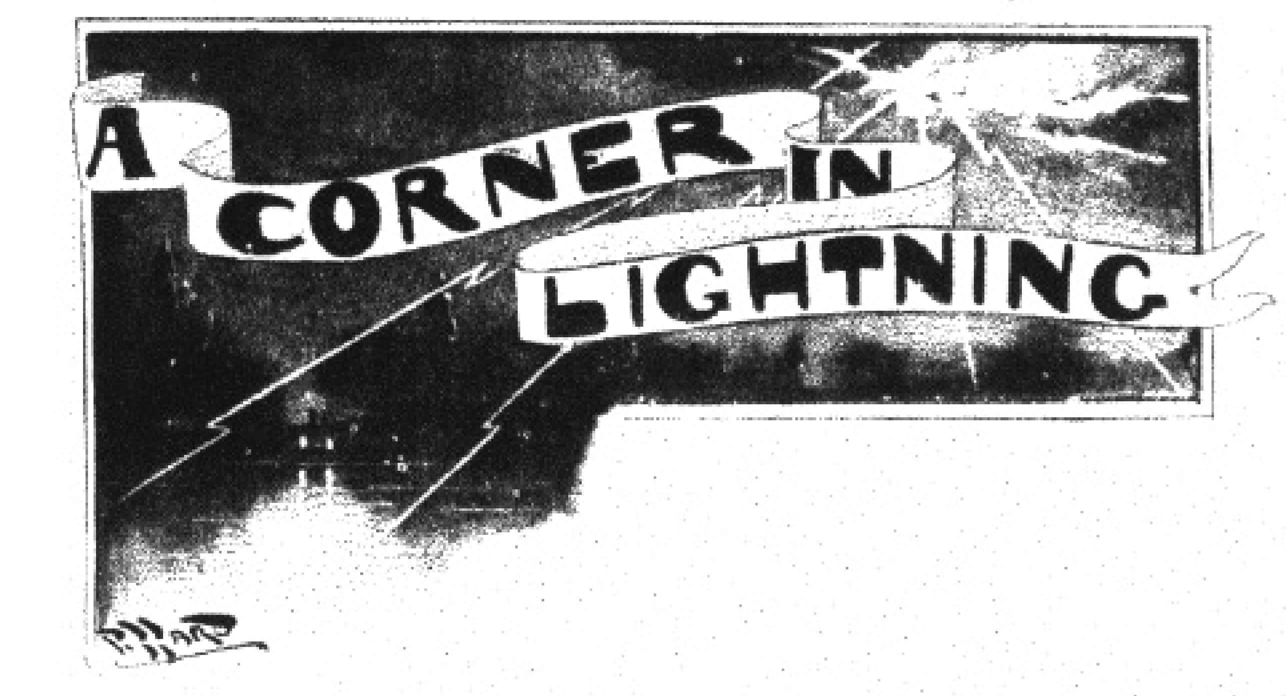
Le voyage de retour à travers l'espace ressembla comme un frère au vol de l'aller. Nous volâmes hors de vue de la Terre pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que nous apercevions Eugene Pope décoller pour ses essais de bombardement. Puis ils me transférèrent sur l'avion de Pope, les disques restant très haut, invisibles du sol. Et ils tuèrent Pope pour que celui-ci ne puisse pas contrevenir à la loi – celle qui interdisait aux gens de Syrax de révéler leur présence – en rapportant ce qu'il avait vu à ses compatriotes. Peut-être aussi était-ce la raison qui avait poussé Bargali à m'empoisonner. Mais le poison n'agit pas assez vite – dans mon cas, il est possible que Bargali ne l'ait pas souhaité, car je savais que le peuple de Syrax pouvait, s'il le souhaitait, rayer l'humanité du nombre des vivants. Je n'ai vu qu'une faible partie des choses étonnantes qu'ils sont capables de réaliser, mais je sais qu'ils possédent des millions d'années d'avance sur nous.

Et je revins chez moi, de retour sur Terre, pour attendre que les portes de la Mort veuillent bien s'ouvrir devant moi.»

ULTIMES NOTES DU DOCTEUR ROBERT HABBERLEY

Trois semaines après avoir prononcé la dernière phrase de sa stupéfiante histoire, Alan Moraine mourut, sans agitation ni douleur, dans son sommeil; si paisiblement, en fait, que je restais plusieurs minutes à le surveiller à son chevet sans m'apercevoir qu'il avait cessé de respirer. Puis, alarmé par ce brusque et significatif silence qui ne ressemble à aucun autre sur Terre, je m'approchai de lui. Il était décédé – et ses lèvres dessinaient un sourire de bonheur et de satisfaction extrêmes. Il semblait que, en mourant, il eût réussi à entr'apercevoir sa reine, et qu'il avait même entendu quelque murmure, ou vu quelque signe d'espoir ou d'encouragement. Que cette histoire soit véridique, ou qu'elle relève de la plus pure chimère, peu m'importe. Il n'y avait certainement pas d'homme moins susceptible d'être sujet aux hallucinations qu'Alan Moraine, et, par dessus tout, plusieurs choses, même si le récit est faux, paraissent inexplicables : ses allées et venues en aéroplane, son absence étrange et prolongée, et enfin l'extraordinaire maladie qui eut raison de lui. A sa mort, son avant-bras droit et tous les doigts de sa main gauche avaient subi l'attaque progressive de cette maladie, qui semblait consister à le transformer en un singulier métal. Je suis heureux de pouvoir dire qu'il n'a souffert physiquement à aucun moment. Mais une telle affection est si nouvelle, si étrange, si inouïe que, d'un point de vue médical, je suis porté à approuver le professeur Hammersley qui, il faut s'en souvenir, avait déclaré qu'elle n'appartenait pas à notre planète. Pour ma part, je crois en l'histoire d'Alan Moraine. Il y a quelque chose de particulièrement réconfortant dans l'idée d'une «promotion» posthume – si le bénéficiaire, de par son comportement, l'a méritée – vers une planète meilleure, et ainsi de suite en franchissant une série d'astres pour arriver finalement à la planète qui constitue la Perfection ou, pour employer un autre terme, le Bonheur. Cela semble nous donner à tous – même au pire d'entre nous – une chance, et, dans mon esprit, prive cet horrible mot, l'«Éternité», d'une grande partie de la terreur qu'il inspire. En l'adaptant à ma guise, j'en conclus qu'aussi longtemps que nous, peuple de la Terre, et des autres Terres suivantes, opterons pour le péché, nous devrons patienter, jusqu'à ce que nous atteignions l'état dans lequel le péché ne paraît ni attractif, ni désirable, et cesse alors d'exister. C'est la principale raison qui m'a poussé à entreprendre la rédaction de l'histoire d'Alan Moraine – et s'il y avait

quelqu'un qui tire le même réconfort de cet enseignement que moi, alors je me sentirais satisfait d'avoir raisonnablement réussi ce qui m'apparaissait être comme un devoir.



UN MONOPOLE FOUDROYANT
(1898)
de George GRIFFITH

PRÉSENTATION : Auteur d'une des plus prolifiques œuvres SF d'avant 1926, George Griffith fut extrêmement populaire en Grande-Bretagne et l'un des rares à concurrencer – sur le plan de la notoriété – H.G. Wells. Certains affirment même qu'il fut le premier écrivain professionnel de Science-Fiction, étant donné que la majorité de ses ouvrages en relève. Et, pourtant, il ne fut traduit qu'une fois en Français, de façon tout à fait confidentielle. Pourquoi ? La réponse est simple : d'une part du fait qu'il n'était pas un romancier très doué (la comparaison avec Wells lui est cruelle), compliquant à loisir des intrigues ridicules, d'autre part parce que son travail jouait typiquement avec les goûts les plus vils du lecteur anglais, comme l'antisémitisme, le chauvinisme ou cette fameuse paranoïa de l'invasion. Résultat, vis-à-vis de Griffith, nous n'avons pas grand chose à regretter.

Mais revenons à l'histoire. De son vrai nom George Chetwynd Griffith-Jones, ce cher George eut une vie et une carrière courtes – né en 1857, mort en 1906 – mais bien remplies. Il fut aussi journaliste et grand voyageur, mais ne trouva la consécration que dans la fiction.

Dès 1893, il profita de l'engouement britannique pour les guerres futures en publiant *The Angel of revolution*, contant l'invasion de l'Angleterre par une coalition Franco-Russe, puis sa délivrance par une organisation anarchiste armée de vaisseaux aériens, laquelle impose sa domination sur le monde. Gros succès ! Une suite paraît dans la foulée (1893/94) avec *Olga Romanoff or the syren of the skies*, plus ambitieuse encore, où, plusieurs générations après, une descendante des Romanoff entre en guerre technologique avec des anarchistes devenus une nouvelle race pacifiste et douée de pouvoirs mentaux, guerre abruptement terminée par l'irruption d'une comète qui ravage en partie la Terre.

A partir de là, les romans vont se succéder. *The Outlaws of the air* (1894/95) décrit une nouvelle guerre high-tech entre une organisation terroriste (maléfique, celle-là) et des «utopiens». *Golden star* (1895), alias *The Romance of the golden star*, commence par la résurrection d'une momie Inca et finit par l'établissement d'un royaume de la même religion au Pérou. *The Great pirate syndicate* (1899) brosse le portrait d'une organisation privée, composée de capitalistes, qui prend le contrôle du monde après avoir déclenché une guerre générale et l'avoir gagnée grâce à son armement futuriste. *Stories of other worlds* (1901), devenu en volume *A honeymoon in space*, sympathique space-opera, apparaît en contraste comme un charmant intermède.

Denver's double (1901) est une faible histoire criminelle de double, dans laquelle le héros a des dons de médium. *The Lake of gold* (1902/03) accumule encore syndicat privé voulant devenir maître du monde, politique-fiction et inventions extraordinaires. *The Words masters* (1903) reprend les mêmes ingrédients, avec une nouvelle défaite de l'alliance franco-russe contre les anglo-saxons et, comme invention, la maîtrise de l'électricité (déjà traitée dans la nouvelle *A corner in lightning*). *A criminal croesus* (1904) traite d'une race perdue souterraine descendant des vikings, perdue doublement d'ailleurs au milieu d'une intrigue scientifico-criminelle touffue et souvent grotesque.

The Stolen submarine (1904), sur fond de guerre russo-japonaise, voit l'affrontement entre deux inventeurs de sous-marins, le savant anglais créant en outre un vaisseau aérien. *A Mayfair magician* (1905) est une ahurissante histoire policière où l'un des criminels possède un pouvoir hypnotique et a inventé une machine transférant les personnalités. *The Mummy and Miss Nitocris – a phantasy of the fourth dimension* (1906) plonge encore plus loin dans l'ineptie, en mêlant dans la plus grande confusion momie égyptienne, réincarnation et quatrième dimension.

Guère plus reluisant, *The Great weather syndicate* (1906) se concentre une nouvelle fois sur la création d'un syndicat, liant un financier et l'inventeur d'un procédé contrôlant les conditions climatiques, qui nargue tant l'Allemagne qu'un autre syndicat voulant déplacer l'axe de la terre. *The World peril of 1910* (1907) mêle une classique guerre technologique, entre la Grande-Bretagne et une alliance Franco-Allemande, et une collision avec une comète évitée grâce à un canon géant (repris de la nouvelle *The Great Crellin comet*). Dernier roman en date, que Griffith dicta en partie sur son lit de mort, *The Lord of labour* (1911) combine une ultime fois guerre future (les Français, pour une fois, sont alliés aux Anglais), organisation commerciale et inventions mirobolantes.

Et on se passera de commentaires sur plusieurs autres romans, tels la

guerre future *Briton or Boer ?* (guerre future en Afrique du Sud, juste avant la vraie, 1897), *The Gold finder* (invention d'un aimant attirant l'or, 1898), *Captain Ishmael* (histoire d'immortel errant, avec une touche de SF, 1901), *The Justice of revenge* (arme extrapolée, 1901), *The Missionary* (1902), *A woman against the world* (histoire de pirates très faiblement conjecturale, 1903), *His better half* (pays imaginaire, 1905), etc…

Mais Griffith fut aussi un nouvelliste, mais à peine moins brouillon. Citons *The Gold plant* (1895) qui associe race perdue et plante mangeuse d'or; *A photograph of the invisible* (1896), sur une utilisation des rayons-X; *A genius for a year* (1896), ou les curieux effets du haschich; *The Great Crellin comet* (1897), où une comète menaçant la Terre est pulvérisée par un obus géant; *A corner in lightning* (1898), ici traduite, et considérée comme la meilleure nouvelle de l'auteur; *Hellville U.S.A.* (1898), à propos de la création d'une colonie pénitentiaire après des réformes sociales en Amérique; *The Conversion of the professor – a tale of the fourth dimension* (1899), où un savant rencontre son alter-ego de la quatrième dimension.

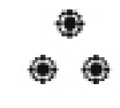
Relevons encore *The Raid of Le Vengeur* (1901), classique guerre franco-britannique, émaillée d'inventions; *The Lost elixir* (1903) démarquage d'un texte de Conan Doyle (*The Ring of Thoth*, traduit en France sous différents titres), reprend les thèmes de la momie égyptienne et de l'immortalité; *From pole to pole* (1904), marqué par la découverte d'un tunnel naturel traversant la Terre de part en part et reliant les deux pôles.

Pour être tout à fait complet, il faut noter que Griffith sévit aussi dans le fantastique (quoique plusieurs titres précédemment cités s'y rattachent aussi), avec des romans comme *Valdar the Oft-Born* (la saga à travers les âges d'un fils d'Odin destiné à connaître de multiples réincarnations, 1895), *The White Witch of Mayfair* (domination hypnotique d'une femme sur un homme, 1902), *The Destined Maid* (dans le final, le «vilain», frappé à mort, se change en squelette, 1908) et *The Sacred Skull* (pouvoirs magiques de bijoux tibétains, 1908).

<u>Bibliographie française</u> :

☛ *A Honeymoon in space* (1901), roman :
⇨ traduit sous le titre *Un voyage de noces dans les étoiles* par Henry

La Flèche, in «La Revue Maurice» en 1902/03, à Genève.



Pour une fois, ils avaient dîné en tête-à-tête, et elle – Mme Phyllis Calvert, mariée depuis un an et demi – se tenait, mi-assise mi-allongée, au creux d'un large et confortable fauteuil, à côté d'un feu flamboyant, de charbon et de bois mêlés, qui brûlait dans l'une des meilleures imitations de cheminée médiévale. Ses pieds – de très jolis petits pieds, fort coquettement chaussés – étaient croisés et reposaient, sur le talon droit, à l'angle du rebord de marbre noir.

Le dîner était terminé. Le service à café et le coffret à liqueurs se trouvaient sur la table, et M. Sidney Calvert, un jeune homme bien bâti, d'à peu près trente ans – avec un visage avenant et bon enfant, qu'un fin observateur aurait trouvé curieusement gâté par une lueur froide au fond des yeux et par la dureté, qui était plus que de la fermeté, que trahissait sa bouche – faisait les cent pas de l'autre côté de la table, tout en fumant une cigarette.

Mme Calvert venait juste de vider sa tasse de café et, alors qu'elle la reposait sur un guéridon à trois pieds tout proche d'elle, elle regarda son mari et lança :

«Vraiment, Sid, je dois dire que je ne vois vraiment pas pourquoi vous devriez le faire. Bien sûr, il s'agit d'un projet merveilleux, mais il est hors de doute que vous, l'un des hommes les plus riches de Londres, pourriez vous en passer. Et je suis convaincue qu'il présente des failles. Que penserions-nous si quelqu'un arrivait à mettre l'atmosphère en bouteille, et à nous faire payer chaque bouffée d'air que nous respirons ? En outre, perturber ainsi, délibérément, le jeu de la Nature peut entraîner de gros risques. Et comment allez-vous vous rendre au pôle, pour construire votre usine ?

«Eh bien,» répondit-il, cessant d'arpenter la pièce un moment, en fixant pensivement le bout incandescent de sa cigarette, «en premier lieu, géographiquement parlant, je dois vous rappeler que le pôle magnétique n'est pas le Pôle Nord. Il correspond à la Terre de Boothia, en Amérique du Nord Britannique, à quelques deux mille cinq cents kilomètres du Pôle Nord. Ensuite, sur le plan des risques, on ne peut bien évidemment réaliser

de grandes choses sans en prendre un certain nombre; pourtant, en l'espèce, je crois que ce seront surtout d'autres personnes qui les encourront.

«Leur risque, comprenez-vous, interviendra quand ils découvriront que les câblogrammes, les téléphones et les télégraphes ne fonctionneront plus et que les machines à vapeur ne pourront fournir assez de lumière électrique – quand, en résumé, toutes les machines utilisant l'électricité n'auront plus aucune valeur et ne pourront plus marcher sans que l'on fasse appel aux services rémunérés de la Companie de Stockage du Pôle Magnétique ou, en en d'autres termes, de ton humble serviteur et des quelques amis qu'il sera heureux de faire participer à une telle affaire. Mais c'est un risque qu'ils peuvent facilement surmonter en acceptant de payer. De plus, je ne vois aucune raison qui nous empêcherait d'améliorer la qualité du produit. «*Notre Foudre Raffinée Extra Spéciale !*» «*Notre Essence de Fluide Électrique Trois Fois Concentrée !*» «*Notre Orage Qualifié Délivré dans les plus brefs délais !*» Quelles splendides publicités, n'est-ce pas ?»

«Ne trouvez-vous pas que vous parlez bien frivolement d'un projet qui pourrait se terminer par la ruine d'une des plus importantes industries en ce monde ?» suggéra-t-elle, en riant malgré elle à l'idée de vendre des orages de la même façon qu'une livre de beurre ou qu'un écheveau de laine.

«Oh, j'ai peur de ne pouvoir discuter avec vous de ce sujet, parce que, voyez-vous, vous continuerez à me regarder en parlant, et c'est injuste. De toute façon, je suis également convaincu qu'il serait absolument impossible de monter une affaire et d'en tirer profit en respectant le Sermon fait sur la Montagne. Mais, tenez, voici une digression qui nous convient tous deux. Il s'agit du professeur, je présume.»

«Dois-je m'en aller ?» demanda-t-elle, en retirant ses pieds du pare-feu.

«Absolument pas, sauf si c'est là votre désir,» répondit-il; «ou à moins que vous ne jugiez les détails scientifiques trop ennuyeux à votre goût.»

«Loin de moi cette idée,» affirma-t-elle. «Le professeur a une façon si charmante de les énoncer et, de surcroît, je désire en connaître le plus possible sur le sujet.»

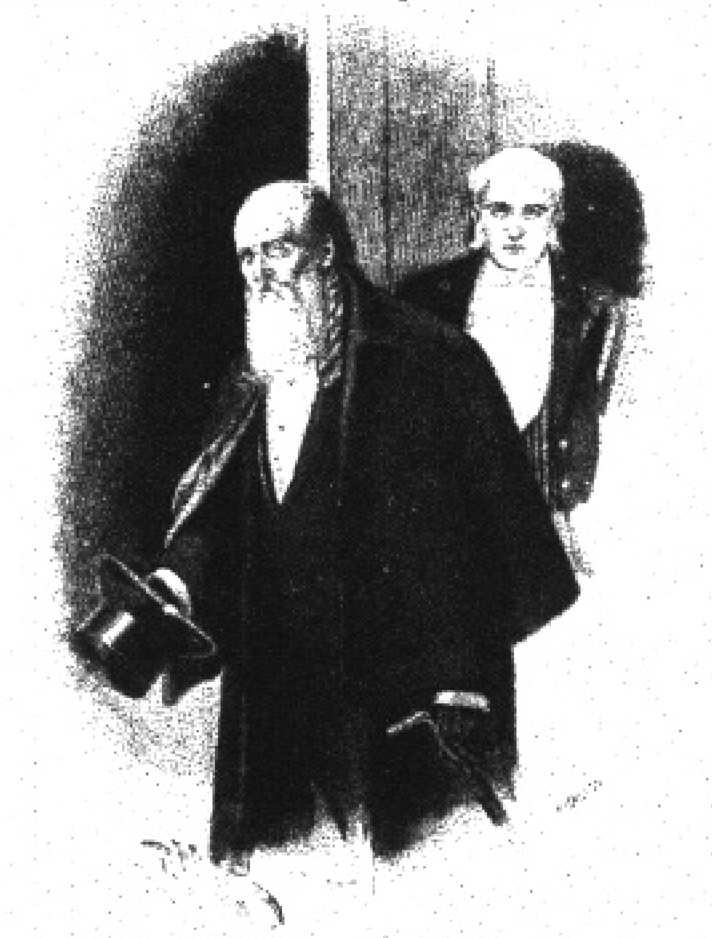
«Le professeur Kenyon, Monsieur.»

«Ah, bonsoir professeur ! Quel dommage que vous n'ayez pu venir

dîner !»

Ils prononcèrent tous deux cela presque en même temps, alors que l'homme de sciences pénétrait dans la pièce.

«Vous arrivez au moment où mon épouse et moi étions justement en train de discuter sur l'éthique de notre projet de stockage,» poursuivit-il. «Avez-vous quelque nouveauté à nous exposer concernant ses aspects pratiques ? J'ai bien peur qu'elle ne l'approuve guère, mais comme elle est très désireuse de connaître à fond ce sujet, j'ai pensé que vous ne verriez aucun inconvénient à ce qu'elle assiste à notre discussion.»


Professor Kenyon.

«Bien au contraire, j'en serai ravi,» répliqua le professeur, «d'autant plus si cela me gagne une sympathisante.»

«Je suis enchanté de vos paroles,» approuva Mme Calvert. «J'estime que ce projet sera très néfaste s'il réussit, et aussi stupide que coûteux s'il échoue.»

«Il n'y a plus rien à ajouter !» s'esclaffa son mari. «Si ce n'est l'opinion impartiale du professeur.»

«Oh, elle sera totalement impartiale, je vous l'assure,» admit-il, en remarquant l'insistance mise sur cet adjectif. «L'éthique de cette entreprise ne m'intéresse en rien, pas plus que ne me concerne sa portée commerciale. Vous m'avez seulement demandé d'étudier les possibilités techniques et les probabilités scientifiques, et je ne désire pas, bien évidemment, m'éloigner de cet objectif.»

Il prit une nouvelle gorgée de café dans la tasse que Mme Calvert lui avait tendue, et continua :

«J'ai eu une longue discussion avec Markovitch cet après-midi, et je

dois avouer que je n'ai jamais rencontré un homme plus ingénieux, ni qui en connaissait davantage sur le magnétisme et l'électricité. Sa théorie, qui tend à affirmer qu'ils sont les manifestations céleste et terrestre de la même force, et que ce qui est communément appelé fluide électrique survient seulement lorsque que tous deux fusionnent, est elle-même un coup de génie, ou du moins le deviendra si la théorie passe le cap de l'expérimentation. Son idée de localiser les usines de stockage au Pôle Magnétique est un autre coup de maître, et je dois reconnaître que, après un examen méticuleux de ses plans, je suis totalement convaincu – hormis deux points sur lesquels j'émets des réserves – de sa capacité à réaliser son objectif.»

«Et quelles sont les réserves en question ? demanda Calvert avec une pointe d'impatience.

«On doit nécessairement faire la première pour tout projet qui n'a jamais subi de tests auaparavant, et particulièrement quand il est aussi gigantesque que celui-ci. La Nature, vous ne l'ignorez pas, a le don de jouer les farces les plus inattendues aux gens qui prennent des libertés avec elle. Au tout dernier moment, à l'instant où vous vous croyez assuré du succès, quelque chose qui ne pouvait manquer d'arriver, selon vous, ne se déroule finalement pas, et vous voilà dans le pétrin. Prévoir de tels événements relève de la plus totale impossibilité, mais vous devez admettre que si une telle chose se produit, elle anéantira votre entreprise au moment même où vous lui aurez consacré la plus grosse part des investissements – en bref, à la fin et non au début.»

«D'accord,» approuva Calvert, «nous prendrons ce risque. «Et quelle est l'autre réserve ?»

«J'allais dire quelque chose sur les frais, titanesques, mais je présume que vous y êtes préparé.»

Calvert acquiesca, et il poursuivit :

«Soit, ce point étant acquis, il me reste à affirmer qu'il peut être extrêmement dangereux – j'entends pour ceux qui vivront sur place et s'en occuperont.»

«Dans ce cas, j'espère bien que vous n'avez pas l'intention d'aller là-bas, Sid,» coupa Mme Calvert, dans un accès d'autorité conjugale.

«Nous en reparlerons plus tard, jeune dame. Il est bien tôt pour s'effrayer de telles possibilités. Eh bien, professeur, qu'alliez-vous dire ? D'autres mises en garde ?»

Le professeur se raidit imperceptiblement en répliquant :

«Oui, c'est une mise en garde, M. Calvert. Le fait est que je me sens obligé de vous dire que vous vous proposez d'interférer très gravement dans la répartition d'une des forces les plus subtiles et les moins connues de la nature, et que les conséquences d'une telle interférence pourraient être désastreuses, non seulement pour les personnes qui y travailleront, mais aussi pour tout l'hémisphère, voire pour la planète entière.

D'un autre côté, pour être honnête, il se peut que seule une perturbation temporaire survienne. Vous pouvez, par exemple, provoquer une série de violents orages, accompagnées de très fortes pluies; ou vous pouvez juguler les orages et les pluies jusqu'à la fin de votre ouvrage. Les deux cas sont possibles et, en même temps, ils peuvent n'arriver ni l'un ni l'autre.»

«Eh bien, je crois l'affaire assez juteuse pour en prendre le risque, professeur,» certifia Calvert, qui était profondément fasciné par la grandeur et l'envergure, pour ne rien dire des ahurissants aspects financiers, du projet. «Je vous sais gré de l'énoncer aussi élégamment et clairement. Sauf événement totalement inattendu, nous allons dès maintenant commencer notre oeuvre. Songez, quel formidable rôle de jouer les Jupiter pour toutes les nations de la Terre, et de leur distribuer avec parcimonie la foudre à tant l'éclair !»

«Je ne veux pas me montrer désagréable,» renchérit Mme Calvert, «mais je dois avouer que j'escompte bien que l'inattendu se produira. Pour commencer, j'estime que toute l'affaire est mauvaise, et je ne serais pas surprise le moins du monde si vous nous détruisiez tous, ou si vous nous foudroyiez, ou même si vous avanciez la date du Jugement Dernier. Je crois que j'irai en Australie pendant que vous mettrez vos plans en pratique.»

Après cette conversation digestive qui se déroula dans la salle à manger du domicile londonien de Sidney Calvert, un peu plus d'un an passa. Pendant ce temps, les préparatifs avaient été promptement mais secrètement accomplis. De nombreux bateaux – chargés de machines, d'essence, de provisions, et de centaines de manoeuvres et de mécaniciens – avaient traversé l'Atlantique, et étaient revenus sur lest, avec un équipage minimal. M. Calvert en personne avait disparu puis réapparu à deux ou trois reprises, et, à son retour, il n'avait ni confirmé ni infirmé les

multiples rumeurs qui couraient de plus en plus dans la City et dans la presse.

Certains avançaient qu'il s'agissait d'une expédition vers le pôle, et que les machines consistaient, en partie, en brises-glaces améliorés et traîneaux à vapeur tout récemment inventés, qui devaient attaquer les blocs de glace à la façon des béliers, et se frayer ainsi, peu à peu, un chemin jusqu'au pôle. A ces petits détails, d'autres rajoutaient des machines volantes et des dirigeables. D'autres encore affirmèrent qu'il s'agissait de tracer le passage Nord-Ouest et de conserver toute l'année un chemin navigable de la Baie d'Hudson jusqu'au Pacifique. D'autres, toujours, quelque peu moins imaginatifs, croyaient fermement à l'érection d'un grand observatoire astronomique et météorologique à l'endroit le plus proche possible du pôle, dont l'un des objectifs serait de déterminer la nature réelle de l'aurore boréale et de la lumière zodiacale.

Ce fut cette dernière hypothèse que M. Calvert privilégia, pour autant que l'on pût dire qu'il en ait privilégié une. Cette imprécision, et en même temps cette aura d'honorabilité, à propos d'une grande expédition scientifique, lui permettaient d'accréditer les rumeurs sans pour autant s'engager en rien, mais ses précautions avaient été si bien prises que pas le moindre soupçon sur le but réel de l'expédition à la Terre de Boothia n'avait filtré hors du petit cercle d'initiés.

Jusque là, tout s'était déroulé comme Orloff Markovitch – le Russe Polonais à l'extraordinaire génie duquel on devait la conception et la mise au point du gigantesque projet – l'avait espéré et prévu. Lui-même avait le contrôle total de l'ouvrage, unique et onéreux, qui s'était élevé sous sa constante supervision, en ce lieu aussi isolé que désolé, dans le Grand Nord, là où l'aiguille magnétique pointe en plein sur le centre de la planète.

Le professeur Kenyon avait rendu visite aux Calvert, à deux reprises, une fois au commencement des travaux et une autre peu avant leur achèvement. Jusque là, pas le moindre ennui, ni le plus petit incident n'étaient survenus, et rien d'anormal n'avait été remarqué quant aux phénomènes électriques terrestres, sauf une fréquence accrue et inhabituelle des aurores boréales, et une curieuse diminution dans la déviation produite sur la boussole marine. Néanmoins, le professeur avait courtoisement mais fermement refusé de rester jusqu'à la mise en marche du gigantesque dispositif, tandis que Calvert, avec une répugnance très

marquée, avait fini par céder aux prières de sa femme, et était revenu en Angleterre environ un mois avant le début de la première expérience.

Le vingt mars, qui était le jour fixé pour le commencement des opérations, arriva et se déroula – à l'intense soulagement de Mme Calvert – sans que rien ne sortît de l'ordinaire. Quoiqu'elle fût consciente que son mari avait englouti cent mille livres, elle ne put s'empêcher de ressentir un frisson de satisfaction à l'idée que Markovitch avait tenté l'expérience... et avait échoué !

Elle savait que la puissante Companie Calvert, que l'on pouvait pratiquement identifier à son époux, pouvait très bien se le permettre, et elle n'aurait pas regretté la perte du triple de cette somme pourvu que la Nature soit autorisée à disposer de ses forces électriques selon son gré. Quant à son mari, il vaquait comme d'habitude à ses affaires, se trahissant seulement par de légers signes d'excitation et d'impatience réprimées de temps à autres, au fur et à mesure que les semaines s'écoulaient sans que rien n'arrivât.

Elle n'avait pas exécuté sa menace de se replier en Australie. Cependant, elle avait échappé aux rigueurs du printemps anglais en résidant dans une villa près de Nice, où elle attendait l'arrivée de son second bébé, un événement qu'elle avait trouvé très commode pour persuader son époux de fuir le Pôle Magnétique. Calvert, de son côté, était si accaparé par ce que l'on pourrait nommer les détails domestiques du projet qu'il devait passer le plus clair de son temps à Londres et ne faisait que de rares visites à Nice.

Il se trouva que Mademoiselle Calvert fit son apparition quelques jours avant la date prévue, et donc pendant que son père était encore à Londres. Sa mère fit naturellement envoyer un télégramme par sa femme de chambre, pour l'informer de l'événement et lui demander de revenir sur le champ. Une demi-heure plus tard, la domestique fut de retour, le formulaire à la main, porteuse de l'annonce suivante : le bureau des télégraphes informait que, en raison d'un accident extraordinaire, les fils avaient cessé de fonctionner correctement et qu'aucun message ne pouvait plus être transmis.

Dans l'extase de sa nouvelle maternité, Kate Calvert avait totalement oublié le grand projet de stockage, aussi renvoya-t-elle sa femme de chambre pour qu'elle demandât que le message fût envoyé dès que possible. Deux heures plus tard, elle l'y délégua encore pour savoir s'il

était parti, et on lui répondit que les fils avaient cessé complètement de fonctionner et que toute communication, télégraphique ou téléphonique, était pour le moment impossible.

Elle éprouva alors une peur terrible. Malgré tout, l'expérience avait réussi, et les mystérieuses machines de Markovitch avaient, durant tout ce temps, absorbé le fluide électrique de la planète entière, avant de le stocker dans les immenses accumulateurs; fluide qui ne serait restitué que contre monnaie sonnante et trébuchante par le trust contrôlé par son mari ! Elle était toufefois une petite femme raisonnable, et, une fois le premier choc passé, pour l'amour de son bébé, elle s'employa à chasser cette crainte de son esprit, du moins jusqu'à ce que son époux revînt. Il serait auprès d'elle dans un jour ou deux, et il s'agissait peut-être, après tout, de quelque événement singulier mais parfaitement naturel, dont la Nature elle-même effacerait les conséquences en quelques heures.

Quand, cette nuit-là, l'obscurité tomba et que les lumières électriques furent allumées, on remarqua qu'elles donnaient une clarté diffuse et vacillante. Les moteurs furent lancés à pleine puissance, et les lignes furent méticuleusement examinées. Rien de défectueux ne put y être découvert, mais les lumières refusèrent de se comporter comme d'habitude, et, caractérisque la plus frappante du phénomène, la même chose se produisit dans toutes les villes éclairées à l'électricité de l'hémisphère nord.

A minuit, de même, les communications télégraphiques et téléphoniques au nord de l'équateur avaient pratiquement cessé, et les électriciens, d'Europe comme d'Amérique, avouaient leur impuissance quant à la raison de ce désastre sans précédent, désastre bientôt effectif si les forces qui semblaient en suspension ne reprenaient pas leur activité de leur propre chef. Le lendemain au matin, pour tout ce qui concernait les merveilles de la science électrique, le monde semblait avoir régressé d'un siècle.

Les gens commencèrent alors à réaliser l'ampleur de la catastrophe qui s'était abattue. L'humanité civilisée avait été subitement privée des services d'une esclave docile qui s'était révélée indispensable.

Mais quelque chose d'encore plus grave restait à venir. Des observateurs, dans différents endroits de l'hémisphère, se souvinrent qu'aucun orage n'avait éclaté depuis plusieurs semaines. Même les régions les plus propices à ces phénomènes n'en avaient subi aucun. En outre, une très importante sécheresse régnait, presque omniprésente. Une étrange

maladie, qui débutait par une lassitude physique et une déprime psychologique, bafouant les connaissances des sommités mondiales de la médecine, se manifestait partout et prenait rapidement les proportions d'une gigantesque épidémie.

Sur le plan matériel, les métaux, observa-t-on, furent touchés par le même mal incompréhensible. Les machines de toutes sortes se «grippèrent», pour employer une expression technique, et refusèrent résolument de fonctionner; les forges et les fonderies, où que ce fût, s'arrêtèrent, pour la simple raison que les métaux semblaient avoir perdu leurs meilleures propriétés, et ne pouvaient plus être utilisés comme par le passé. Les accidents ferroviaires et maritimes devenaient monnaie courante, car les métaux et les roues de transmission, les tiges des pistons et les arbres des hélices souffraient d'une inexplicable fragilité, qui ne commença à être intelligible qu'au moment où fut découverte la quasi-disparition des propriétés électriques que possédaient auparavant le fer et le métal.

Jusque là, la détermination de Calvert d'amasser une fortune en usurpant une des fonctions de la Nature n'avait pas fléchi. Pour lui, les calamités dont il avait – il faut l'avouer – délibérément accablé le monde ne représentaient que des arguments pour le succès de son prodigieux projet. Elles apportaient des preuves concrètes – ou qui le seraient bientôt – que le Trust Calvert de Stockage contrôlait réellement l'électricité de l'hémisphère nord. On ne recevait plus de nouvelles du sud, sinon celle que les cables avaient cessé de fonctionner.

Par conséquent, dès qu'il aurait démontré sa capacité à rétablir une situation normale, il était évident que le monde devrait se soumettre à ses exigences financières sous peine de voir son approvisionnement coupé à nouveau.

Cela se passait fin mai. Le premier juin, selon les accords, Markovitch arrêterait ses moteurs et laisserait l'énorme accumulation de fluide électrique, stockée dans ses batteries, regagner ses canaux habituels. Le Trust répandrait alors ses tracts, édictant les règles selon lesquelles les nations auraient la permission de profiter de ce don de la Nature, dont le caractère inestimable avait été amplement prouvé par l'aptitude du trust à se l'accaparer.

Le soir du vingt-cinq mai, assis dans son somptueux bureau de Victoria Street, Calvert rédigeait, sous la lumière d'une douzaine de

bougies fichées sur un candélabre d'argent. Il venait de finir une lettre adressée à sa femme, lui demandant de garder la tête froide et de ne rien craindre, et lui expliquant que l'expérience se terminerait dans quelques jours, que la situation redeviendrait ce qu'elle était auparavant et qu'elle serait avant peu l'épouse d'un homme dont la fortune dépasserait le total de celles de tous les autres millionnaires du monde.

Au moment où il insérait la lettre dans l'enveloppe, on frappa à la porte et le professeur Kenyon fut annoncé. Calvert l'accueillit sans aucune cordialité, car il avait à demi deviné la requête que celui-ci était venu déposer. Récemment, ils avaient eu deux ou trois discussions assez agitées et Calvert sut, avant même que le professeur n'eût ouvert la bouche, qu'il était venu pour lui apprendre qu'il allait mettre à exécution la menace faite quelques jours auparavant. Et le professeur le lui dit en quelques mots, aussi sèchement que posément.

«Inutile d'user votre salive, professeur,» rétorqua-t-il, vous savez pertinemment que je suis impuissant, autant que vous l'êtes. Je n'ai aucun moyen de communiquer avec Markovitch, et l'entreprise ne peut être arrêtée avant la date prévue.»

«Mais vous étiez averti, Monsieur !» le coupa le professeur avec feu. «Vous étiez averti, et quand vous en avez vu les conséquences, vous auriez pu stopper le projet. Je souhaiterais n'avoir jamais participé à cette affaire infernale, oui, infernale, voilà ce qu'elle est. Qui êtes-vous pour usurper une des fonctions du Tout-Puissant, puisque c'est bien de cela dont il est question ? J'ai conservé votre criminel secret trop longtemps, cela suffit. Vous vous êtes institué l'ennemi de la Société, et la Société a encore le pouvoir de vous affronter...»

«Mon cher professeur, vous radotez, et vous le savez parfaitement !» l'interrompit Calvert avec un geste méprisant. «Si la Société m'emprisonnait, elle devrait vivre sans électricité jusqu'à ce qu'elle me libère. Si elle me pendait, elle n'en aurait plus, sauf en satisfaisant aux exigences de Markovitch, qui seraient supérieures aux miennes. Aussi pouvez-vous conter votre histoire à votre gré. En attendant, vous m'excuserez si je dois vous rappelez que mon emploi du temps est plutôt chargé.»

Au moment où le professeur se préparait à prendre congé, la porte s'ouvrit et un garçon de courses apporta une enveloppe fortement bordée de noir. Les lèvres de Calvert blanchirent et c'est d'une main tremblante

qu'il la prit, puis l'ouvrit. La lettre était de la main de sa femme, et déjà vieille de cinq jours car la plus grande partie du voyage avait été effectuée à cheval. Il la lut d'un regard fixe, puis l'enfuit dans sa poche en la froissant et se rua sur le téléphone. Avec rage, il sonna, puis recula en lançant un juron, se souvenant qu'il avait rendu l'appareil inutilisable. La sonnerie fit rapidement venir un employé.

«Appelez-moi un fiacre sur le champ,» exigea-t-il, criant presque, et l'employé disparut.

«Que se passe-t-il ? Où allez-vous ?» demanda le professeur.

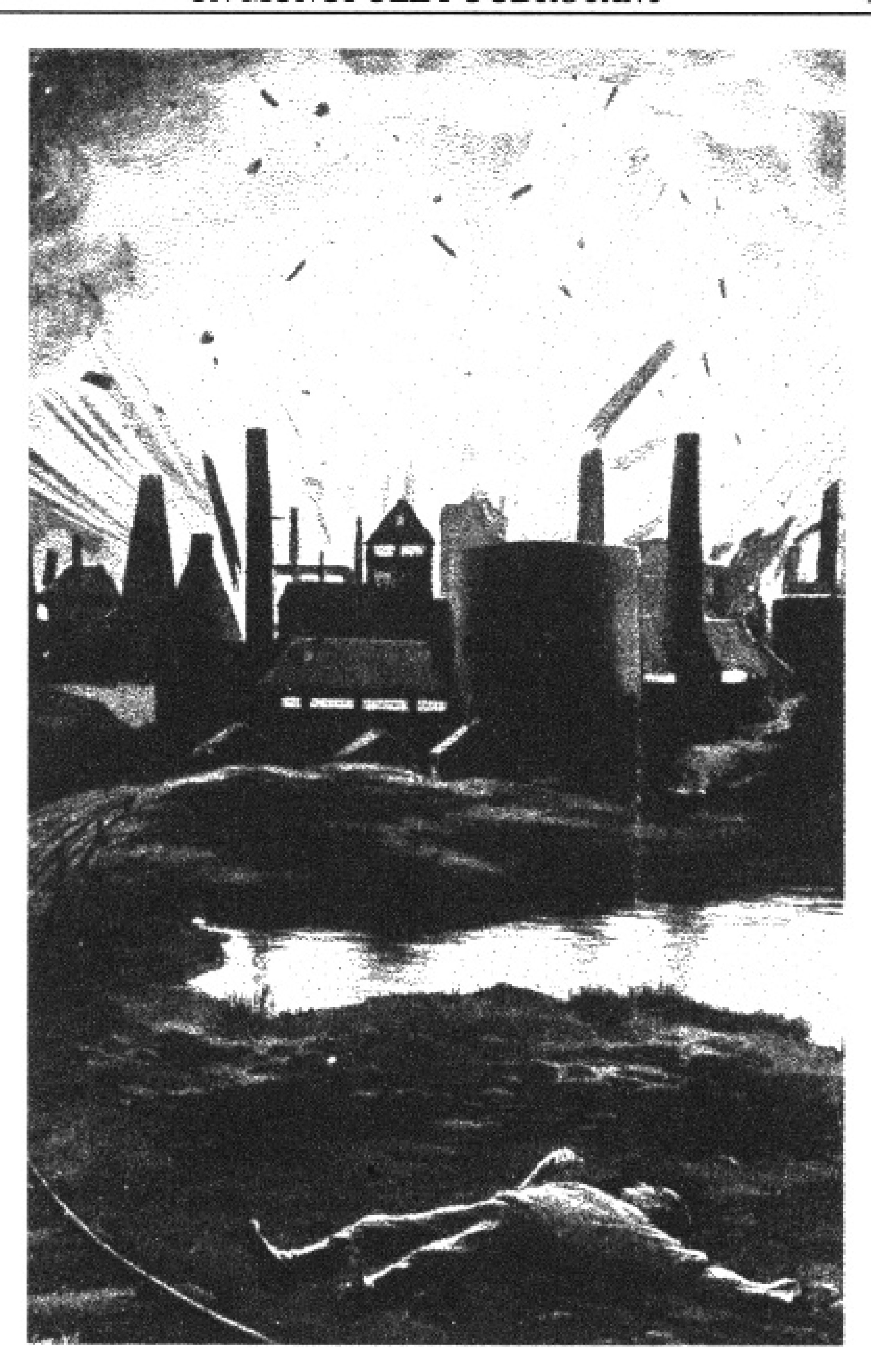
«Ce qui se passe ? Lisez cela !» répliqua-t-il, lui fourrant la lettre froissée dans la main. «Ma petite fille est morte – morte de cette maudite maladie dont, comme vous le disiez si justement, j'ai accablé le monde, et ma femme est elle aussi touchée, peut-être même morte au moment où nous parlons. Cette lettre date de cinq jours. Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Que puis-je faire ? Je donnerais cinquante mille livres pour expédier un télégramme à Markovitch. Qu'ils soient maudits, lui et son infernal projet ! Si elle meurt, je vais à la Terre de Boothia et je le tue ! Hé ! Qu'est-ce ce que c'est que ça ! De la foudre... par Dieu... et du tonnerre !»

Alors qu'il parlait un éclair, tel que le ciel londonien n'en avait jamais vu, embrasa les ténèbres en un énorme torrent de feu dentelé, et un coup de tonnerre, d'une puissance sonore tout aussi inconnue à Londres, fit trembler chaque édifice de la ville jusqu'à ses fondations. D'autres suivirent, en succession rapide, et, toute la nuit et le jour suivant, le tumulte continua, comme d'ailleurs – on le découvrit plus tard – sur presque tout l'hémiphère septentrional, un orage tel que le monde n'en avait jamais connu et n'en connaîtrait plus jamais.

A sa suite s'abattirent des ouragans, des cyclones et des pluies diluviennes; et quand, après s'être déchaîné pendant presque vingt-quatre heures, il cessa enfin de bouleverser l'atmosphère et passa lentement du fracas au silence, la première constatation qui résulta du chaos et de la désolation fut que les conditions électriques habituelles avaient été rétablies – après quoi l'humanité se mit à réparer les dégâts causés par le cataclysme et reprit ses occupations coutumières.

L'épidémie s'éteignit instantanément et Mme Calvert ne mourut point. A peine six mois plus tard, une loque humaine aux cheveux blancs se traîna jusqu'au bureau de son mari et déclara d'un mince filet de voix :

«Ne me reconnaissez-vous pas, M. Calvert ? Je suis Markovitch, ou



ce qu'il en reste.»

«Bonté divine, c'est bien vous !» s'exclama Calvert. «Que vous est-il

arrivé ? Asseyez-vous et racontez-moi toute l'histoire.»

«Ce ne sera pas très long à raconter,» avoua Markovitch, d'une voix fluette et chevrotante, en s'asseyant. «Pas très long, mais pitoyable. Pour commencer, tout fonctionna bien, réussissant exactement comme je l'avais prévu, et puis, quatre jours – d'après mon souvenir – avant que nous arrêtions l'expérience, cela arriva.»

«Qu'est-ce qui arriva ?»

«Je l'ignore. Nous avons dû aller trop loin, ou bien, de quelque manière, une décharge accidentelle s'est produite. Tout ce qui était fait en métal a fondu comme suif. Les hommes travaillant dans les usines ont tous été tués instantanément, réduits en cendres. J'en étais alors éloigné, avec quelques autres personnes, de sept ou huit kilomètres, occupé à chasser des phoques. Nous nous sommes écroulés, totalement inconscients. Quand j'ai repris mes sens, j'étais le seul survivant. Oui, M. Calvert, je suis le seul homme qui ait réchappé de Boothia. Les usines avaient disparu. Il ne reste que quelques amas de métal fondu sur la glace. Je ne sais pas ce qui s'est passé par la suite. Je dois être devenu fou. Les conditions étaient suffisantes pour rendre un homme fou, comprenez-vous. Mais des Indiens et des Esquimaux, qui avaient l'habitude de commercer avec moi, me trouvèrent en train d'errer, d'après ce qu'ils me dirent, crevant de faim et délirant, et ils me ramenèrent vers la côte. Là, je m'y suis rétabli, puis je me suis embarqué à bord d'un baleinier et suis rentré au pays. Voilà toute l'histoire. Absolument horrible, non ?»

Puis il plongea son visage dans ses mains tremblotantes, et Calbert vit des larmes ruisseler d'entre ses doigts. Puis il chancela vers l'arrière, et, tout d'un coup, son corps glissa doucement du siège pour s'affaler sur le sol. Quand Calvert tenta de le relever, il était mort. Par conséquent, le secret de la Grande Expérience, aux yeux du monde, ne filtra jamais des murs de la douillette salle à manger de M. Sidney Calvert.

L'HORLOGE QUI RECULAIT
(1881)
d'Edward Page MITCHELL

PRÉSENTATION : Ce journaliste, né en 1852 et mort en 1927, fit presque toute sa carrière au quotidien new-Yorkais «The Sun», où il entra en 1875 et dont il fut le rédacteur en chef de 1903 à 1920. Mais, bien plus que comme homme de Presse, la postérité aurait dû le reconnaître comme un grand pionnier de la SF américaine, et il n'en fut rien. Il a fallu le travail du chercheur et critique Sam Moskowitz pour que cet auteur soit exhumé du néant littéraire, à l'instar de Robert Duncan Milne, grâce à un précieux recueil baptisé *The Crystal man* (1973), dont la préface octroie à Mitchell le titre de «géant perdu de la Science-Fiction américaine», ce qu'il mérite amplement, vous le verrez.

Moskowitz s'insurge de cette méconnaissance historique, et fait la liste de ses trouvailles littéraires. Mitchell écrivit : la première histoire à utiliser une théorie crédible pour un voyage à une vitesse supérieure à celle de la lumière, en 1874; le premier récit de machine à voyager dans le temps, en 1881 (sept ans avant la première version du roman de Wells, *The Chronic argonauts*, inédite en Français); le premier texte traitant d'un cerveau électronique placé dans un crâne humain, en 1879; et d'autres encore sur la transmission de la matière, l'invisibilité expliquée scientifiquement, la cryogénie, l'enfance surdouée, etc... Aussi l'historien explique-t-il en partie cet «oubli» par le fait que les récits de Mitchell furent publiés presque tous anonymement, et ce dans un quotidien; circonstance aggravante, son œuvre n'est constituée que de nouvelles...

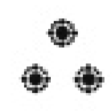
Mitchell fut marqué par l'étrange dès son enfance, l'anecdote suivante vous le prouvera. Voyageant en train, l'étudiant qu'il était reçut dans un œil une escarbille, qui le brûla gravement. La médecine crut l'œil perdu, mais au contraire ce dernier guérit rapidement, alors que, par réaction, l'autre œil, intact, devint aveugle et dut être retiré !

Dans sa toute première histoire, *The Tachypomp*, un mathématicien de génie invente un moyen d'atteindre une vitesse infinie; Mitchell l'envoya à un mensuel qui la fit publier peu après, en mars 1874. Parallèlement, il travailla dans divers journaux, et entra au «Sun» en 1875, auquel il avait déjà vendu quelques récits, comme *The Story of the deluge* la même année (une pochade sur la découverte de vestiges provenant de l'arche de Noé).

Profitant du succès des traductions de Jules Verne en Amérique, il continua à écrire selon ses goûts. Suivirent, en ce qui concerne la SF, *The Soul spectroscope* en 1875 (un détecteur de personnalité); *The Inside of the Earth* en 1876 (discussion sur la théorie de la Terre creuse); *The man without a body* en 1877 (transmission de matière); *The Facts in the Ratcliff case* en 1879 (pouvoir mortel); *The Ablest man in the world* en 1879 (intelligence artificielle placée dans la tête d'un homme); *The Senator's daughter*, encore en 1879 (cryogénie, anticipation et victoire du péril jaune); *The Professor's experiment* en 1880 (modification des convictions par intervention chirurgicale); *Our war with Monaco* en 1880 (farce à propos d'une menace de guerre sur Monaco); *The Crystal man* en 1881 (homme rendu invisible par des moyens scientifiques); *The Clock that went backwards* en 1881 (voyage temporel); *The Balloon tree* en 1883 (végétal volant et intelligent) et *Old Squids and Little Speller* en 1885 (enfant mentalement surdoué).

Il arrêta là sa carrière d'écrivain de science-fiction. Et sa carrière littéraire tout court se termina en janvier 1886, avec la nouvelle fantastique *The Shadow on the Fancher twins*. Son travail de rédacteur, dont les responsabilités n'avait cessé de s'accroître – il était devenu peu à peu le patron du plus gros quotidien américain – semble lui avoir interdit de continuer son œuvre. Décision extrêmement dommageable pour la SF, mais aussi pour le Fantastique, dont je vous détaillerai sa contribution à une autre occasion. Après avoir pris sa retraite, il mourut, retiré du monde, en 1927.

La série de recueils dont vous tenez le premier exemplaire servira, je l'espère, au fil de différentes nouvelles, à faire connaître au public francophone un écrivain injustement oublié, sinon inconnu.



Face à la maison de ma grand-tante Gertrude, une rangée de peupliers de Lombardie longeait la berge de la rivière Sheepscot. D'aspect, ma tante

ressemblait de façon surprenante à ces arbres. Elle présentait cet air d'anémie incurable qui les distingue des autres espèces à l'allure plus robuste. Elle était grande, d'apparence austère et extrêmement mince. Ses vêtements moulaient son corps. Je suis certain que si les dieux lui avaient infligé le destin de Daphné, elle n'aurait pas déparé cette sinistre rangée, devenant un peuplier aussi mélancolique que ses congénères.

Certains de mes plus anciens souvenirs ont trait à cette vénérable parente. Vivante comme morte, elle tient une place importante dans les événements que je vais relater : événements qui, j'en suis convaincu, n'ont jamais eu leurs pareils dans l'histoire de l'humanité.

Au cours de nos visites régulières – dictées par le devoir – chez tante Gertrude, dans le Maine, mon cousin Harry et moi avions l'habitude de faire des conjectures sur son âge. Avait-elle soixante ou cent-vingt ans ? Nous n'avions aucune information précise; les deux hypothèses paraissaient aussi vraisemblables l'une que l'autre. La vieille dame était entourée de vieilleries. Elle semblait vivre entièrement dans le passé. Dans ses brefs moments d'expansion, à sa seconde tasse de thé, ou sur la place que les peupliers striaient de leurs minces ombres pointées vers l'est, elle nous racontait des histoires à propos de ses ancêtres présumés. Je dis bien présumés, car nous n'avons jamais cru tout à fait qu'elle avait des ancêtres.

Une généalogie est chose stupide. Voici Tante Gertrude, réduite à sa plus simple expression :

Son arrière-arrière-grand-mère (1599-1642), originaire de Hollande, s'était mariée à un réfugié Puritain, et voyagea de Leyde à Plymouth sur le navire *Ann* en l'an de grâce 1632. Cette «mère Pélerine» avait une fille, l'arrière-grand-mère de Tante Gertrude (1640-1718). Elle se rendit dans le district oriental du Massachusetts au début du dix-huitième siècle, et fut capturée par les indiens durant les guerres Penobscot. Sa fille (1680-1776) vécut assez pour voir ces colonies devenir libres et indépendantes, et contribua à la population de la république à venir en mettant au monde dix-neuf robustes garçons et belles filles. Une de ces dernières (1735-1802) épousa un capitaine du Wiscasset, s'occupant de commerce avec les Indes occidentales, avec lequel elle navigua. Elle connut deux naufrages en mer – l'un sur ce qui est maintenant l'île Seguin, l'autre au San Salvador. Ce fut au San Salvador que naquit Tante Gertrude.

Nous avions fini par être dégoûtés d'entendre cette histoire familiale. Peut-être était-ce la répétition sempiternelle et la persistance inexorable avec lesquelles ces dates pénétraient nos jeunes oreilles qui nous rendaient sceptiques. Comme je l'ai dit, nous faisions très peu de cas des ancêtres de Tante Gertrude. Ils paraissaient hautement improbables. A notre avis, les arrières grands-mères, les grands-mères et toute la clique relevaient de la plus pure invention, et Tante Gertrude en personne jouait le rôle principal dans toutes les aventures qu'elle leur attribuait, ayant survécu au long de tous ces siècles alors que des générations de contemporains connaissaient le destin de tout être mortel.

Dans la maison ,une grande horloge hollandaise trônait sur le premier palier de l'escalier à angle droit. Sa caisse atteignait plus de deux mètres quarante de haut, et était constituée d'un bois rouge sombre, différent de l'acajou, avec de curieuses incrustations d'argent. Meuble peu commun que celui-là. Un siècle auparavant, dans la ville de Brunswick prospérait un horloger du nom de Cary, artisan aussi travailleur que compétent. Rares étaient les maisons aisées, sur cette partie de la côte, qui ne possédaient pas une pendule signée Cary. Mais l'horloge de tante Gertrude avait marqué les heures et les minutes pendant deux bons siècles avant que ne fût né l'artisan de Brunswick. Elle fonctionnait quand Guillaume le taciturne ouvrit les digues pour délivrer Leyde. Le nom de son constructeur, Jan Lipperdam, et la date, 1572, étaient encore lisibles, en lettres et en chiffres larges et noirs, en travers du cadran. Les chefs-d'œuvre de Cary paraissaient vulgaires et neufs à côté de cette vieille aristocrate. La joviale lune hollandaise, créée pour indiquer les différentes phases au-dessus d'un paysage de moulins à vent et de polders, était ingénieusement peinte. Une main experte avait sculpté un ornement macabre à son sommet, une tête de mort transpercée par une épée à double tranchant. Comme toutes les horloges du seizième siècle, elle ne possédait pas de balancier. Un ,simple échappement Van Wyck commandait la descente des poids jusqu'au fond de la grande caisse.

Mais ces poids ne bougeaient jamais. Année après année, quand Harry et moi revenions dans le Maine, nous trouvions les aiguilles pointant sur trois heures et quart, tout comme nous les avions vues dès la première fois. La grosse lune se tenait perpétuellement dans le troisième quartier, aussi immobile que la tête de mort qui la surplombait. Un mystère planait sur le mouvement réduit au silence et sur les aiguilles figées. Tante Gertrude nous avait raconté que les rouages n'avaient plus jamais assuré

leur fonction depuis qu'un éclair avait frappé l'horloge; elle nous montra un trou noir sur le côté de la caisse, près du sommet, assorti d'une fissure béante qui descendait sur plus d'un mètre. Cette explication ne réussit pas à nous satisfaire. Elle ne tenait pas compte de la brusquerie de son refus quand nous lui proposâmes de faire venir l'horloger du village, ou de sa singulière nervosité quand elle découvrit Harry sur un escabeau, une clé qu'il avait empruntée à la main, désireux de sortir l'horloge de son état d'animation suspendue.

Une nuit du mois d'août, alors que l'enfance n'était déjà plus qu'un souvenir, je fus réveillé par un bruit dans le couloir. Je secouai mon cousin. «Il y a quelqu'un dans la maison,» lui murmurai-je.

Nous sortîmes furtivement de notre chambre et empruntâmes les escaliers. Une faible lumière parvenait d'en-dessous. Nous retînmes notre respiration et descendîmes silencieusement jusqu'au second palier. Harry étreignit mon bras. Il me désigna quelque chose, au-delà de la rampe, et en même temps m'attira en arrière pour nous fondre dans l'ombre.

Nous assistâmes à un étrange spectacle.

Tante Gertrude se tenait sur une chaise, en face de la vieille horloge, aussi spectrale, vêtue d'une chemise et d'un bonnet de nuit tout blancs, qu'un des peupliers recouvert de neige. Le plancher craqua légèrement sous nos pieds. Elle se retourna brusquement, scrutant les ténèbres avec intensité, tout en levant très haut une bougie dans notre direction, si bien que la lumière éclaira visiblement son visage pâle. Elle semblait plus vieille de plusieurs années qu'au moment où je lui avais souhaité une bonne nuit. Durant quelques minutes, elle demeura immobile, à l'exception de sa main qui tremblait en brandissant la bougie. Puis, à l'évidence rassurée, elle posa la lumière sur une étagère et revint à l'horloge.

Nous vîmes alors la vieille dame prendre une clé derrière le cadran et se mettre à remonter les poids. Nous pouvions entendre sa respiration, rapide et brève. Elle appuya une main de chaque côté de la caisse et tint son visage près du cadran, comme si elle le soumettait à un examen aussi minutieux qu'angoissé. Elle garda un long moment cette attitude. Nous l'entendîmes pousser un soupir de soulagement, et elle se tourna à moitié vers nous quelques instants. Je n'oublierai jamais l'expression de joie délirante qui transfigurait alors ses traits.

Les aiguilles de l'horloge remuaient; elle se déplaçaient dans le sens

inverse !

Tante Gertrude enlaça l'horloge de ses bras et pressa contre elle sa joue flétrie. Elle l'embrassa à plusieurs reprises. Elle la caressa longuement, comme si le meuble avait été une chose vivante et adorée. Elle la câlina et lui parla, avec des mots qui, si nous pûmes les entendre, restèrent incompréhensibles. Les aiguilles continuaient à reculer.

Puis elle recula avec un cri subit. L'horloge s'était arrêtée. Nous vîmes son grand corps vaciller un instant sur la chaise. Elle déploya les bras dans un geste convulsif de terreur et de désespoir, remit brutalement l'aiguille des minutes à sa place initiale – trois heures et quart – et chuta lourdement sur le sol.

II.

Le testament de Tante Gertrude me laissa ses titres bancaires, ses biens immobiliers et ses obligations du chemin de fer, et attribua l'horloge à Harry. A l'époque, nous estimâmes le partage des plus injustes, d'autant plus surprenant que mon cousin avait toujours semblé être le favori. Mi-sérieux mi amusés, nous procédâmes à un examen méticuleux de l'antique pièce d'horlogerie, auscultant la caisse de bois à la recherche de tiroirs secrets, et sondant même les rouages peu complexes avec une aiguille à tricoter, pour s'assurer que notre fantasque parente n'y avait pas caché quelque codicille ou tout autre document modifiant ses volontés. Mais nous ne découvrîmes rien du tout.

Des dispositions testamentaires avaient été prises pour financer notre éducation à l'Université de Leyde. Nous quittâmes l'école militaire, dans laquelle nous avions appris un peu de théorie militaire et beaucoup d'autres choses, et embarquâmes sans retard. L'horloge nous suivit. Quelques mois plus tard, elle occupait l'angle d'une pièce dans la Breede Straat.

Le fruit de l'ingéniosité de Jan Lipperdam, revenu ainsi à son air natal, continuait à indiquer trois heures et quart avec la même fidélité. Le cosntructeur de l'horloge était enterré depuis presque trois siècles. Les savoirs combinés de ses collègues contemporains de Leyde ne purent la faire ni avancer, ni reculer.

Nous apprîmes rapidement suffisamment de Hollandais pour nous faire comprendre des gens de la ville, des professeurs et de ceux de nos

quelques huit cents camarades étudiants avec lesquels nous entrâmes en relation. Cette langue, qui paraît si ardue de prime abord, est juste une sorte d'Anglais polarisé. Cherchez un peu et elle vous semble aisément compréhensible, tout comme ces cryptogrammes rudimentaires composés en assemblant tous les mots d'une phrase et en les séparant aux mauvais endroits.

Une fois la langue maîtrisée et la nouveauté des environs dissipée, nous prîmes des occupations passablement régulières. Harry se lança avec quelque assiduité dans l'étude de la sociologie, en s'intéressant tout particulièrement aux jeunes filles de Leyde, peu cruelles et au visage rond. Je me tournai vers la métaphysique.

En dehors de nos recherches respectives, nous avions un terrain d'entente d'un intérêt inépuisable. A notre grande surprise, nous avions découvert que, parmi les professeurs et les étudiants, pas un sur vingt ne connaissait – ou n'en avait cure – la glorieuse histoire de la ville, voire seulement les circonstances dans lesquelles l'université avait été fondée par le Prince d'Orange. L'enthousiasme du Professeur Van Stopp, mon mentor en philosophie, constituait un contraste absolu avec l'indifférence générale.

Cet Hégélien distingué était un petit vieillard sec comme du tabac, avec une calotte surplombant un visage qui m'évoquait singulièrement Tante Gertrude. Aurait-il été son propre frère, la ressemblance n'aurait pas été plus forte. Je le lui expliquai, alors que nous regardions ensemble au Stadthuis le portrait d'un héros du siège, le bourgmestre Van der Werf. Le professeur s'esclaffa. «Je vous montrerai une coïncidence bien plus extraordinaire,» déclara-t-il, et se dirigeant à travers le hall vers le grand tableau du siège, peint par Wanners, il désigna la silhouette d'un citoyen participant à la défense. C'était vrai. Van Stopp aurait pu être le fils du défenseur, qui aurait pu tout aussi bien être le père de Tante Gertrude.

Le professeur paraissait raffoler de nous. Nous allions souvent chez lui, dans une vieille maison sur la Rapensburg Straat, une des rares demeures datant d'avant 1574. Il traversait en notre compagnie les magnifiques faubourgs de la ville, le long de routes droites délimitées par des peupliers, lesquels nous ramenaient en esprit vers la berge de la Sheepscot. Il nous emmena jusqu'au sommet de la tour romaine en ruines, au centre de la ville, et, des mêmes remparts au-dessus desquels, trois siècles plus tôt, des yeux angoissés avaient observé la lente approche de la

flotte de l'Amiral Boisot au-dessus des polders submergés, il désigna la grande digue du Landscheiding, qui fut percée afin que les océans pussent acheminer les Zélandais de Boisot, pour lever le siège et nourrir les affamés. Il nous montra le quartier général de l'espagnol Valdez à Leyderdorp, et nous raconta comment un vent du Nord miraculeux s'était levé la nuit du premier octobre, remontant le niveau de l'eau là où elle n'était pas assez profonde, et poussant la flotte entre Zoeterwoude et Zwieten jusqu'aux murs mêmes du Fort de Lammen, la dernière place-forte des assiégeants et l'ultime obstacle avant de pouvoir secourir les habitants tenaillés par la famine. Puis il nous indiqua où, la nuit précédant la retraite de l'armée assaillante, une énorme brèche fut pratiquée dans le mur de Leyde, pas très loin de la Porte de la Vache, par les Wallons de Lammen.

«Sapristi !» s'exclama Harry, emporté par l'éloquence du professeur, «ce fut le moment décisif du siège.»

Le professeur ne répliqua pas. Il resta là, les bras croisés, plongeant son regard dans les yeux de mon cousin.

«Car,» poursuivit Harry, «si cet endroit n'avait pas été surveillé, ou si la défense avait rompu et la brèche été enlevée par l'assaut nocturne venant de Lammen, le ville aurait pu être brûlée et les habitants massacrés sous les yeux de l'Amiral Boisot et de la flotte accourue à leur aide. Qui a défendu la brèche ?»

Van Stopp répondit très lentement, comme s'il avait pesé chaque mot :

«L'histoire signale l'explosion d'une mine sous le mur de la ville lors de la dernière nuit du siège; elle n'indique pas l'histoire de la défense, ni le nom du défenseur. Pourtant, aucun homme n'a jamais eu responsabilité plus écrasante que ce héros inconnu. Fut-ce le hasard qui l'a envoyé à la rencontre de ce péril inattendu ? Imaginez quelques unes des conséquences s'il avait échoué. La chute de Leyde aurait réduit à néant les derniers espoirs du Prince d'Orange et des états libres. La tyrannie de Philippe aurait été rétablie. L'apparition de la liberté de religion et du gouvernement assuré par le peuple aurait été retardée, qui sait pour combien de siècles encore ? Qui sait si les Etats-Unis d'Amérique auraient pu exister s'il n'y avait pas eu de Pays-Bas unifiés ? Notre université, qui a donné au monde Grotius, Sclaiger, Arminius et Descartes, doit sa fondation à la défense victorieuse de la brèche par ce héros. Nous lui

devons tous, aujourd'hui, notre présence. Non, vous lui devez jusqu'à votre existence. Vos ancêtres étaient de Leyde; cette nuit-là, il s'interposa entre vos vies et les bouchers qui se tenaient à l'extérieur des murs.»

Le petit professeur se redressa devant nous, un vrai géant d'enthousiasme et de patriotisme. Les yeux d'Harry brillèrent et ses joues rosirent.

«Rentrez chez vous, mes garçons,» commanda Van Stopp, «et remerciez le seigneur que, pendant que les citoyens de Leyde usaient leurs regards vers Zoeterwoude et la flotte, une paire d'yeux vigilants et un cœur énergique se soient trouvés au mur de la ville, tout près de la Porte de la Vache !»

III.

Un soir de l'automne de notre troisième année passée à Leyde, la pluie cinglait les fenêtres quand le professeur Van Stopp nous honora d'une visite dans la Breede Straat. Je n'avais jamais vu encore le vieux bonhomme dans une telle humeur. Il parlait sans discontinuer. Les potins de la ville, les nouvelles d'Europe, la science, la poésie, la philosophie, furent tout à tour traités avec la même verve endiablée. Je tentai de l'aiguiller sur Hegel, avec un passage duquel je venais juste de me battre, à propos de la complexité et de l'interdépendance des choses.

«Vous ne comprenez pas le retour du moi dans le moi à travers l'autre moi ?» répondit-il en souriant. «Oh, vous y arriverez.»

Harry était silencieux et préoccupé. Sa taciturnité alla jusqu'à affecter le professeur. La conversation retomba, et nous restâmes assis un long moment sans prononcer un mot. De temps en temps, un éclair s'abattait, suivi par un coup de tonnerre lointain.

«Votre horloge ne fonctionne pas,» remarqua subitement le professeur. «A-t-elle jamais marché ?»

«Non, aussi loin que remontent nos souvenirs,» répondis-je. «C'est-à-dire, juste une fois, et ce fut à reculons. Cela se passa quand Tante Gertrude…»

Je surpris à ce moment un regard d'avertissement qu'Harry me décocha. Je me mis à rire et à bégayer. «L'horloge est vieille et inutile. On ne peut la faire fonctionner.»

«Seulement à reculons ?» interrogea le professeur, posément, sans

paraître s'apercevoir de mon embarras. «Soit, pourquoi une horloge ne marcherait-elle pas à l'envers ? Pourquoi le temps lui-même ne reculerait-il pas pour remonter le passé ?»

Il semblait attendre une réponse. Je n'en avais aucune à donner.

«Je pensais que vous étiez assez Hégélien,» poursuivit-il, «pour admettre que chaque condition comporte sa propre contradiction. Le temps est une condition, non un élément essentiel. D'un point de vue absolu, l'ordre selon lequel le futur suit le présent et le présent suit le passé est purement arbitraire. Hier, aujourd'hui, demain : il n'existe aucune raison, dans la nature des choses, qui empêcherait que l'ordre soit demain, aujourd'hui, hier.»

Un coup de tonnerre encore plus fort interrompit les spéculations du professeur.

«Le jour est dû à la révolution de la planète autour de son axe d'ouest en est. Je suppose que vous pouvez imaginer des conditions dans lesquelles elle pourrait tourner d'est en ouest, «dévidant», si j'ose dire, les révolutions passées. Il est plus difficile de concevoir le temps se dévidant lui-même; le reflux du temps, au lieu de son flux; le passé se déroulant tandis que le futur s'éloigne; les siècles rebroussant chemin; le cours des événements se dirigeant vers le Commencement et non, comme à présent, vers la Fin ?»

«Mais,» le coupai-je, «nous savons bien que…»

«Nous savons !» s'écria Van Stopp, avec un mépris croissant. «Votre intelligence ne s'élève pas. Vous emboîtez le pas de Comte et de ses disciples serviles. Vous parlez avec une assurance stupéfiante de votre position dans l'univers. Vous semblez penser que votre pitoyable petit individu a une prise solide dans l'absolu. Vous vous couchez le soir et faites vivre dans vos rêves des hommes, des femmes, des enfants et des bêtes du passé ou du futur. Comment savez-vous, à cet instant, si vous-même, avec votre vanité héritée de la pensée du dix-neuvième siècle, n'êtes rien d'autre qu'une créature d'un rêve du futur, imaginée, dirons-nous, par quelque philosophe du seizième siècle ? Comment savez-vous si vous n'êtes pas seulement une créature d'un rêve du passé, imaginée par quelque Hégélien du vingt-sixième siècle ? Comment savez-vous, mon garçon, que vous ne disparaîtrez pas au seizième ou au vingt-sixième siècle au moment où le rêveur s'éveillera ?»

Avec une telle connotation métaphysique, cela n'appelait aucune

réponse. Harry bailla. Je me levai et allai à la fenêtre. Le professeur Van Stopp s'approcha de l'horloge.

«Ah, mes enfants,» déclara-t-il, «le cours des événements humains n'est en rien immuable. Le passé, le présent et le futur sont inextricablement entremêlés. Qui pourrait dire si cette horloge n'a pas raison de marcher à reculons ?»

Un énorme coup de tonnerre fit trembler la maison. Le tempête était juste au-dessus de nos têtes.

Quand l'éblouissante clarté eut disparu, le professeur Van Stopp était debout sur une chaise devant la grande horloge. Son visage ressemblait plus que jamais à celui de Tante Gertrude. Il se tenait exactement comme elle, durant ce moment où nous la vîmes remonter l'horloge.

La même pensée nous frappa, Harry et moi.

«Arrêtez !» criâmes-nous, tandis qu'il commençait à remonter les poids. «La mort vous guette si vous…»

Les traits jaunâtres du professeur resplendirent de l'étrange enthousiasme qui avait métamorphosé Tante Gertrude.

«Exact,» confirma-t-il, «la mort, certes, mais peut-être aussi un éveil. Passé, présent, futur, tous liés ensemble ! A droite et à gauche, d'avant en arrière…»

Il avait remonté l'horloge. Les aiguilles tournaient tout autour du cadran avec une inconcevable vélocité. Nous semblions nous aussi emportés dans ce tourbillon. Des éternités paraissaient se contracter en minutes, alors que des existences entières s'envolaient à chaque tic-tac. Van Stopp, les bras étendus, titubait sur sa chaise. La maison trembla encore sous un titanesque coup de tonnerre. Au même instant, une boule de feu, laissant un sillage de vapeur sulfureuse et remplissant la pièce d'une lumière aveuglante, passa au-dessus de nos têtes et frappa l'horloge. Van Stopp était prostré. Les aiguilles cessèrent de tourner.

IV.

Le grondement du tonnerre ressemblait à une cannonade nourrie. Le flamboiement des éclairs évoquait la lueur ininterrompue d'un incendie. Nos mains faisant écran devant les yeux, Harry et moi surgîmes dans la nuit.

Sous un ciel rouge, des gens se précipitaient en direction du

Stadthuis. Des flammes venant de la tour romaine nous indiquèrent que le centre de la ville était en feu. Les visages que nous aperçûmes étaient hagards et émaciés. De tout côté, nous surprîmes des phrases décousues, exprimant des plaintes ou du désespoir. «De la viande de cheval à dix schillings la livre,» disait l'un, «et le pain à seize schillings». «Du pain, vraiment !» rétorqua une vieille femme. «Ca fait huit semaines que je n'ai pas vu une seule miette.» «Ma petite-fille, la boiteuse, est morte la nuit dernière.» «Savez-vous ce qu'a fait Gekke Betje, la blanchisseuse ? Elle crevait de faim. Son bébé est mort, et elle et son mari…»

Un coup de canon encore plus puissant coupa net cette révélation. Nous nous rendîmes à la citadelle de la ville, rencontrant quelques soldats çà et là, et beaucoup d'habitants, le visage lugubre sous leurs chapeaux en feutre à larges bords.

«Il y a du pain en abondance là où se trouve le canon, ainsi que le pardon. Ce matin, Valdez a affiché une autre amnistie sur les murs.»

Une foule excitée entoura immédiatement l'orateur. «Et la flotte ?» criaient-ils.

«La flotte est en train de s'échouer sur le polder de Greenway. Boisot peut bien scruter la mer de son œil unique à la recherche du vent, jusqu'à ce que la famine et la peste aient décimé chaque fils de vos mères, mais son vaisseau ne se sera pas rapproché davantage de nous. La mort par la peste, la mort par la famine, la mort par le feu et par les balles, voilà tout ce que nous offre le bourgmestre, en échange de la gloire pour lui et pour le royaume d'Orange.»

«Il demande,» dit un robuste citoyen, «de tenir encore vingt-quatre heures, tout en priant pour qu'un vent vienne de l'océan.»

«Ah oui !» ricana celui qui avait pris la parole le premier. «Priez ! Il y assez de pain enfermé dans la cave de Pieter Adriaanszoon van der Werf. Je vous parie que c'est ce qui lui donne un si bon estomac pour résister au Roi le Plus Catholique.»

Une jeune fille, avec des cheveux blonds tressés, se fraya un chemin dans la foule et fit face au mécontent. «Bonnes gens,» déclara-t-elle, «ne l'écoutez pas. C'est un traître avec un cœur d'Espagnol. Je suis la fille de Pieter. Nous n'avons pas de pain. Nous avons mangé des gateaux au malt et du colza jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Puis nous avons arraché les feuilles des tilleuls et des saules de notre jardin et nous les avons mangées. Nous avons même mangé les chardons et les mauvaises herbes qui

poussaient entre les pierres du canal. Ce couard ment.»

Néanmoins, l'insinuation eut un certain impact. La foule, devenue un attroupement turbulent, se rua vers la maison du bourgmestre. Un ruffian leva la main pour écarter la jeune fille du chemin. En un clin d'œil, le mufle fut jeté aux pieds de ses camarades et Harry, haletant, les joues enflammées, se tint aux côtés de la demoiselle, hurlant en bon Anglais des paroles de défi aux dos d'une foule qui refluait rapidement.

Dans un élan de sincérité, elle enlaça le cou d'Harry de ses bras et l'embrassa.

«Merci,» dit-elle. «Vous êtes un brave garçon. Mon nom est Gertruyd van der Werf.»

Harry passait en revue son vocabulaire Hollandais à la recherche des expressions appropriées, mais la jeune fille n'avait cure de rester là à recevoir des compliments. «Ils veulent faire du mal à mon père,» et elle nous entraîna à travers des ruelles excessivement exiguës, jusqu'à une place de marché triangulaire, dominée par une église à deux flèches. «Il est là,» s'écria-t-elle, «sur les marches de Saint Pancras.»

Le tumulte régnait sur la place. L'incendie faisant rage derrière l'église, et les voix des canons espagnols et wallons, à l'extérieur des murs, exprimaient moins de colère que le grondement de la multitude de désespérés, réclamant le pain qu'un simple mot prononcé par leur chef aurait pu leur apporter. «Rends-toi au Roi !» criaient-ils, «ou nous enverrons ton cadavre à Lammen en témoignage de la soumission de Leyde !»

Un homme très grand, plus haut d'une demi-tête que les citadins qui lui faisaient face, et de teint si sombre que nous nous demandâmes comment il pouvait être le père de Gertruyd, reçut la menace en silence. Quand le bourgmestre parla, la populace écouta malgré elle.

«Que demandez-vous, mes amis ? Que nous rompions notre serment et que nous livrions Leyde aux Espagnols ? Cela nous conduira à un destin bien pire que la famine. Je dois respecter le serment ! Tuez-moi, si c'est cela votre volonté. Je ne peux mourir qu'une seule fois, que ce soit par vos mains, par celles des ennemis ou par la main de Dieu. Souffrons de la faim, si c'est nécessaire, car elle vaut mieux que le déshonneur. Vos menaces ne me feront pas changer d'avis; ma vie est à votre disposition. Prenez mon épée, percez m'en le sein et distribuez ma chair entre vous pour apaiser votre faim. Tant que je vivrai, n'escomptez pas que je me

rende.»

Le silence se fit tandis que la foule s'agitait. Puis des murmures montèrent autour de nous. Mais, un ton au-dessus, retentit la voix de la jeune fille dont Harry tenait encore la main – sans nécessité aucune, à mon humble avis.

«Ne sentez-vous pas le vent venant de la mer ? Il est enfin là. Tous à la tour ! Et le premier homme qui y sera verra sous le clair de lune les voiles blanches des navires du Prince au grand complet.»

Plusieurs heures durant, je parcourus les rues de la ville, recherchant en vain mon cousin et sa compagne; le brusque mouvement de la foule en direction de la tour romaine nous avait séparés. Partout je vis les traces du terrible châtiment qui avait mené ces gens courageux à la limite du désespoir. Un homme, le regard avide, chassait un rat efflanqué le long de la berge du canal. Une jeune mère, avec deux bébés morts dans les bras, était assise à une porte où l'on venait d'apporter les cadavres de ses mari et père, qui venaient d'être tués sur les remparts. Au milieu d'une rue déserte, je croisai des corps sans sépulture, empilés en un tas deux fois plus haut que moi. La peste était passée par là – plus douce que les Espagnols, car elle n'avait pas fait de promesses déloyales tout en portant ses coups.

Vers le matin, le vent devint une vraie tempête. Leyde ne connaissait plus le sommeil, ni ne parlait plus de se rendre, ou ne pensait ni se souciait de se défendre. Sur toutes les lèvres ces mots fleurissaient : «La lumière du jour amènera la flotte !»

La lumière du jour amena-t-elle vraiment la flotte ? L'histoire l'affirme, mais je n'en fus pas le témoin. Je sais seulement qu'avant l'aube la tempête culmina en un violent orage, et qu'au même moment une explosion assourdie, plus intense encore que le tonnerre, ébranla la ville. J'étais parmi la foule qui surveillait, depuis les ruines romaines, les signes avant-coureurs de la délivrance imminente. Le choc effaça l'espoir de chaque visage. «Leur mine a atteint le mur !» Mais où ? Je me ruai en avant jusqu'à ce que je trouvasse le bourgmestre, qui se tenait au beau milieu de ses concitoyens. «Vite !» chuchotai-je. «Cela se passe près de la Porte de la Vache, et de ce côté-ci de la Tour de Bourgogne. Il me lança un regard inquisiteur, puis s'éloigna à grandes enjambées, sans essayer le moins du monde d'apaiser la panique générale. Je lui emboîtai le pas.

Ce fut une rude course de près d'un kilomètre pour atteindre le

rempart en question. Quand nous atteignîmes la Porte de la Vache, nous eûmes le spectacle suivant :

Une grande brèche, à l'emplacement précédent du mur, s'ouvrait au-delà sur les champs marécageux; dans le fossé, à l'extérieur et en-dessous, un enchevêtrement de visages, tournés vers le ciel, appartenait à des hommes qui luttaient comme des démons pour terminer la trouée, gagnant un peu de terrain à un instant, puis le reperdant immédiatement après; sur le rempart disloqué, une poignée de soldats et de citoyens formaient un mur vivant là où la maçonnerie avait cédé; le double, ou à peine, de femmes et de jeunes filles passaient des pierres aux défenseurs et faisaient bouillir de l'eau dans des seaux, ainsi que de la poix, de l'huile et de la chaux vive, et quelques unes d'entre elles lançaient des cerceaux goudronnés et brûlants sur les cous des Espagnols massés dans le fossé; mon cousin Harry menait et commandait les hommes; Gertruyd, la fille du bourgmestre, encourageait et excitait les femmes.

Mais, plus que tout, ce qui attira mon attention fut l'activité frénétique d'une petite silhouette noire, qui, grâce à une énorme louche, versait du plomb fondu sur les crânes des assaillants. Quand il se retourna vers le feu et le chaudron qui lui fournissaient ses munitions, son visage apparut en pleine lumière. Je poussai un cri de surprise : l'arroseur en plomb fondu était le professeur Van Stopp !

Mon exclamation attira l'attention du bourgmestre van der Werf. «Qui est-ce ?» lui demandai-je. «L'homme près du chaudron ?»

«C'est,»répondit Van der Werf, «le frère de ma femme, l'horloger Jan Lipperdam.»

L'échauffourée de la brèche était déjà presque terminée avant que nous eussions pu réaliser la situation. Les Espagnols, qui avaient renversé le mur de briques et de pierres, se heurtaient vainement au mur vivant, inexpugnable. Ils ne pouvaient même pas conserver leur position dans le fossé; ils furent repoussés dans les ténèbres. Je sentis alors une douleur aiguë dans mon bras gauche; quelque projectile égaré avait dû me frapper pendant que j'assistais au combat.

«Qui a fait cela ?» interrogea le bourgmestre. «Qui a assuré le guet aujourd'hui, alors que nous autres, sans exception, nous nous abîmions stupidement les yeux à regarder vers le lendemain ?»

Gertruyd Van der Werf s'avança avec fierté, en entraînant mon cousin. «Mon père,» déclara la jeune fille, «il m'a sauvé la vie.»

«C'est déjà énorme pour moi,» affirma le bourgmestre, «mais ce n'est pas tout. Il a sauvé Leyde, et il a sauvé la Hollande.»

Je commençai à être pris de vertige. Les visages autour de moi me semblaient irréels. Pourquoi étions-nous ici avec ces gens ? Pourquoi la foudre et le tonnerre continuaient-ils toujours ? Pourquoi l'horloger, Jan Lipperdam, avait-il tourné vers moi le visage du professeur Van Stopp ? «Harry !» l'implorai-je, «revenons chez nous !»

Mais, bien qu'il empoignât ma main avec chaleur, son autre main tenait toujours celle de la jeune fille, et il ne bougeait pas. Puis la nausée m'emporta. Ma tête tourna, et la brèche, comme ses défenseurs, disparut graduellement de ma vue.

V.

Trois jours plus tard, j'étais assis, le bras bandé, sur mon siège habituel dans la salle de cours du professeur Van Stopp. La place à mes côtés était inoccupée.

«Nous entendons beaucoup parler,» assura l'Hégélien, lisant à partir d'un calepin de son ton coutumier, sec et précipité, «de l'influence du seizième siècle sur le dix-neuvième. Aucun philosophe, pour ce que j'en sais, n'a étudié l'influence du dix-neuvième siècle sur le seizième. Si la cause produit un effet, l'effet n'induit-il pas la cause ? Les lois de l'hérédité, contrairement à toutes les autres lois de cet univers concernant l'esprit et la matière, n'opèrent-elles qu'en une seule direction ? Le descendant doit-il tout à son ancêtre, alors que celui-ci ne doit rien à son descendant ? La destinée, qui peut intervenir dans notre existence et nous porter, pour ses propres desseins, loin dans le futur, ne peut-elle jamais nous ramener dans le passé ?»

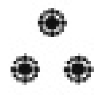
Je retournai dans mon appartement dans la Breede Straat, où l'horloge silencieuse restait mon unique compagnie.

LA REINE IMMORTELLE
(1905)
de George FORREST

PRÉSENTATION : Aucune information n'est connue sur l'écrivain probablement britannique George Forrest, si ce n'est qu'il publia un recueil de pastiches en 1905, *Misfits*, comprenant notamment ce texte et un récit sur Sherlock Holmes (*The Adventure of the diamond necklace*), ainsi que divers «hommages» à E.F. Benson, Marie Corelli ou Rudyard Kipling.

La Reine immortelle est une parodie des aventures d'Allan Quatermain (voir ma préface consacrée à ce héros, dans *Heu-Heu ou le monstre*, pour plus de renseignements), auxquelles bien d'autres auteurs ont donné des séquelles. Celle-ci, bien que loufoque, témoigne d'une telle connaissance de l'univers Haggardien qu'elle est autant un hommage qu'un pastiche, s'inspirant à la fois des sagas d'Allan Quatermain et de She.

Pour le profane, attention ! Les mots sud-africains sont employés totalement hors de propos : un kraal est normalement un village et non un cri, un kaross un vêtement et non une arme, etc… Forrest détourne ainsi les canons du genre, tout en offrant une vraie histoire de monde perdu en seulement quelques pages.



Nous étions tous assis autour de notre feu de camp, quelque part au centre de l'Afrique : Sir Henry – un bel homme en dépit des ravaudages maladroits qui constellaient sa veste de chasse en lambeaux –, le capitaine Wood, RN et votre serviteur. A quelque distance était accroupi Wunpotobaas, ce vieux guerrier sinistre, fredonnant un *impi* zoulou, tout en caressant amoureusement du doigt la lame aiguisée de son *kaross*.

«Quoi qu'il en soit, je continue,» disait Sir Henry. «Nom de Dieu ! Nous sommes tombés sur quelque chose d'exceptionnel, par un pur coup de chance, et vous voulez rebrousser chemin !»

«Je songe au danger,» répliquai-je nerveusement. «Par nature, je ne

suis pas brave, et j'ai toujours entretenu le singulier désir de mourir tranquillement dans mon lit.»

Sir Henry poussa un de ses formidables éclats de rire. «Mon cher vieux Quaterslain,» reprit-il, «il est un peu tard aujourd'hui pour tenter de nous persuader que vous avez peur, car nous sommes suffisamment fixés sur le sujet.»

Le vieux Wunpotobaas avait entendu les derniers mots, et il leva les yeux avec un sourire paisible.

«Ah, Mataigarleeli,» (c'était le nom dont m'avaient baptisé les indigènes voilà bien des années, qui signifiait : «le grand chef qui dort toujours d'un seul œil»), «je connais aussi cette peur qui est la tienne, et je l'apprécie. Etais-tu effrayé quand nous affrontions ensemble les guerriers d'élite de T'Chaka, et que nous en avons tué mille chacun ? Ou quand toi et moi avons rampé discrètement à travers le *biltong* du roi, et sauvé la jeune fille aux cheveux d'or ? Ay ! Mais nos mains étaient mouillées et rouges ce soir-là, Mataigarleeli, les miennes comme les tiennes ! Ou souviens-toi…»

«Silence, Wumpotoobas,» le coupai-je sèchement, car les yeux du vieux massacreur flamboyaient d'une fièvre sanguinaire, et, en outre, je n'avais cure de me voir rappeler les occasions au cours desquelles l'excitation de l'aventure avait amplement éprouvé la prudence naturelle, pour ne pas dire la timidité, qui m'est propre. Mais il m'a toujours été difficile de convaincre autrui de ma couardise innée, peut-être parce que j'insiste sur elle trop souvent.

La discussion traîna encore pendant un long moment. Quelques semaines auparavant, nous avions entendu de vagues rumeurs sur un peuple à peau blanche, habitant dans une vallée encerclée par des montagnes inaccessibles, bien au-delà de cette grande rivière souterraine qui coule sur cinq cents kilomètres dans les profondeurs de la terre. Nous avions victorieusement franchi cette rivière, en dépit de ses multiples périls, parmi lesquels un maelström et une race de crevettes géantes, dont nous avions eu le plus grand mal à nous échapper, et nous étions pour l'heure parvenus au pied de ces mystérieuses montagnes. A travers les feuilles des immenses *sjamboks*, sous lesquels nous avions établi notre campement, nous pouvions voir distinctement les escarpements et les précipices déchiquetés, qui formaient, pour ainsi dire, une barrière naturelle contre la curiosité instinctive du genre humain. Et Sir Henry était

désireux de poursuivre notre chemin et de voir ce qu'il y avait à voir. Je capitulai finalement avec un soupir.

«D'accord, nous partirons dès demain matin, au réveil.»

Toutefois, de notre volonté à la réalité, il y avait un pas : au lever du jour, alors que j'étais étendu, dormant à demi, j'entendis des bruits de pas autour de notre camp, et bondissai sur mes pieds en lançant immédiatement un cri qui réveilla les autres. Et nous constatâmes que nous étions entourés par un grand nombre de splendides guerriers aux membres élancés, qui restaient debout en nous regardant en silence, tels des statues, et – merveille des merveilles – tels des statues d'ivoire poli.

«Ma tante !» s'écria Wood, incrustant son monocle dans son orbite au prix d'un prodigieux effort. «Ainsi, c'est bien la vérité, après tout.»

Leur chef, un vieux gentleman digne à l'abondante barbe blanche, s'avança et commença à parler. Vraiment, l'Afrique est une terre merveilleuse, offrant sans cesse de nouvelles surprises, car, à notre stupeur, il s'exprimait dans le plus pur *Kohni*. Il nous raconta brièvement que la Reine, qu'il décrivait simplement comme «Celle-qui-doit-être-décatie», avait entendu parler de notre arrivée et exigeait notre présence immédiate dans sa capitale. Refuser l'invitation s'avérait bien entendu hors de question, aussi, quelques minutes plus tard, nous partîmes, encadrés par notre escorte.

Arrivés au pied de la montagne, notre guide frappa trois fois, avec un lourd bâton, sur une immense dalle de pierre, qui se rabattit immédiatement en pivotant sur des charnières silencieuses et nous permit l'accès. Nous traversâmes un long couloir, dont les parois scintillaient par la présence de gemmes brutes – diamants et rubis, saphirs et émeraudes, topazes et turquoises – serties en de fantastiques motifs dans le rocher à nu, et débouchâmes enfin dans une grande cour, dont le sol était composé de marbre poli couvert de plaques d'or martelé. Nous nous arrêtames à cet endroit, et une foule considérable se massa instantanément autour de nous, examinant notre physionomie avec un intérêt manifeste.

«*Ow, Craikibill, lukeer,*» disait-on, ou, désignant le vieux Wunpotobaas, «*Gorblaimi, M'reya, ee za rumkov ineti*.»

Mais, enfin, le silence se fit subitement et, en levant les yeux, nous vîmes la reine approcher. A ce moment nous comprîmes la pertinence de son nom. Elle était vieille, terriblement vieille – en fait, son âge exact, comme elle me l'apprit par la suite, atteignait les trois mille deux cent

quarante neuf ans – et ses mains étaient si tordues et recourbées qu'elles ressemblaient aux serres de quelque monstrueux oiseau de proie; son crâne jaune, auquel adhéraient encore quelques poignées de rudes cheveux roux, était en partie recouvert par un immense chapeau de plumes d'autruches ballotantes, et, de ses gencives édentées, elle grimaça un répugnant salut.

Wunpotobaas, en Zoulou sachant apprécier le ridicule, s'esclaffa fort et longtemps. Son hilarité était inopportune, et le digne patriarche qui avait été mandé pour venir nous chercher le frappa brusquement en travers des épaules avec son bâton. Poussant longuement un *kraal* de rage, le vieux combattant bondit en avant. Il fit tournoyer sa hache mortelle – qui lui avait valu le surnom de *Chiz-Skuper* – trois fois autour de sa tête, et d'un coup de poignet habile fit gicler la cervelle de son assaillant. Un silence de mort plana pendant un bon moment. Puis un sourd grondement de fureur enfla dans la foule ébahie. Wunpotobaas se contenta de rajuster son *kloof*, et attendit leur attaque, l'exaltation de la bataille dans le regard.

«Waoh !» s'exclama-t-il, en se tournant vers moi, «ce sera un grand massacre, Mataigarleeli, le plus grand de ma vie. Waoh !»

Sur ce, il entonna le *rinderpest*, ce terrible chant de guerre Zoulou.

Mais il n'y eut pas de combat ce jour-là. D'un geste de son index décharné, l'espèce de reine-sorcière maîtrisa la populace qui marmonnait, et, clopinant vers nous, examina longuement le visage de Sir Henry. Sir Henry lui rendit son regard, en semblant chercher dans les plus profonds replis de sa mémoire quelque souvenir. En définitive, il prit une longue inspiration et parla.

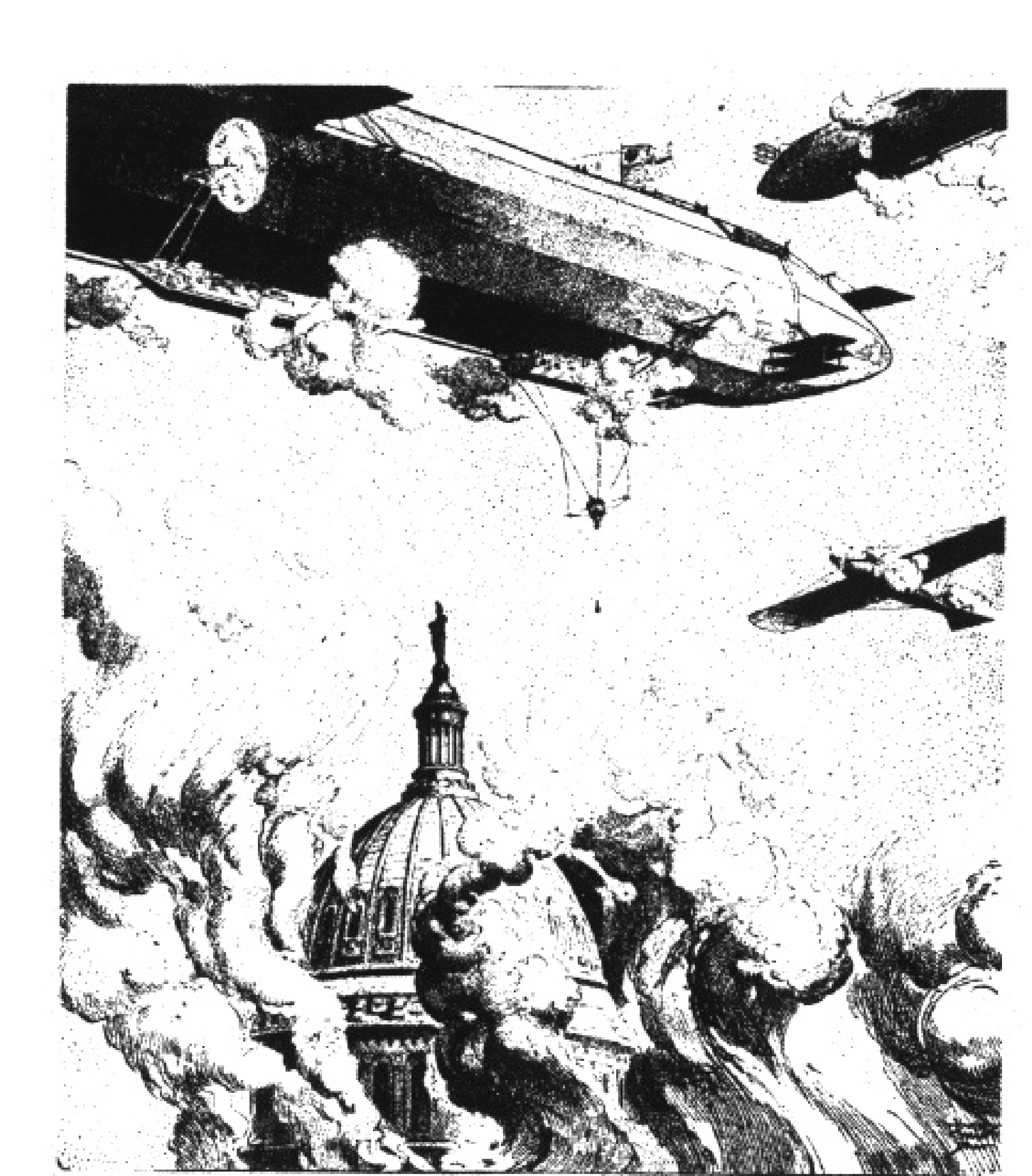
«Maidonah !» se contenta-il de dire, et ce fut tout. Alors une étrange chose se passa. L'hideuse parodie d'humanité, avec sa peau fripée et son visage simiesque, disparut pour laisser place à, grande et bien droite, une jeune fille rougissante, plus belle que le jour. En silence, elle nous conduisit dans un grand temple, qui faisait face à la cour miroitante, et, dans le vestibule du temple, nous – qui la suivions – vîmes deux grandes statues de marbre rose. Et alors, tout en reprenant brusquement notre respiration, nous nous regardâmes. Car elles étaient les images vivantes de Sir Henry et de la Reine.

Subitement, Sir Henry se tourna vers sa promise de plus de trente siècles, la lumière d'une paix absolument parfaite illuminant son visage. Avec solennité, il retira son casque bosselé et le plaça sur la tête de la jeune fille, tandis qu'elle, tout aussi gravement, posait sa propre coiffure

sur son front hâlé. Et ils se fiancèrent à nouveau…

Je suis en train d'écrire dans mon vieux bureau aux vitres en losange, à travers lesquelles je peux entr'apercevoir le paysage radieux de l'Angleterre natale. L'histoire de notre retour à la civilisation, à travers les marécages du pernicieux *béri-béri* et les jungles de *tsé-tsé* à larges feuilles, suffirait à remplir les pages d'un livre de taille respectable. Mais je ne crois pas qu'il sera jamais écrit. Car le sable de ma vie file à toute allure et je me sens très fatigué. Mais bien des pensées m'assaillent quand je me repose dans mon fauteuil, les yeux à demi-clos, et aucune d'elles n'est plus étrangement fascinante que l'image de Sir Henry, un gentilhomme de la campagne anglaise et le meilleur ami que j'ai jamais eu, assis sur le trône d'un peuple puissant et inconnu aux côtés de sa reine immortelle.

A. QUATERSLAIN



PORTFOLIO : HARRY GRANT DART

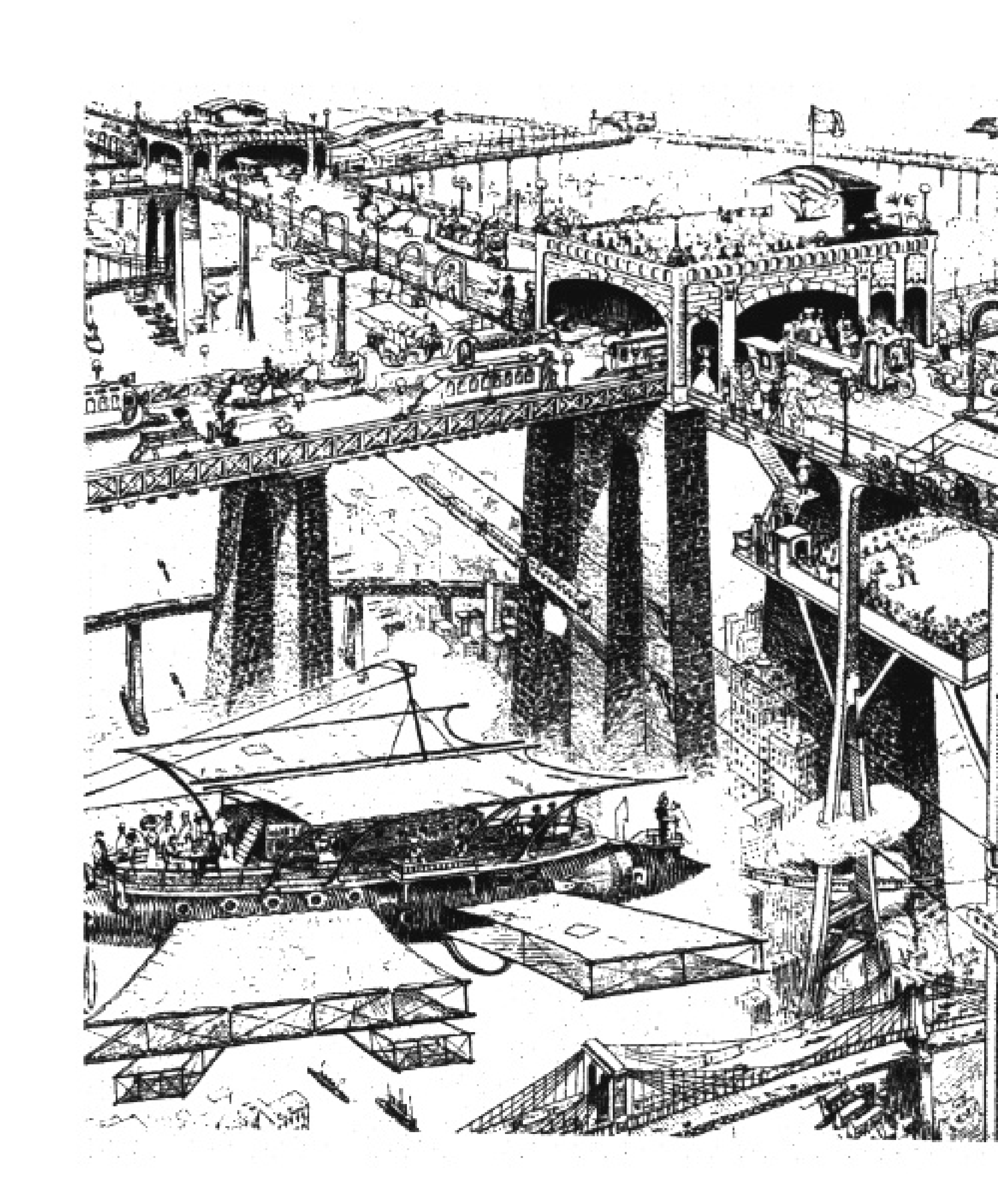
PRÉSENTATION : l'illustrateur américain Harry Grant Dart [1869 - 1938], spécialiste du dessin d'anticipation, est, contrairement à certains de ses contemporains, carrément ignoré par les encyclopédies anglo-saxonnes actuelles sur la Science-Fiction, et même par la très sérieuse étude de Robert Weinberg, *A biographical dictionary of Science Fiction and Fantasy artists* (1988). Pourquoi ? Tout bonnement parce qu'il n'a jamais illustré de romans ou de nouvelles, mais s'est contenté d'approvisionner – prolifiquement – des revues américaines comme «Life» et «Judge», de 1910 à 1930 (environ), de superbes planches noir et blanc décrivant la vie quotidienne future.

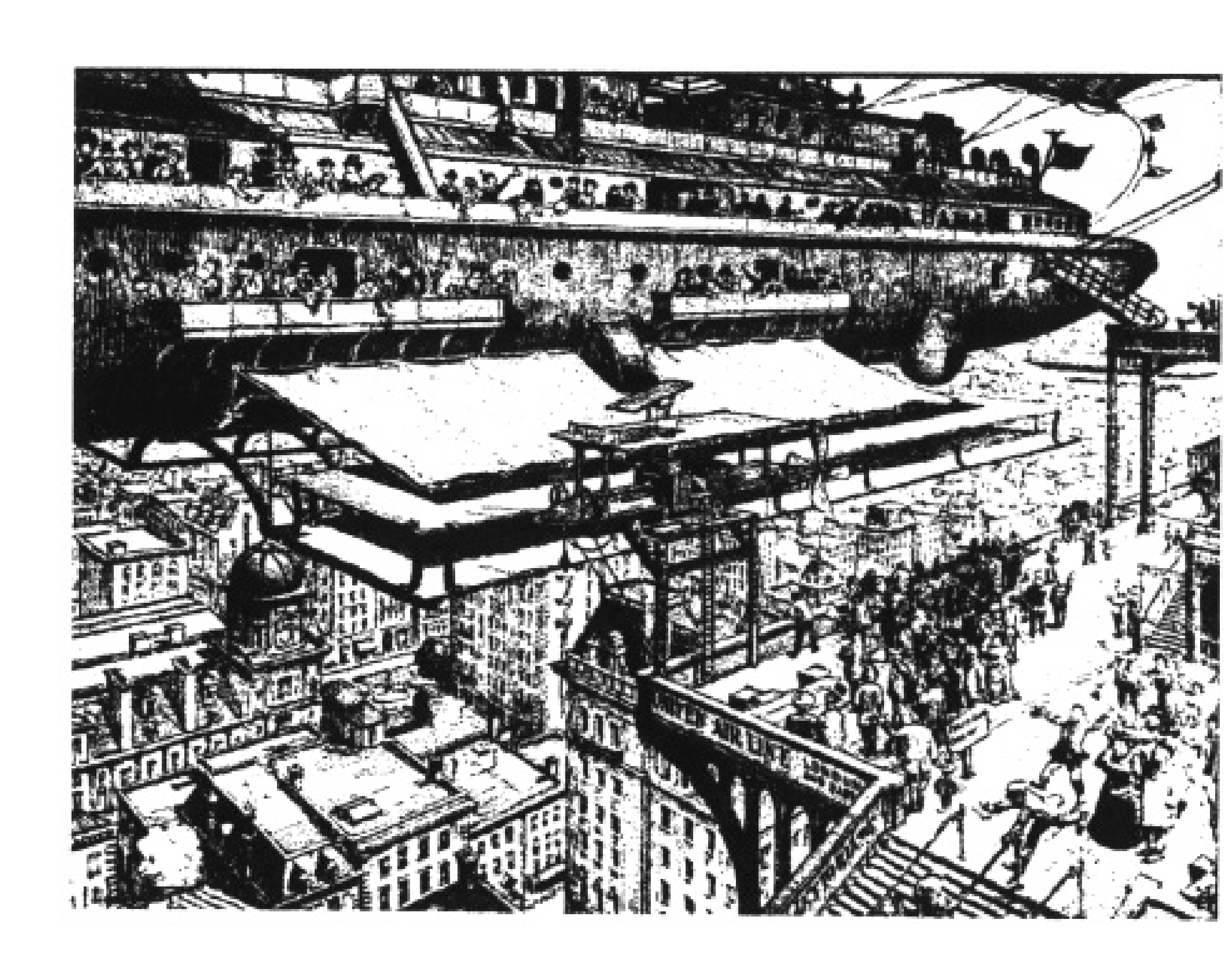
Vous comprendrez alors que je n'ai guère d'informations à vous fournir à son sujet. Seuls des recueils de dessins anciens de SF, tels *Predictions – Pictorial predictions from the past* (1956) de John Durant et *Yesterday's tomorrows – Past visions of the american future* (1984) de Joseph J. Corn et Brian Horrigan, permettent à l'amateur contemporain d'admirer quelques trop rares œuvres de cet excellent artiste. Et, même là, la contribution de Dart n'est pas toujours clairement identifiée.

Outre les quelques dessins ici présents, on peut aussi admirer, dans le second nommé, une superbe couverture couleurs qu'il offrit au numéro du 26 avril 1919 de «The Literary Digest», *A transport of the future*, à propos d'un gigantesque transporteur aérien de l'avenir.

Les amateurs de bande dessinée l'ont pourtant redécouvert il y a quelques années, car il avait publié en 1908, dans le périodique «New York World», *The Explorigator*, où des enfants voyageaient jusque sur la Lune. Le spécialiste de la B.D. Rick Marschall l'a d'ailleurs rééditée dans le numéro 5 (février 1984) de la revue «Nemo».

Un regain d'intérêt ne serait certes pas superflu : vous constaterez, en contemplant les planches suivantes, qu'il y avait – toutes proportions gardées – quelque chose d'Albert Robida chez Harry Grant Dart, tant dans son humour, dans ses sujets, que dans son souci de la minutie.







BIBLIOGRAPHIE DES TITRES

1) **FEZANDIÉ, Clément** : ***A travers la Terre***

Through the Earth

- in «Saint Nicholas» de janvier à avril 1898, ill. William A. Mackay.
- The Century Co, New-York, USA, version augmentée, ill. William A. Mackay, 1898.
- Fax Collector's editions, Naperville, Illinois, USA, fac-similé de la préoriginale, ill. William A. Mackay, 1972.
- Health Research, USA, 1992.

2) **OLIVER, Owen** : ***L'Ombre noire***

The Black shadow

- in «Cassell's magazine» de février 1903, ill. W.R.S. Stott.
- recueilli dans *Worlds apart*, composé par George Locke, Cornmarket Reprints, London, GB, 1972.
- recueilli dans *Science Fiction by the rivals of H.G. Wells*, composé par Alan K. Russell, Castle Books, Secaucus, New-Jersey, USA, 1979.

3) **CURTIS, Wardon Allan** : ***Le Monstre du Lac LaMetrie***

The Monster of Lake LaMetrie

- in «Pearson's Magazine» de septembre 1899, ill. Stanley Wood.
- in «The Witch's Tales» n° 2 de décembre 1936.
- recueilli dans *Science-Fiction by gaslight*, composé par Sam Moskowitz, The World Publishing Company, Cleveland & New-York, USA, 1968.
- recueilli dans *England invaded*, composé par Michael Moorcock, W.H. Allen, GB, 1977.
- recueilli dans *Science Fiction by the rivals of H.G. Wells*, composé par Alan K. Russell, Castle Books, Secaucus, New-Jersey, USA, 1979.

4) **ATKEY, Bertram** : ***L'Étrange aventure d'Alan Moraine***

The Strange case of Alan Moraine
☞ in «Grand Magazine» de septembre 1912, ill. anonyme.
☞ recueilli dans *Worlds apart*, composé par George Locke, Cornmarket Reprints, London, GB, 1972.

5) **GRIFFITH, George** : ***Un monopole foudroyant***

A corner in lightning
☞ in «Pearson's Magazine» de mars 1898, ill. Paul Hardy et Swaine.
☞ recueilli dans *Gambles with destiny*, F.V. White, London, 1899.
☞ recueilli dans *Science-Fiction by gaslight*, composé par Sam Moskowitz, The World Publishing Company, Cleveland & New-York, USA, 1968.
☞ recueilli dans *Ancestral Voices*, composé par Douglas Menville et R. Reginald, Arno Press, New-York, USA, 1974.
☞ recueilli dans *Beyond the gaslight*, composé par Hilary et Dick Evans, Frederick Muller, London, GB, 1976, ill. Paul Hardy et Swaine.

6) **MITCHELL, Edward Page** : ***L'Horloge qui reculait***

The Clock that went backwards
☞ in «The Sun» de janvier 1881, New-York.
☞ recueilli dans *The Crystal man*, composé par Sam Moskowitz, Doubleday & Co, New-York, USA, 1973.
☞ recueilli dans *Isaac Asimov presents the best Science Fiction of the 19th century*, composé par Isaac Asimov, Martin H. Greenberg & Charles G. Waugh, Beufort, USA, 1981 [réédité par Gollancz en GB, 1983].

7) **FORREST, George** : ***La Reine immortelle***

The Deathless queen
☞ recueilli dans *Misfits*, Frank Harvey, Oxford, GB, 1905.
☞ recueilli dans *At the mountains of Murkiness*, composé par George Locke, Ferret Fantasy Ltd, London, GB, 1973.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

☞ BLEILER, Everett F. : *The Checklist of science-fiction and supernatural fiction* (Firebell Books, Glen Rocks, New Jersey, USA, 1978).

☞ BLEILER, Everett F. : *Science-Fiction : the early years* (Kent State University Press, Kent, Ohio, USA, 1991).

☞ CLUTE, John & GRANT, John : *The Encyclopedia of Fantasy* (Orbit, London, GB, 1997).

☞ CONTENTO, William G. : *Index to Science Fiction anthologies and collections* (G.K. Hall, USA, 1978, supplément en 1984).

☞ CORN, Joseph J. & HORRIGAN, Brian : *Yesterday's tomorrows, past visions of the american future* (Summit Books, New York & Smithsonian Institution, Washington, USA, 1984).

☞ DAY, Donald B. : *Index to the Science Fiction magazines 1926-1950* (Perri Press, Portland, Oregon, USA, 1952).

☞ DURANT, John : *Predictions, pictorial predictions from the past* (A.S. Barnes & Co, New-York, USA, 1956).

☞ ENGEL, Theodore : *Evolution of Modern Science fiction by Hugo Gernsback* (Sans mention d'éditeur, New-York, USA, 1952.

☞ LOCKE, George : *A Spectrum of fantasy* (Ferret Fantasy Ltd, London, GB, 2 volumes, 1980 & 1994).

☞ NICHOLLS, Peter & CLUTE, John : *The Encyclopedia of Science-Fiction* (version cartonnée, Orbit, London, GB, 1993 ; version CD-ROM [texte revu], Grolier, 1995; version brochée [avec addenda], Orbit, London, GB, 1996).